

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
RENÉ LORD

DEAD LINE, UNE HISTOIRE QUÉBÉCOISE

AVRIL 1992

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je désire remercier bien sincèrement le professeur Pierre Chatillon qui, tout au long de mes études littéraires, a favorisé de nombreuses découvertes essentielles. En tant que directeur de mémoire, plus spécialement, il s'est avéré un guide éclairé, habile à ouvrir l'horizon de la réflexion nécessaire à la poursuite de ma démarche.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
PARTIE CRÉATION	1
Avant-texte	2
DEAD LINE, UNE HISTOIRE QUÉBÉCOISE	8
Chapitre un	9
Chapitre deux	53
Chapitre trois	91
Chapitre quatre	121
Chapitre cinq	155
Chapitre six	178
Chapitre sept	209
Chapitre huit	240
Chapitre neuf	268
Chapitre dix	292
PARTIE THÉORIQUE	326
INTRODUCTION	327

PREMIÈRE PARTIE - LES PERSONNAGES EN TANT QUE REPRÉSENTATIONS

DE LA SOCIÉTÉ	331
1. Dick Martin, l'ambiguïté québécoise	331
1.1 Nationaliste, oui mais	332
1.2 Le justicier intéressé	335
1.3 Le louvoïement comme mode de vie	337
1.4 Le chercheur d'absolu	340
1.5 L'amoureux hésitant	341
2. Les personnages catalyseurs	344
2.1 Clara-Isabel, la star	345
2.2 Flore: la droiture	347
2.3 Albertine: la femme en évolution	348
2.4 Le Poète, l'intransigeance dans l'idéal	349

DEUXIÈME PARTIE - LA FONCTION IDÉOLOGIQUE DE L'OEUVRE 351

1. La conjoncture: une société en bouleversement	351
2. Des idéologies en ébullition	354
2.1 Le nationalisme comme toile de fond	355
2.2 Dick Martin, un nationaliste typique	356
2.3 L'américanité	358
2.4 Déclin de la bourgeoisie	360
2.5 Affrontements syndicaux	360
2.6 Le couple et la femme	360
2.7 Les personnes âgées et les ethnies	362

TROISIÈME PARTIE – LA FORME ET SA DIMENSION SOCIALE	363
1. Narrateur omniscient et écriture journalistique	365
2. L'espace: du plus petit au plus grand	366
3. Le temps découpé en séquences cinématographiques	369
CONCLUSION – UNE PRODUCTION DE LA SOCIÉTÉ	371
BIBLIOGRAPHIE	374

PARTIE CRÉATION

AVANT-TEXTE

-- Tu dis *dead line*, toi le nationaliste?

Sur le coup, Dick s'assombrit.

-- Écoute, Dallaire, toute ma jeunesse j'ai laissé échapper des mots anglais sans même m'en apercevoir. Je disais: une *mit*, un *puck*, un *bumper*, des *wipers*. Aujourd'hui, je réapprends à parler. Comme tous les Québécois, je découvre mes vrais mots. Tu le sais, Dallaire, nous sommes devenus bien plus vigilants que les Français. L'envahisseur avait mis ses mots dans nos bouches d'enfants. Il menace toujours. C'est pour me le rappeler que je dis *dead line*. *Dead line*: la dernière extrémité, la mort, mon petit vieux. Je dirai *dead line* tant que la menace pèsera sur nous. Maintenant laisse-moi tranquille!

Dead line, c'est l'heure de tombée dans le jargon journalistique, le point de non-retour après lequel il est impossible de publier ou de retrancher une nouvelle.

Dead line: l'idée de mort. *Dead line* individuel et collectif. Celui de Dick Martin, journaliste idéaliste et ambitieux, oeuvrant dans une ville moyenne du Québec entre 1960 et nos jours. Et celui d'une nation, îlot francophone en Amérique du Nord.

L'auteur, René Lord, est né à Grand-Mère, Québec, en 1948. Diplômé en études québécoises de l'UQTR, il a été journaliste au quotidien Le Nouvelliste de Trois-Rivières, agent d'information et de développement à Radio-Québec. Aujourd'hui, il écrit, enseigne et agit comme conseiller en communications.

Par son programme d'aide à la création, le ministère des Affaires culturelles du Québec a contribué à la réalisation de ce livre.

Dead line, une histoire québécoise est un roman. Même si la toile de fond renvoie à l'histoire politique réelle, tous les personnages et situations de l'intrigue sont fictifs.

DU MÊME AUTEUR:

Élégie à la reine de coeur, poèmes. Écrits des Forges. 1972.

à Jacqueline

DEAD LINE, UNE HISTOIRE QUÉBÉCOISE

CHAPITRE UN

Sans perdre un instant, Dick Tracy appuie sur le bouton de son mini-téléphone-téléviseur-bracelet. Il appelle le quartier général de la police de New-York.

-- Vite, Ernie, envoie du renfort en face de Madison Square Garden. C'est un hold-up! Ils sont cinq, bien armés. Bouge tes fesses, enfoiré!

-- Ça va Dick. Et la politesse, tu connais?

-- Pas le temps pour les belles manières, Ernie. Active, nom de Dieu, on ne pourra pas les retenir longtemps.

L'image suivante montre le valeureux inspecteur Dick Tracy et son fidèle compagnon, Fred Murray, cachés par l'angle d'un édifice. Revolver au poing, ils attendent les voleurs de pied ferme. Comme d'habitude, ils étaient les premiers arrivés sur les lieux de l'action.

Seul Mario Lanza ou peut-être aussi Lily Pons pouvaient extraire Edmond de sa lecture de Dick Tracy. Lanza dans *Santa Lucia*! quelle belle voix, toute en rondeurs et quelle puissance! Avec Albertine, son épouse, Edmond avait vu *The Great Caruso* au cinéma Capitol. Lanza incarnait avec fougue et panache le célèbre ténor italien. Albertine avait pleuré. Pour Edmond, Lanza égalait presque son illustre modèle.

-- Après ces mélodies napolitaines, dit l'annonceur de sa voix feutrée, suivra *L'opéra du Metropolitan*, une présentation de Texaco Canada limitée. Au programme, cet après-midi: *Il Trovatore* de Verdi.

Cruel dilemme pour Edmond. Il jeta un regard inquiet le recueil mensuel des *Aventures de Dick Tracy* ouvert sur le pouf. Après un moment, il se leva péniblement, saisit le pot d'arachides Planters dans l'armoire, deux bouteilles de bière Black Horse dans le réfrigérateur, sa pipe et son tabac sur la bibliothèque. Albertine était sortie magasiner avec les garçons. Elle en avait pour l'après-midi. Edmond remonta le volume de la radio et s'installa confortablement dans son vieux fauteuil aux bras de cuir.

Chaque automne, Albertine Martin traînait ses trois garçons chez Salomon Burroughs, le marchand juif. Sous l'influence de leur père anglophile et amateur de bandes dessinées, les aînés, Frédéric et Richard, avaient toujours été nommés Fred et Dick. Les deux gaillards approchaient de la vingtaine et prenaient déjà des voies divergentes. Fred, l'aîné,

vivait d'expédients et Dick terminait son cours classique avec une seule ambition: s'extraire au plus tôt du troupeau des défavorisés. Le cadet Mario, paraplégique, reconnaissait en Dick un protecteur et un modèle.

Depuis vingt ans, Albertine avait choisi Salomon Burroughs comme fournisseur attitré parce qu'il vendait à bon prix vestes et pantalons en étoffe durable. De plus, Salomon n'hésitait pas à faire crédit quand ses clients traversaient une mauvaise passe. En fait, monsieur Salomon se donnait beaucoup de mal pour se faire accepter et apprécier par cette communauté canadienne-française de province. Albertine faisait confiance au bon Juif.

Depuis quatre ou cinq ans, cependant, les garçons gueulaient quand leur mère leur imposait la corvée de l'habillage chez Burroughs. «Le vieux schnok ne vend que de la camelote démodée», chialait Fred qui préférait les complets aux couleurs vives de la boutique *Beau Style*. Mais Albertine n'en démordait pas. «C'est classique et solide, ça ne se démode pas, assurait-elle; n'insistez pas, vous n'aurez pas un sou pour acheter vos guenilles extravagantes».

L'argument d'Albertine frappait juste. Fred, chômeur chronique depuis sa sortie de l'école secondaire, ne pouvait refuser l'investissement parental. Tout compte fait, une bonne veste à carreaux le servait bien dans ses pèlerinages réguliers auprès des employeurs. Vendeur occasionnel d'encyclopédies ou de batteries de cuisine, Fred préférait garder ses petits revenus pour relancer les copains au billard de la taverne *Chez Jos*. Il

aimait aussi s'engager dans un poker à la barbote clandestine où il venait d'être admis. De plus, Fred avait pour compagnon de ses soirées en ville le fils même du vieux Salomon, David. Or, David, qui n'avait rien gardé du haut sens moral de son père, respectait néanmoins un principe sacré: «Si tu es mon ami, disait-il, tu fais la *business* avec moi». Message limpide. Et comme David ne manquait jamais de le dépanner au besoin, Fred comprenait son intérêt à satisfaire les goûts de sa mère et les exigences de son *chum*.

Dick aussi en avait plein le dos de subir l'autorité maternelle dans un domaine qu'il jugeait personnel. Il ne tenait pas au dernier chic mais il lui répugnait de se voir encore, à dix-neuf ans, aux crochets de sa mère. Déambuler rue Principale aux côtés de Fred et de la digne femme, tout en poussant le fauteuil roulant de Mario, le gênait. Cependant, lui non plus ne voulait pas entamer les maigres revenus de son emploi d'été et de fin de semaine à la librairie *Chez Jean-Paul Fabre*. Il se conformait donc au rituel automnal imposé par Albertine. Heureusement, cette cérémonie serait la dernière puisque Dick entreprenait son ultime année d'étude au Séminaire. Il soupira.

Taciturne, Mario se contentait d'apprécier la bonne chaleur du soleil de septembre. La sortie familiale au centre-ville lui procurait un véritable plaisir. Admirer les vitrines, reluquer les jambes des femmes qui se hâtaient sur les trottoirs dans un frou-frou de jupes orange et brunes, sentir l'animation de la ville, cela suffisait au bonheur de Mario.

La boutique de monsieur Salomon avait un cachet particulier. En ouvrant la porte, on croisait une longue enfilade de paletots d'hiver en lainage gris, charbon ou marron. Un autre cintre faisait toute la longueur du mur de gauche. Là s'écrasaient l'une sur l'autre, comme dans l'autobus, des vestes brunes, marines et grises. Au-dessus des vestes, on voyait, empilés dans des casiers de bois, des chandails, des chaussettes et des chemises. Au fond, un petit escalier noir en spirale conduisait à une mezzanine où mademoiselle Eliza, la soeur de monsieur Salomon, s'affairait à la comptabilité. A droite, c'était le long comptoir de bois sombre, sentant la cire. Y trônait une imposante caisse enregistreuse en cuivre brillant enjolivée de sculptures végétales complexes. Odeur de cire, de laine et de poussière qu'on ne pouvait déloger complètement des interstices du plancher.

Tablier de cuir, le galon à mesurer autour du cou telle une étole de curé, voûté, petites lunettes en écailles et sourire perpétuel, monsieur Salomon officiait près de la caisse rutilante comme un tabernacle. Avec son visage rose prolongé d'une digne calvitie, le marchand se confondait en politesses.

-- Oh! Oh! La madame Martin, gloussa-t-il. Et les garçons! Que ça grandit les garçons, madame Martin. Des hommes ce sont maintenant. Bonjour, mon Mario. Tiens, je pense que je l'ai la photo de Doug Harvey. Une petite minute, je vais voir.

Monsieur Salomon connaissait bien la passion des jeunes pour les cartes représentant des joueurs de hockey. Il en avait toujours sous la main. Le vieux renard avait compris que ces images tant convoitées par les adolescents leur rendaient la visite au magasin moins pénible.

David passa en coup de vent. Il sourit de voir Fred et sa famille au magasin. La main du jeune homme plongea dans le tiroir-caisse pendant que le vieux Salomon, feignant de ne rien voir, poursuivait sa discussion avec Albertine.

-- Salut, mon *chum*, fit David à l'intention de Fred. Tu fais de la bonne *business*. Et il fila en empochant l'argent.

Fred tenait le gros paquet contenant les paletots. Mario portait sur ses genoux les trois vestes et des trois pantalons. Et Dick, tout en poussant d'une main le fauteuil roulant, transportait le reste des achats: cravates, chemises, chaussettes et autres menus articles. Albertine n'avait que son sac à main. Elle pensait à son portefeuille amaigri d'une centaine de dollars. Une telle dépense la torturait malgré sa conviction d'avoir fait une bonne affaire.

Encore une fois, monsieur Salomon s'était montré généreux en accordant, à la toute fin, dans un geste emphatique, un escompte de 10% sur un total somme toute fort raisonnable. «Est-il aussi bon pour tout le monde?», se

demandait Albertine. Elle se rappelait la gentillesse de monsieur Salomon quand il acceptait de vêtir gratuitement certains de ses élèves démunis. Avant son mariage avec Edmond Martin, Albertine enseignait à l'école Saint-Joseph. Elle se souvenait des assiduités de monsieur Salomon à cette époque. Toutefois, impossible de prêter attention à un Juif, même si la famille de monsieur Salomon était établie à Belle Rivière depuis cinq générations. Riche, respectable, d'une gentillesse exemplaire, monsieur Salomon appartenait néanmoins à un autre monde. Albertine ne parvenait pas à s'expliquer ce qui l'attirait chez un être aussi différent, aussi lointain.

Elle avait choisi d'épouser Edmond Martin, papetier à la Cooper, débonnaire et rêveur qui dansait fort bien le tango, malgré l'interdiction du curé. Mariage modeste à l'église Saint-Joseph. Albertine n'était déjà plus une jeune fille. Et bien que ses économies d'institutrice lui eussent permis d'acheter une robe longue, elle avait trouvé plus convenable de porter un petit tailleur simple mais élégant.

C'est Mario qui remarqua le premier l'agitation sur le parvis de la cathédrale.

-- M'man, m'man, regarde, un mariage!

Un mariage à la cathédrale: tout un événement dans la petite vie de Belle-Rivière. Déjà les curieux s'attroupaient aux abords de l'entrée principale aux portes grandes ouvertes. Les Martin, en s'approchant, purent

entendre l'orgue qui tonnait *La marche nuptiale*. Et les mariés apparurent suivis d'un brillant cortège.

-- C'est Pierre Bonneville et Clara-Isabel Durand, dit Albertine admirative, les héritiers de nos deux plus grandes familles!

Fred apprécia le spectacle avec un mélange de dépit et d'envie. Hauts-de-forme et habits gris, guêtres et souliers laqués, robes de soie vaporeuses, vestes d'une coupe soignée à faire pâlir celles de *Beau Style*, débauche de visons, l'étalage laissa Fred songeur. «Juste en guenilles, pensa-t-il, il y en a bien pour dix mille dollars!»

Mario, pour sa part, se sentit transporté dans un véritable conte de fée. Les femmes rayonnantes et souriantes, ressemblaient à des princesses! Jamais les filles de son quartier ne portaient des robes aussi légères et aussi colorées. Ni des coiffures aussi recherchées, ni des chapeaux aussi bien garnis de rubans et de fleurs, ni des maquillages aussi éclatants. Même Flore, la blonde de Dick, qu'il trouvait si belle, lui parut fade devant ces femmes de rêve.

Pour Dick, pas de spectacle, pas de cortège, pas de musique d'orgue. Il ne voyait que la mariée, que le visage de la mariée. Rien ne le distrayait de ce visage. Des images montaient dans son esprit: une Jean Harlow aux cheveux noirs et de vieilles photos de l'idole de son père, Greta Garbo. Avec quelque chose d'espagnol dans le teint. Et le regard profond. Dick en était sûr, cette femme était triste. Sa tristesse l'envoûtait.

Au moment où les mariés s'engouffraient dans leur immense limousine noire, la rigide crinoline de Clara-Isabel fit basculer la jupe vers l'arrière, comme une cloche. Dick aperçut de longues jambes magnifiques en bas blancs. L'émotion l'envahit.

Tout près de la voiture, Dick distingua dans la foule le journaliste Albert Tourangeau accompagné du photographe Rolland Drapeau, deux habitués de la librairie *Chez Jean-Paul Fabre*. Après une dernière photo, les deux comparses firent demi-tour. En passant près des Martin, Tourangeau reconnut Dick.

-- Le mariage de l'année, mon gars, dit-il. Trois ministres et tous les députés du coin. Mon problème, c'est de noter les noms importants sans en oublier, sinon je me fais fusiller. Quelle corvée! Salut, je cours écrire mon reportage.

«Pourquoi se marie-t-elle?», voulut demander Dick, mais les deux coéquipiers étaient déjà loin.

Le snack-bar *Chez Stéphanos*, situé tout près de la cathédrale, de l'autre côté de la rue Impériale, juste à l'angle de la rue Prosperity, constituait une enclave prolétarienne dans le quartier de la bourgeoisie. Plus précisément un terrain neutre. Fonctionnaires et commerçants, professionnels comme ouvriers, étudiants et retraités y venaient assidûment.

Moustachu et ventru, le Grec Stéphanos, solide et joyeux gaillard, faisait régner la bonne humeur dans son établissement. A l'heure du lunch, il servait une excellente soupe chaque jour différente, des sandwiches et des hamburgers réputés qui lui attiraient une clientèle fidèle.

Le matin, les travailleurs de la Cooper, au sortir du quart de nuit, se précipitaient sur les toasts, oeufs, bacon et café. Vers dix heures trente, on voyait se pointer les ténors du palais de justice. Toute la journée, retraités et robineux occupaient une place, choisie avec soin, sur l'un des tabourets tournants plantés le long du grand comptoir de formica noir. On discutait avec force cris et injures. Le Premier ministre Maurice Duplessis, le député Verrette, le maire Pellerin et Maurice Richard, le joueur étoile du Canadien, tenaient régulièrement la vedette de ces engueulades homériques. Gilles-le-bossu, qui vivait dehors et avait toujours froid, venait se chauffer dans un coin sans se mêler à la conversation. Il se contentait de mettre ses mains autour de sa tasse de café et, lorsqu'elles étaient désengourdies, il allumait tranquillement sa pipe.

Vers quatre heures, les étudiants envahissaient le restaurant. Ils commandaient, à travers leur joyeuse cohue, un coke, un cream soda ou, dans les grandes occasions, un sundae. Les gars du Séminaire y retrouvaient les filles du Couvent. Le système scolaire de l'époque séparait les sexes durant la journée. En fin d'après-midi, Stéphanos les réunissait.

Le restaurant comptait trois tables seulement, dissimulées tout au fond. Flore Lajoie et Dick Martin se hâtaient pour accaparer la plus éloignée.

-- Ça va, les amoureux?, lançait gaiement Stéphanos inattentif à leur besoin de discrétion. Pour mademoiselle Flore, est-ce que ce sera un ice-cream-soda et un café pour monsieur Dick comme d'habitude?, poursuivait le jovial propriétaire.

Dick faisait oui-oui de la tête et entraînait Flore vers leur table préférée. Réfugiés dans leur coin, Flore et Dick poursuivaient leur conversation de la veille, sous le regard de Gilles-le-bossu. Flore portait la jupe marine et la blouse blanche du Couvent, agrémentée d'un cardigan vert à bandes blanches sur la manche gauche: les couleurs de l'équipe de basket du Séminaire. Mario avait raison: Flore était belle. Cependant, elle s'appliquait à «bien se tenir, à garder sa place» selon les préceptes des religieuses.

Dick, pour sa part, avait tôt fait de dénouer la cravate écarlate et de la fourrer dans la poche intérieure de sa veste. Le col ouvert de la chemise blanche replié par-dessus celui de sa veste neuve lui donnait une allure décontractée. Pour Albertine, il ressemblait à Pierre Fresnay ou à Rudolph Valentino. Pour Flore, il évoquait plutôt James Dean et Elvis Presley. Leader naturel, il ignorait que sa gueule de cinéma faisait jaser les filles. «Je comprends pourquoi ton père t'a appelé Dick, lui disait son

camarade Jim Ledoux, t'as la mâchoire taillée dans un deux par quatre, comme un flic de comics».

Dick avait avec Flore un problème de sexe. Les jeunes gens se connaissaient depuis leur enfance. Ils s'étaient embrassés pour la première fois à l'âge de cinq ans. Un grand malin d'adolescent leur avait offert la somme colossale de vingt-cinq cents s'ils s'exécutaient. Leur premier baiser, expédié à la sauvette, avait pour seul intérêt la perspective d'échanger leur nouvelle fortune contre une orangeade Nesbitt et des chips Humpty Dumpty.

Leur relation devint plus sérieuse à la fin de leur cours secondaire. C'est à cette époque que Dick réussit à prendre la main de Flore à la patinoire de l'aréna municipale. Cependant, cette initiative avait brûlé toute son audace: il ne souffla mot de toute l'heure de toute l'heure de patinage. Flore demeura également muette et garda les yeux rivés sur la pointe de ses patins. Elle faillit entrer en collision avec un bambin qui venait en sens inverse. Pour maintenir son équilibre, elle serra très fort la main de Dick. Qui en fut bouleversé.

Patinage. Cinéma. Sundae. Danses pudiques à la salle paroissiale. Le premier vrai baiser survint à l'automne de leur rhétorique. En philo 1, Dick effleura un sein. Il était parvenu tout récemment à glisser la main sous la jupe. Flore était tourmentée. Elle recevait avec des sentiments contradictoires les avances de Dick. Elle se voyait engagée en terrain interdit et se demandait pourquoi son trouble la berçait-elle comme une mer chaude. Pourtant, elle se savait responsable de l'empressement de Dick et

il lui revenait de retenir ses ardeurs. «Pas avant le mariage»: la règle la torturait. La jeune fille se prenait pour Nathalie Wood dans les bras de James Dean dans *Rebel Without a Cause*. Mais ni l'un ni l'autre des deux amoureux ne savaient trouver les mots. Flore en souffrait. Plus que Dick.

-- Bon, puisque c'est comme ça, reprit Dick en faisant tourner sa tasse dans la soucoupe, nous allons nous marier l'été prochain.

La grande demande, Flore l'imaginait plus romantique. L'odeur de frites et le regard du bossu collés sur elle, le chahut des collégiens, la musique bruyante, tout l'environnement paraissait inapproprié pour l'événement. Dick n'avait choisi ni le bon lieu, ni les bons mots. Le rêve de la jeune fille s'effilochoit.

Flore se mit à fixer le journal du jour abandonné sur la table voisine. Replié de manière à laisser voir une page intérieure, il exhibait la photo du mariage de Pierre Bonneville et de Clara-Isabel Durand. «Qu'elle est belle!», pensa la collégienne. Sur l'image imprimée brillait une superbe robe blanche parmi les habits et fourrures sombres. Flore y trouva de cette magie dont elle aurait aimé voir son propre mariage entouré. Elle promena un regard las sur le prosaïque snack-bar de Stéphanos.

Le lundi suivant son mariage, Pierre Bonneville s'était rendu à son bureau de la rue Prosperity, situé à deux pas de la cathédrale.

Il scrutait attentivement l'article du journal consacré à la cérémonie. L'avocat appréciait l'ampleur du texte placé en bonne position en page cinq. Le journal titrait en gros caractères: «Le mariage unit deux de nos grandes familles». Une imposante photo représentant les mariés entourés de leurs invités sur le parvis de la cathédrale s'étalait sur cinq colonnes. Pierre était fier. Son beau-frère, Gérard Lanthier, président-éditeur du *Journal*, avait fait du bon travail. Et le journaliste Albert Tourangeau avait bien saisi la consigne: le texte était complet, avec juste ce qu'il fallait de superlatifs et, surtout, il semblait n'oublier personne.

C'était ce que Pierre vérifiait avec attention. Bien entendu, le journaliste avait commencé par souligner la présence de trois gros ministres du cabinet Duplessis, des amis de la famille et des proches du «Cheuf». Le nom député Verrette était bien mentionné tout comme celui du secrétaire personnel du Premier ministre délégué expressément par ce dernier. Le nom du maire Arthur Pellerin et celui de tous les membres du conseil municipal sans exception figuraient également dans l'article. Tous les élus de l'Union nationale dans la région s'étaient fait un devoir d'être là. Même le député libéral Dubois du comté voisin de Saint-Maurice était présent et semblait radieux sur la photo. Pierre sourit. «Pourvu que cet abruti n'aille pas révéler que j'ai aussi contribué à sa caisse électorale...»

Les autorités religieuses occupaient une place importante parmi les invités. Son Excellence Monseigneur Armand-Marie du Tremblay avait tenu à présider personnellement la cérémonie par amitié pour la famille Bonneville. Un oncle de Pierre, jésuite, avait été le confrère de l'évêque au Séminaire de Saint-Hyacinthe. Devant une telle implication de son Excellence, il devenait impérieux pour toute la hiérarchie cléricale du diocèse de prendre part à l'événement. «Tant qu'ils croiront que le ciel est bleu et que l'enfer rouge, on va rester au pouvoir longtemps», se rassurait Pierre.

L'article semblait parfait. Il fallait maintenant téléphoner à Gérard pour le remercier de la collaboration du journal, mais aussi pour commencer à planifier la campagne du maire Arthur Pellerin. Cette fois, l'opération inspirait des craintes à Bonneville.

-- Satisfait le beau-frère?, dit Lanthier en riant au bout du fil. Je t'assure, Tourangeau n'est pas facile. Il déteste couvrir les mariages et encore plus recevoir des directives spéciales pour, disons, orienter son travail. Mais c'est le meilleur et je n'en voulais pas d'autre que lui. Laferté, le rédacteur en chef, m'a regardé d'un drôle d'air.

-- Encore une fois, t'as démontré ton autorité, assura Pierre, flatteur.

-- A quoi ça sert de diriger un journal si on peut pas aider la famille, lança Gérard en ajoutant que le Premier ministre lui-même lui avait fait connaître son contentement à la lecture de l'article. «Ça, je le dirai

pas à Tourangeau, précisa Lanthier, le maudit libéral va faire un scandale». Sur sa lancée, Gérard s'empessa d'ajouter: «Quelle magnifique cérémonie! On a vu là tout ce qui compte en ville et en région. Sans parler des ministres. Et ta femme, Pierre, ta femme était belle comme une diva!»

-- Bon, maintenant, Gérard, il faut penser à Pellerin, l'interrompt Pierre, plus grave. Un gros défi, tu le sais. Si on le laisse faire, le vieux peut encore gaffer comme la fois où il a publiquement mis en doute une promesse de Duplessis. Tu penses si Lavigueur va pas en profiter. Ce maudit-là nous arrive plus fort cette année.

-- Simonak, Pierre, tu retombes vite sur le plancher des vaches. T'as un avion personnel. Moi à ta place, je partirais dans le sud avec Clara-Isabel.

-- T'es pas à ma place, Gérard. Si Pellerin perd, je perds aussi.

-- Tu t'inquiètes pour rien, le rassura Lanthier. Le Cheuf peut encore venir le sauver ton Pellerin. Mais t'as raison, il faut quand même éviter le pire. Tu vois ça: un maire libéral à Belle-Rivière! Duplessis nous le pardonnerait pas. Bon, d'accord, on dîne chez *Le Français*?

Juste en face du restaurant *Le Français*, rue Impériale, la modeste librairie *Chez Jean-Paul Fabre* contrastait avec les opulents commerces voisins. Étroit couloir sombre, la librairie proposait tout un mur de livres bien rangés par ordre alphabétique des auteurs sur des rayons de métal gris. Au centre, par contre, des bouquins hétéroclites et poussiéreux s'empilaient en pyramides instables. Monsieur Jean-Paul les avait achetés pour quelques sous à des étudiants, à de vieilles gens et à d'autres libraires désireux de s'en débarrasser.

Derrière un comptoir vitré contenant des chapelets et des médailles, s'alignaient, au garde-à-vous, des statues de tout format. Notre-Dame-du-Cap, la best-seller toutes catégories, déclassait ses concurrents: Saint-Joseph, son chaste époux, le Sacré-Coeur, son fils ensanglanté, et Saint-Jude, patron des causes désespérées. Dans les années cinquante, au Québec, il fallait plus des livres pour faire vivre un libraire: les articles religieux le gardaient à flot.

Ce samedi matin, Dick travaillait à ranger des livres neufs, fraîchement arrivés de France, de Belgique et de Suisse dans de solides cartons. Il entendit la voix puissante du Poète qui déclamait au comptoir.

-- *Mère des jeux latins et des voluptés grecques,*
Lesbos, où les baisers, languissants ou joyeux,
Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques,...

-- Taisez-vous, pour l'amour de Dieu, taisez-vous, implorait

monsieur Jean-Paul.

-- Pourquoi je me tairais, Jean-Paul, vieux peureux. Baudelaire, c'est de la grande poésie! ...*frais comme les pastèques*

Font l'ornement des nuits et des jours glorieux...»

Au même moment, derrière un carrousel de chapelets suspendus comme des cravates, madame Angélique Bonneville hésitait entre deux éditions des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola: l'une à reliure plein cuir marocain à tranche dorée et l'autre à simple couverture cartonnée pleine toile. Elle savait que l'exemplaire de monseigneur du Tremblay tombait en ruine tant le prélat avait fréquenté l'ouvrage depuis son ordination. Angélique voulait, par un cadeau approprié, exprimer sa reconnaissance à l'évêque qui avait accepté de présider le mariage de son fils Pierre.

-- ...*les baisers, languissants ou joyeux...*

Les mots du Poète prononcés d'une voix mélodieuse et chaude saisirent Angélique au beau milieu de sa réflexion alors qu'elle appréciait de sa main gantée la délicate couverture en cuir marocain.

-- ... *font l'ornement des nuits et des jours glorieux...*

Angélique reconnut la voix d'Hubert Pichet, dit le Poète, et son sang ne fit qu'un tour. La dame imposante chargea à toute vapeur.

-- Espèce de cochon! Hubert Pichet, vous n'êtes qu'un vieux cochon lubrique.

Angélique, brandissant son parapluie, fulminait.

-- Cochon lubrique, vous abusez du pléonasme, ma chère Angélique, répliqua le Poète en riant. Et vieux, vous avez dit vieux? Mais ma pauvre amie, vous oubliez que nous fûmes compagnons de première communion. Vous portiez de si jolis bas blancs.

-- Vous monsieur Fabre, dit Angélique en changeant de cible, vous vendez des «cochonneries» maintenant?

Monsieur Jean-Paul bafouilla quelque chose mais le Poète l'interrompit.

-- Sachez madame, dit-il, solennel, que ces «cochonneries» ce sont *Les fleurs du mal* de Charles Baudelaire, le plus grand des poètes français. Et j'ai bien l'honneur de vous dire que cet exemplaire m'appartient. Je le garde toujours sur moi, comme porte-bonheur.

Il plaça dignement le recueil dans la poche de sa veste, fit demi-tour en faisant virevolter le pan de son imper, enroula d'un grand geste son écharpe écossaise autour de son cou et, théâtral, la main sur la poitrine, se dirigea vers la sortie. Pour sa part, monsieur Jean-Paul offrit à Dick un visage à la fois désespéré et soulagé.

Aussitôt qu'Angélique Bonneville eut réglé en maugréant l'achat des *Exercices spirituels* en reliure plein cuir marocain et qu'elle eut quitté la librairie, le Poète rayonnant réapparut.

-- Allez, Jean-Paul, dit-il, en lui rendant l'exemplaire des *Fleurs du mal*, tu peux le cacher derrière ton Sacré-Coeur!

Avec un soupir, monsieur Jean-Paul déplaça la lourde statue et actionna un levier qui fit s'ouvrir une petite porte. Dick n'eut que le temps d'apercevoir une file de volumes sombres. Monsieur Jean-Paul y plaça *Les fleurs du mal* et referma nerveusement.

Quel personnage tout de même que ce Poète, pensa Dick. Quelle allure avec sa casquette de capitaine et son écharpe écossaise! Les yeux remplis du fleuve, on le croyait constamment à la barre de son fringant voilier, le *Pequod II*. Le Poète, c'était bien connu, aimait parcourir le fleuve et la côte atlantique en solitaire. Il se plaisait à gonfler son image de marin romantique. Monsieur Jean-Paul le soupçonnait d'inventer de toutes pièces certaines de ses équipées au long cours.

Souvent rempli de sollicitude envers le genre humain, le Poète affichait néanmoins une constante attitude critique: réflexe incontrôlable chez notre homme. Il avait notamment offensé les bonnes dames auxiliaires de l'hôpital Saint-Anselme qui, une seule fois, lui avaient demandé une conférence. Peut-être inspirée par une vague nostalgie, Angélique Bonneville, alors présidente du cercle, avait pris le risque de l'inviter.

Il faut dire qu'aucune de ces excellentes personnes n'avait eu l'heur de plaire au Poète. Pas même Angélique à qui il reprochait son mariage avec Bonneville père. Toutes d'un âge respectable, les bénévoles sentaient l'éther et l'empois comme les bonnes soeurs de l'hôpital. Elles apparurent au Poète minces, raides et noires comme une enfilade de corbeaux perchés sur un fil électrique. Rien pour s'émouvoir. Le Poète avait donc choisi de pester et de reprendre un de ses numéros favoris contre les grandes familles bien nanties et leur habitude de la charité ostensible. Délaissant son sujet, «L'évolution du sentiment national dans la poésie canadienne-française», notre homme s'était amusé à égratigner la belle société à laquelle appartenait la plus grande partie de son auditoire.

L'attitude du Poète eut été différente si Clara-Isabel avait participé à cette rencontre des Dames auxiliaires. Mais déjà la jeune épouse de l'avocat délaissait cette activité pour commencer à s'initier au commerce de l'art. Devant une belle femme comme Clara-Isabel, le Poète redevenait un jeune homme. Le réflexe de la séduction romantique s'enclenchait aussitôt et le trouvère puisait dans son art des armes redoutables que lui enviaient les prétendants prosaïques.

-- Referme bien ton enfer, dit le Poète en riant. Je veux te remercier et te saluer bien bas, mon cher Jean-Paul. Sans toi, nous ne pourrions pas lire Baudelaire, Hugo, Gide. Belle-Rivière croupirait dans l'obscurité. Ville de bigotes desséchées. Ville-Angélique...

Le Poète était lancé. Dick l'écoutait avec amusement et intérêt.

-- Tous des tarés, poursuivit-il, en appréciant l'effet qu'il faisait sur ses deux auditeurs. Tous des tarés. Les Bonneville ne se mêlent jamais à la plèbe. Pas plus que les Durand et les Geoffroy, les de Longchamps et les des Framboisiers qui, en plus de l'explorateur, ont produit moult Jésuites, politiques et malfrats notoires. Ces grandes familles se marient uniquement entre elles.

Sur sa lancée, le Poète affirma avoir connu trois internés chez les Bonneville, autant chez les Lanthier et les de Longchamps. De plus, les Geoffroy auraient eu intérêt, selon lui, à «placer» le Robert-Etienne et sa soeur, la belle Églantine, dont l'attachement faisait jaser toute la ville.

Malgré les critiques du Poète, Dick se remémora le mariage fastueux de Clara-Isabel Durand et de Pierre Bonneville. «Ces gens ne connaissent pas la rue Saint-Paul, pensa-t-il. Ils n'usent pas leur santé dans les usines. Ils peuvent voyager, voir l'Europe ou les îles Marquises, quitter Belle-Rivière quand ils le veulent». Et la beauté de Clara-Isabel habitait sa mémoire avec précision. Rien n'aurait pu altérer cette image parfaite. Cette femme, à n'en pas douter, pouvait rendre un homme meilleur. Taré peut-être, Pierre Bonneville était certainement un homme heureux: riche, puissant et marié à une femme merveilleuse. Dick avait arrêté son choix: il refuserait la rue Saint-Paul et l'usine de papier.

Plus tard dans la journée, un autre visiteur s'intéressa à l'enfer de monsieur Jean-Paul. Le journaliste Albert Tourangeau vint demander à voix basse un exemplaire des *Nourritures terrestres*. Albert était le plus litté-

raire des scribouilleurs du *Journal*. Il se passionnait pour les écrivains français. Après Proust et Gide, sa ferveur le portait vers Sartre et Camus que la bonne société traitait de matérialistes athées. Tourangeau aimait leur sens de la responsabilité face au destin. Il reprochait à la population du Québec de confier aux élites religieuse et politique le soin de lui indiquer la voie à suivre.

-- Les existentialistes, eux, faisait-il remarquer à Dick, estiment que nous sommes les seuls maîtres de notre vie: nous seuls pouvons décider des orientations à prendre pour en organiser les événements. Tu vois le fossé entre ce discours et celui des curés?

-- Tu veux dire qu'il n'y a pas de morale? s'inquiétait Dick.

-- Mais oui, il y en a une, mon gars. La tienne! Seulement la tienne!

Ces mots résonnaient fortement dans l'esprit de Dick encore tout rempli de l'enseignement des prêtres. Il bûchait d'ailleurs sur les synthèses de Thomas d'Aquin pour son examen de mi-session en Philo II. Les préceptes traditionnels l'avaient toujours rebuté. Il ne comprenait pas que tout puisse être ainsi dicté, prévu et prévisible. L'homme n'a-t-il pas le droit de vivre ses espérances, même au risque de se brûler les ailes?

Dick montrait à Albert ses articles publiés dans le bulletin du Séminaire.

-- Tu as du style, mon gars. C'est la base de tout. Évite l'emphase et le sermon et tu feras un journaliste potable. Tu veux toujours entrer au *Journal* après ton année scolaire? Je vais en parler au directeur de la rédaction, Laferté. Non, ne me remercie pas. Tu as l'étoffe.

La cause de la bagarre: la nouvelle voiture décapotable de David Burroughs. David, accompagné d'Aaron Goldberg et de Sam Truman, étrennait une rutilante Corvette rouge. Le bolide roulait nerveusement dans la rue Principale. Le grondement du moteur révélait sa puissance. Coup de klaxon à l'intention des filles, démarrages avec crissements de pneus pour impressionner la galerie. À l'angle de la rue Impériale apparurent Jim Ledoux, Pierre Bourgo et Dick Martin.

Freluquet prétentieux, Aaron Goldberg fut le détonateur.

-- V'là les quêteux catholiques du Séminaire, railla-t-il à la vue des trois compères. Évidemment, ils ont pas les moyens de se payer une voiture. Hé, Ledoux, t'aimerais pas transporter ta graisse dans une belle bagnole comme ça?

Dick ne put retenir son ami. Le gros Ledoux avait déjà empoigné solidement le petit Juif par les épaules et le soulevait hors de la Corvette. Aaron criait et gesticulait, battant des jambes dans le vide. Aussitôt David et Sam sautèrent de la voiture et se ruèrent sur Ledoux qui les faucha en se

servant d'Aaron comme d'un gourdin. Solides gaillards, les deux coreligionnaires s'élancèrent à nouveau et bientôt la mêlée à six s'engagea au coin de la rue. Dick, Jim et Bourgo faisaient partie de l'équipe de hockey du Séminaire. Sans égard à l'esprit évangélique, les curés entraînaient leurs joueurs à défendre l'honneur de l'institution par tous les moyens. Les trois Canadiens-français savaient donc cogner dur. David et Sam, quant à eux, avaient appris, dans les tripots de la ville, une foule de trucs peu «catholiques» qui compensaient largement la faiblesse du petit Aaron.

Dick souffrit pendant plusieurs jours de douleurs aux testicules, rappel d'un solide coup de pied signé David Burroughs. Les deux adversaires avaient enregistré leur image dans leur mémoire respective.

Gilles-le-Bossu qui, de l'autre côté de la rue, n'avait rien manqué de la scène.

-- Le Premier ministre du Québec, le Très Honorable Maurice Duplessis, se rend cette semaine à Schefferville. Il sera accompagné de nombreux ministres et dignitaires ecclésiastiques. Monsieur Duplessis veut par cette visite rendre hommage à la compagnie *Iron Ore Corporation* et à la population de pionniers de cette ville minière du moyen-nord québécois. Selon monsieur Duplessis, Schefferville recèle de riches promesses: «Le fer, c'est l'avenir» aime-t-il à répéter.

Edmond Martin se mit à grogner en mordant le tuyau de sa pipe. Dans sa berceuse, un exemplaire de Dick Tracy sur les genoux, Edmond avait abandonné sa lecture pour prêter l'oreille à la radio. Albertine lavait la vaisselle, aidée comme d'habitude par Fred et Dick affectés à l'essuyage. Albertine avait toujours maintenu son exigence: les garçons devaient toujours assumer leur part des tâches ménagères. Ce qu'elle ne pouvait obtenir d'Edmond, elle l'imposait à Fred et à Dick. Les gars avaient finalement accepté de mauvaise grâce de remplir ces «jobs de femme» contre la dispense d'assister au fastidieux *Chapelet*.

Mario, pour sa part, alignait avec un soin infini les photos de ses idoles du hockey sur la toile cirée de la table de cuisine. Ces images, reproduites en format jeu de cartes, Mario les collectionnait avec passion. Méthodique, il les classait par équipe et par année d'émission.

-- Le fer de Schefferville, maugréait Edmond, le fer de Schefferville, Duplessis le donne aux Américains, maudit torrieu. Il les laisse se servir à même nos richesses naturelles comme si ça leur appartenait. Nos forêts, nos mines: les Américains pis les Anglais prennent tout. Ils mènent partout. A la Cooper, y a pas un Canadien-français qui commande. Rien que des *foremen* anglais qui nous *bossent* en anglais. On sait bien: sans les Anglais, ce serait la misère pour nous autres. Eh! maudit calvaire!

-- Edmond, ne blasphème pas devant les enfants! rugit Albertine.

Les grands fils maîtrisaient déjà un répertoire de jurons bien plus étendu que celui de leur père. La remarque maternelle provoqua un échange de clins d'oeil ironiques.

-- Albert Tourangeau pense que Duplessis paralyse le développement social et culturel, reprit Dick. Monsieur Hubert Pichet affirme qu'il tient le peuple dans l'ignorance. Et les deux disent qu'il gagne ses élections avec le patronage.

-- Tourangeau et ce vieux cochon de Pichet sont des communistes, assura Albertine en récurant vigoureusement une casserole avec une laine d'acier.

-- Voyons, sa mère, corrigea Edmond en riant, tu reproches surtout à Pichet de trop plaire aux femmes.

«Etoile du matin, reine du saint rosaire...» La voix d'un chantre d'église sortait de la radio sur fond de volée de cloches alors que l'annonceur enchaînait: «Directement de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde à Montréal, Radio-Canada vous présente *Le Chapelet en famille* avec son Eminence le cardinal Paul-Emile Léger». Les garçons n'étaient plus contraints de dire le chapelet en famille. Albertine avait finalement cédé préférant s'assurer leur aide dans les tâches ménagères. Mais Dick se rappelait la règle encore récente: tous les soirs à sept heures, Fred et lui devaient quitter leurs jeux pour venir s'agenouiller devant la radio.

Maintenant Albertine acceptait qu'on écoute le chapelet avec un minimum d'attention tout en faisant la vaisselle. «Mystère joyeux, premier mystère, disait Son Eminence, l'archange Gabriel annonça à Marie, et elle conçut par l'opération du Saint-Esprit. Notre Père, qui êtes aux cieux....» Edmond se replongea dans la lecture de Dick Tracy.

La fin de la vaisselle coïncidait avec la fin de la dernière dizaine du chapelet et la reprise du cantique «Etoile du matin.», ce qui permettait à chacun de se préparer à l'émission suivante. Edmond tourna machinalement le bouton de la radio. L'aiguille du cadran circulaire jaune passa de CKAC 730 à CBF 690. Rien au monde n'aurait empêché un Canadien-français des années cinquante de suivre assidûment du lundi au vendredi à sept heures quinze *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon. «Une autre des belles histoires des pays d'en haut», précisait de sa voix feutrée, sur fond de longs violons, le présentateur François Bertrand. Le radio-roman mélodramatique s'étirait depuis dix ans sur les ondes de Radio-Canada. Il racontait l'histoire d'un avare acariâtre et puissant qui contrôlait la brave population de colons de Sainte-Adèle, village des Laurentides. Sa douce épouse Donalda, victime soumise, arrachait des larmes aux auditeurs. Dans cette série populaire, Claude-Henri Grignon énonçait avec force sentiments le credo du retour à la terre et des valeurs traditionnelles véhiculées par l'Eglise catholique québécoise. On ne saurait dire quelle émission, du *Chapelet* ou d'*Un homme et son péché*, servait mieux les intérêts des élites religieuse et politique.

-- Ce soir-là, chez l'avare..., commençait l'annonceur, alors que perçait le cri strident d'une porte aux gonds mal huilés.

Edmond préférait poursuivre la lecture de Dick Tracy.

La fidélité de Pierre Bonneville et de Gérard Lanthier à l'endroit de Maurice Duplessis s'appuyait sur de bonnes raisons. Depuis quinze ans que l'Union nationale et son «Cheuf» régnaient sur la province de Québec, les affaires de la famille Bonneville et de ses parents Lanthier prospéraient.

Officiellement, Gérard Lanthier était président-éditeur du *Journal*, publication quotidienne appartenant à la famille Dubeau de Belle-Rivière. *Le Journal* tirait à cinquante mille exemplaires et constituait le principal organe d'information de la région. Avec ses quarante journalistes, trente vendeurs de publicité et au total près de trois cents employés, *Le Journal* jouait un rôle de premier plan dans la vie socio-économique du milieu. De fait, rien de sérieux ne pouvait être entrepris à Belle-Rivière sans l'appui du *Journal*.

Gérard Lanthier retirait de son poste une puissance et un prestige peu communs. Mais cela ne lui suffisait pas. Il voulait garnir son portefeuille, et vite. Il supportait en sous-main les entreprises de ses frères Thomas et Joseph. Thomas exploitait une usine d'asphalte et Joseph tenait un important magasin à rayons situé rue Principale. Par ses contacts

politiques, Gérard obtenait des contrats plantureux pour Thomas et, par sa bonne connaissance du contexte municipal, il planifiait avec Joseph un audacieux programme de développement commercial. En réalité, Gérard menait habilement trois barques à la fois.

Officiellement, Pierre Bonneville était avocat. Lui aussi aimait «brasser» d'autres affaires. Son ambition ne connaissait pas de contraintes de styles ou de genres. Il avait compris notamment qu'on pouvait faire fortune à exploiter la moralité étroite de son époque. Malgré son côté honorable, la famille Bonneville avait toujours su tirer parti, avec une parfaite discrétion, des vices de ses contemporains. Ainsi Pierre avait pris la relève de sa tante Emma, tenancière de la «maison» la plus courue en ville. Pierre avait hérité de la magnifique demeure victorienne de la rue Prosperity et avait bien senti le potentiel de sa vocation première. Pierre en fit *Le club*, établissement ultra-chic et ultra-privé. C'est là que les deux beaux-frères discutaient, bien calés dans de massifs fauteuils Chesterfield à grosses fleurs mauves.

Par ailleurs, Pierre possédait un magasin d'équipements de bureau. Les commissions scolaires, le gouvernement et surtout la municipalité lui réservaient des contrats lucratifs. De plus, pour diversifier son impact public, Bonneville s'offrait la présidence des Voltigeurs, l'équipe de hockey locale.

Nos deux compères partageaient donc une conception pragmatique de la chose politique. Néanmoins, leur implication tenait de l'engagement passionné.

Une jeune fille en combinaison de satin rose et bas de soie noirs accrochait ses bras nus au cou de Pierre.

-- Espèce de maquereau, lança Gérard en s'esclaffant, tu viens de marier la plus belle femme de la ville et il te faut encore des minettes.

-- T'occupe pas de ça, le beau-frère, moi, je suis encore trop jeune pour me priver. La sagesse viendra bien quand j'aurai ton âge.

-- Moi, en tout cas, répliqua Lanthier, si j'avais une femme comme la tienne, je n'aurais pas de temps pour les guidounes.

-- C'est bien ce que je dis, triompha Pierre, c'est une question d'âge et d'énergie. Bon, soyons sérieux. Laisse-nous, Yvette chérie.

Pour Pierre, les choses sérieuses consistaient à réélire Arthur Pellerin à la mairie de Belle-Rivière. Le contrat des équipements de bureau de la municipalité venait à échéance trois mois après les élections. Cela représentait au bas mot 25 000\$. Sans Pellerin, Pierre pouvait dire adieu à la manne.

Quant à Gérard, il voulait faire passer un règlement municipal pour interdire le développement domiciliaire dans le nord de la rue Principale. Il avait besoin d'un vaste terrain libre pour ses projets.

Pierre et Gérard connaissaient Pellerin. Sénile, le maire additionnait les bévues. Mais Duplessis le tolérait et le préférait nettement à son ennemi juré, le candidat libéral Lavigueur. Henri Lavigueur, ancien député fédéral, jouissait d'une grande popularité dans la population. Bel homme, orateur flamboyant, Lavigueur profitait d'un charisme indéniable.

-- Il faudrait que le Premier ministre vienne parler pour Pellerin, dit Gérard. C'est notre seule chance.

-- Mais tu sais que le vieux a contredit Duplessis publiquement au sujet de la rénovation de l'aqueduc. C'est vrai que Duplessis avait promis et qu'il n'a pas encore débloqué le budget. Mais quand même Pellerin aurait pu se la fermer. A présent, on est bien mal placés pour demander l'appui du Cheuf.

Pierre alla se servir un scotch *J and B* avec un glaçon et un peu d'eau.

-- Ouach, de l'eau de Belle-Rivière. Y a pas de soda ici? On perd le goût du scotch!

-- L'eau de Belle-Rivière: y a un problème, tu vois bien, assena Gérard. Il faudrait que Duplessis arrive avec le chèque pour l'aqueduc. Pas une promesse, un chèque! Là, on serait sûr de gagner.

-- Je pense qu'on peut le convaincre, dit Pierre. D'un côté, le budget était déjà prévu, je l'ai su. Et de l'autre côté, Duplessis voudra jamais laisser gagner Lavigueur. Bon d'accord, je mets tout mon monde de Québec là-dessus et je vais demander à papa de parler personnellement à Duplessis. Ils étaient confrères de Séminaire, ça compte. Dès que le Premier ministre reviendra de Schefferville, il sera mis au courant. Je suis sûr qu'il va marcher.

Rassurés, les deux beaux-frères levèrent leurs verres.

Fred Martin et David Burroughs avaient des opinions opposées sur Duplessis. En réalité, Fred ne réfléchissait jamais aux questions politiques et se contentait de faire écho au credo de son père Edmond et aux commentaires de son frère Dick.

-- Duplessis tient les gens dans l'ignorance. Il gagne ses élections avec le patronage, disait Fred en s'appliquant à frapper la bille blanche avec la retenue adéquate pour la ramener en bonne place pour le coup suivant.

De toute évidence, Fred préférait le billard à la politique. Il jouait avec le sérieux d'un curé officiant à des funérailles. De fait, les enjeux lui paraissaient toujours considérables en regard de ses moyens.

-- Manque d'intelligence dans ta tête, mon *chum*, lui répliquait David, qui jouait sans s'inquiéter de laisser la blanche en position avantageuse pour son adversaire. Bien sûr, les deux dollars de mise lui importaient peu. «Duplessis est un brave homme, ajoutait-il, surtout pour vous les Canadiens-français.»

En réalité, David se souciait peu de Duplessis même s'il travaillait activement pour l'organisation locale de son parti. David s'occupait de maintenir la fidélité des anglophones et des Juifs du comté au député Adrien Verrette. Son zèle ne s'inspirait pas de profondes convictions. Le député Verrette et le maire Pellerin lui assuraient simplement la tranquillité nécessaire à la bonne marche de ses activités. Le premier paralysait la police provinciale, le second détournait l'attention des agents municipaux. David réclamait cet unique salaire pour ses bons services. L'arrangement lui convenait.

De toute manière, les Juifs et les anglophones de Belle-Rivière n'auraient jamais osé s'opposer ouvertement à Duplessis. Minoritaires en milieu francophone, commerçants pour la plupart, ils disaient du bien du Premier ministre devant leurs clients, contribuaient, à la demande de David, à la caisse de l'Union nationale et, dans le secret de l'isoloir, votaient libéral.

Après avoir mis sur pied de petits tripots de billard et de cartes, David Burroughs avait vite compris les besoins de la pudique société canadienne-française en regard d'une sexualité réprimée. Malgré son jeune âge, David avait le sens de l'organisation et du commerce. C'est lui qui contrôlait la prostitution à l'hôtel Prosperity. Une prostitution populaire et discrète. Prix abordables. Filles sur le déclin ou novices maladroites mais remplies de bonne volonté. Peu à peu, il réussit à embrigader de jeunes chômeuses de meilleure éducation et intéressa donc une clientèle plus aisée et plus lucrative. C'est ainsi qu'il en était venu à alimenter *Le club* de Pierre Bonneville.

Fred réussit à empocher la sept et la cinq. Et la bille blanche se retira docilement à bonne distance des trois hautes que David devait encore atteindre.

-- Laissons la politique, mon *chum*, dit David. Si on pensait plutôt à préparer une jolie fête pour ton frère Dick qui va se marier.

Interloqué, Fred en oublia le coup raté par David qui lui laissait le champ libre pour la huit.

-- Saint-Supplique, Dave, me semble que vous vous êtes pas manqués dernièrement.

-- *Right*. Mais c'est pas bon la rancune, mon *chum*. Déjà un gars qui se marie, moi ça me fait pitié. OK, faisons un joli party, hein, mon Fred? Ton frère, il le mérite, non? Laisse-moi faire, je connais une belle place.

Fred avait pris l'habitude de «laisser faire» David. Cela l'avait toujours bien servi. David lui procurait plusieurs petites jobs payantes et pas du tout épuisantes. Fred lui faisait confiance. La fréquentation de David lui rapportait déjà plus que sa froide relation avec Dick. Fred empocha la huit et le billet de deux dollars.

La fête se déroula dans une station-service désaffectée de la rue des Framboisiers. Le propriétaire, débiteur de David, ne fit aucune difficulté pour lui prêter le local. Dick y avait été traîné à son corps défendant par Fred qui avait réussi à mobiliser Bourgo, Ledoux et trois autres camarades du Séminaire. Fred avait aussi recruté des copains de la rue Saint-Paul, chômeurs et truands, de vagues connaissances pour Dick, mais de vrais *chums* pour Fred.

C'était une fête exclusivement masculine: un «enterrement de vie de garçon». Cette beuverie où tous les excès sont permis a pour but de pleurer la liberté du célibataire. Dick avait bien raison de craindre ce genre de célébration puisque les jeunes mâles se plaisaient à y retrouver un comportement primitif. Il n'était pas rare de voir le héros de la fête se faire promener à travers la ville, ligoté dans la benne d'un camion, affublé de

vêtements féminins ou autres accoutrements farfelus, couvert de goudron ou de sauce tomate. Le fiancé devait, dans un tel équipage, supporter les quolibets des passants.

Dick estimait que les *chums* précipitaient les choses. Pourquoi lui organiser son «enterrement» en septembre alors que le mariage devait avoir lieu en juin? «Ça cache quelque chose», s'inquiéta Dick.

Au «garage», cependant, l'atmosphère était franchement joyeuse. On pouvait croire à un party tout-à-fait dans les normes. La bière coulait à flots. Après avoir vidé deux bouteilles de Dow, Dick commença à se détendre.

David, Aaron et Sam firent leur entrée vers minuit. Déjà éméchés, les compères s'esclaffaient bruyamment en titubant. Dick se raidit en apercevant le trio.

-- Voyons donc, le Dick, change-la ta face, dit David en articulant avec peine. C'est le party. Finie la rancune. T'es le frère de mon *chum*, t'es donc mon chum aussi. Sam, apporte les caisses de bière, *those people need a refill*.

-- T'es pas mal culotté, Burroughs, laissa tomber Dick sans agressivité: l'alcool le rendait bonasse.

-- Je t'ai même apporté un cadeau, mon chum, poursuivit David. Mais pour l'avoir, y a une petite condition...

Aussitôt, les trois Juifs, Fred et les gars de la rue Saint-Paul se précipitèrent sur Dick, le maîtrisèrent et l'attachèrent solidement à un pilier du garage avec des durites et courroies de transmission. Les gars du Séminaire, d'abord surpris, ne se formalisèrent pas du traitement fait à leur camarade: c'était la tradition.

David sortit un instant et revint avec une jolie jeune femme, blonde platine, poitrine généreuse, décolleté audacieux, lèvres sanguines, réplique étudiée de l'idole de l'heure, Marilyn. Dick reconnut Ginette O'Connor, une consœur de Flore. Sa réputation, comme son imposante poitrine, la précédait. Ce soir, elle avait tout mis en oeuvre pour n'atténuer ni l'une ni l'autre.

-- Le Dick, c'est un bon gars cool, déclama David. Voilà un leader naturel, promis à un brillant avenir. Oui, mes amis, je suis sérieux. Pas de doute, un bon gars avec une grosse cervelle. Qui en a dedans. Pas de défaut, le gars. Vous en connaissez des défauts à Dick, les gars? Non, parfait le Dick. Parfait. Cool. Mais ce soir, on va vérifier tout ça...

Ginette commença par coller ses seins sur la poitrine de Dick, terrorisé. La jeune fille plaqua ensuite ses lèvres dans le cou de sa victime et exerça une violente succion.

-- Ça, c'est un message pour ma bonne amie Flore, dit-elle.

Dick se sentit pris de panique. Sa timidité plus que son haut sens moral l'avait tenu à l'écart des femmes faciles et des aventures passagères. Ginette ne manquait pas d'attraits et le jeune homme admit en lui-même que son traitement-choc lui aurait procuré un violent plaisir en d'autres circonstances. Mais cette fois, il se voyait agressé et son sang ne fit qu'un tour.

La meute de jeunes mâles bercés par les vapeurs de bière trouvait la scène plutôt divertissante et les gars du Séminaire mêlaient volontiers leurs rires à ceux des autres.

La colère de Dick atteignit son paroxysme lorsque Ginette commença à ouvrir son corsage. Le parfum bon marché de la jeune femme, sa sueur, son haleine imprégnée de cognac et de tabac, ajoutés à l'odeur de bière et d'essence qui régnait dans l'air soulevèrent l'estomac de Dick. Ginette le couvrait de baisers. Dick explosa.

-- Ginette O'Connor, tu n'es qu'une garce. Une sale garce! Tu empestes. Tu...

Ces mots se perdirent dans le flot incontrôlable des liquides et des solides ingérés au cours de cette soirée suffocante. Ginette en fut recouverte. Horrifiée, elle s'enfuit à toutes jambes en poussant des cris stridents. La haine de Dick lui collait à la blouse, à la jupe et au corps. Jamais un homme ne l'avait traitée ainsi. Elle courait, éperdue, dans le parking, propulsée par une rancoeur d'une extrême violence.

-- Sale Canuck pourri, *damned frog*, lança David en assenant un solide coup de poing à la mâchoire de Dick.

Aussitôt les gars du Séminaire sortirent de leur torpeur et foncèrent à la rescousse de leur camarade. Les trois Juifs, Fred et les cinq gars de la rue Saint-Paul dominaient les six séminaristes. Mais Jim Ledoux aimait les lourdes tâches. Pendant qu'il distribuait à la ronde ses puissants coups de poings et de pieds, de préférence dans la région des organes circoncis, Bourgo s'empessa de libérer Dick. Après une résistance honorable, les philosophes jugèrent qu'il valait mieux battre en retraite à toute vitesse.

Quand il entra *Chez Stéphanos*, Dick resplendissait.

-- Il a la belle humeur le garçon, lui lança le gras et jovial propriétaire.

-- Bonne nouvelle, monsieur Stéphanos, annonça Dick. J'entre au *Journal*.

-- Ah! Journaliste! Très bien, monsieur Dick, beau métier. Bravo. Tenez, je vous offre le café.

-- Merci, monsieur Stéphanos. Vous savez, je termine quand même mon année au Séminaire. Je vais couvrir la commission scolaire comme pigiste jusqu'en juin. Je commence comme journaliste régulier le lendemain de mon mariage.

La recommandation d'Albert Tourangeau et l'examen des articles d'étudiants de Dick avaient convaincu le rédacteur en chef, Jérôme Laferté d'engager le finissant du Séminaire. L'institution avait déjà fourni de brillants reporters. Laferté se fiait surtout à son flair. La griffe, le style personnel et coloré: voilà de bons indices. Le rédacteur en chef voulait justement revigorer son équipe. En entrevue le jeune homme lui avait paru un peu fringant: «De la graine de syndicaliste», avait-il craint. Par contre, Laferté l'admettait sans l'avouer publiquement, les journalistes militants affichaient souvent les meilleures qualités d'initiative et de ténacité. Laferté avait pris le risque: «J'arriverai bien à le casser, il est encore jeune». Par ailleurs, son équipe comptait déjà son quota d'éléments passifs, peu menaçants, choisis par ses soins. Pendant sa rencontre avec Laferté, Dick avait adopté une attitude défensive. Tourangeau l'avait prévenu: «Il est coriace». Le personnage lui avait paru bourru, massif, le cou rentré dans ses épaules imposantes comme un joueur de football.

-- Quarante dollars par semaine, c'est mon dernier mot, avait laissé tomber Laferté.

-- Un balayeur de la Cooper en gagne soixante, avait rétorqué Dick qui tenait le renseignement de son père Edmond.

Dick avait finalement obtenu quarante-cinq dollars. Il avait argumenté pour le principe. En sirotant son café chez Stéphanos, le nouveau journaliste débordait de fierté. Un emploi voulait dire liberté, indépendance. Adieu la rue Saint-Paul. De plus, le métier le fascinait. Installé au comptoir du snack-bar, Dick parcourait le journal, geste qui allait devenir une habitude quasi maniaque. Il tomba sur la bande dessinée de Dick Tracy et sourit. Edmond avait eu raison de lui donner un nom de héros. Redresseur de tort, il le serait par le journalisme. L'ignorance, le patronage, la corruption, l'étroitesse d'esprit, les cibles ne manquaient pas dans la ville...

La radio de Stéphanos annonça un message spécial. Aussitôt, les clients se turent et prêtèrent l'oreille.

«Nous apprenons en dernière heure que le Premier ministre, le Très Honorable Maurice Duplessis, vient de mourir à Schefferville...»

Un silence glacial s'abattit sur le restaurant.

Chez lui, près de son poste, Edmond Martin laissa échapper un long soupir. Albertine alluma un lampion devant la statue du Sacré-Coeur et se recueillit.

À la librairie, Jean-Paul Fabre déboucha une bouteille de mâcon qu'il vida en compagnie d'Albert Tourangeau et de Hubert Pichet, le Poète.

Pierre Bonneville comprit que le maire Pellerin serait battu et que le député Verrette n'en avait plus pour longtemps. Il prit rendez-vous avec Jean-Claude Dubois, le député libéral de Saint-Maurice. Quel trait de génie de l'avoir invité à son mariage!

David Burroughs comprit, lui aussi, qu'il devait s'ajuster rapidement. Fred Martin, confiant dans l'habileté de son ami David, ne s'inquiéta pas.

Gérard Lanthier s'assura que la rédaction avait tous les détails de Schefferville. Il suggéra le titre de la une à Laferté: «BELLE-RIVIERE PERD UN AMI».

Clara-Isabel voulait prendre ses affaires en main: elle allait lancer sa galerie d'art.

La nouvelle passa au-dessus de Flore Lajoie. Flore avait bien compris le «message» de Ginette en apercevant la marque au cou de Dick, mais n'en avait soufflé mot. Elle se mariait dans le malentendu.

Dick Martin, pour sa part, voyait la vie s'ouvrir devant lui comme le fleuve à l'estuaire.

A son coin de rue, Gilles-le-Bossu se frottait les mains en cette avant-midi frisquette de septembre 1959.

CHAPITRE DEUX

Un nuage de fumée où se mêlaient les odeurs de cigarette, de cigare et de pipe survolait la salle de rédaction comme un lourd présage. En dessous du nuage, des hommes en bras de chemises s'agitaient dans un tintamarre de sonneries de téléphone, d'interpellations, dans le cliquetis des machines à écrire et des téléscrip-teurs.

La salle de rédaction ressemblait à l'arrière-boutique d'un grand magasin: vaste local aux murs dont la couleur hésitait entre le jaunâtre et le gris sale. Les fenêtres toujours fermées s'habillaient de stores vénitiens beiges couverts de poussière. L'espace central accueillait quatre îlots de quatre imposants bureaux de chêne patiné recouverts d'un amoncellement de papiers divers. Les machines à écrire révélaient le statut du journaliste. Les vétérans avaient droit aux modèles plus récents: Royale ou Remington; les plus jeunes devaient apprivoiser de vénérables Underwood «à talons hauts». Tout ce mobilier reposait sur un tapis brun troué d'innombrables brûlures de mégots. Au fond de la salle, deux pièces fermées: le bureau du *boss* et le local des téléscrip-teurs. Quand ces appareils s'emballaient tous ensemble, c'était la mitraille, un vacarme qui perçait facilement la porte close.

Tel le Destin, le nuage de fumée présidait cette soirée mémorable des élections de 1960. Les journalistes vivaient ce moment avec fébrilité.

Allions-nous voir la première défaite de l'Union nationale, au pouvoir depuis vingt ans? Sexagénaire à la crinière argentée, Antonio Barrette défendait les couleurs du parti de Maurice Duplessis. Barrette mena une campagne lyrique. Il se fit représenter dans une publicité, genre affiche de cinéma, la tête dans les nuées, parmi lesquelles flottait le pompeux slogan: «Vers les sommets».

De son côté, l'Opposition libérale dirigée par Jean Lesage, canalisait tout ce que la province de Québec comptait d'énergies nouvelles. La petite société traditionnelle se sentait vaciller.

La salle de rédaction reproduisait fidèlement le déchirement et l'émotion qui étreignaient ce soir-là l'ensemble de la population. Malgré l'agitation d'une telle soirée, les journalistes ne pouvaient s'empêcher de réfléchir gravement, conscients de vivre un moment historique.

Le clivage respectait grosso modo les générations. Les plus jeunes, comme Tourangeau, Rolland Drapeau, Jolicoeur et Dick Martin ressentaient une vive excitation, doublée d'un espoir immense.

Le rédacteur en chef, Jérôme Laferté, le directeur de l'information, Gilbert Lefrançois, et les vieux routiers de la rédaction comme Dallaire, Leroux et les journalistes sportifs Latendresse et Boissonneault sentaient

aussi le changement inévitable non sans amertume. Se flétrissait leur idéal de jeunesse. Beaucoup avaient oeuvré dans le parti à un titre ou à un autre. Avec la ferme conviction de faire avancer des valeurs auxquelles ils croyaient: autonomie provinciale, famille, langue et religion. Ils craignaient sincèrement que les nouveaux venus lancent irrémédiablement la province sur la voie du socialisme, voire du communisme.

Des deux côtés, on retrouvait des journalistes de carrière documentés et passionnés. Le drame collectif touchait tous et chacun.

Toutefois, le défi professionnel que posait la soirée des élections passait avant les convictions de chacun. Il importait d'obtenir les résultats les plus précis possibles pour chaque comté. Il fallait faire vite. Les bureaux de scrutin fermaient à six heures, mais la compilation laborieuse durait toute la soirée. Une contrainte absolue enchaînait *Le Journal*: le *dead line*. En accord avec le service de la distribution, Laferté avait fait repousser l'heure de tombée à minuit, une demi-heure plus tard qu'à l'accoutumée. Après minuit, il devenait impossible de produire le journal assez rapidement pour le livrer avant huit heures le lendemain matin. Or, rien au monde ne devait empêcher le lecteur d'avoir son exemplaire au petit déjeuner. Principe sacré à Belle-Rivière: la lecture rituelle du *Journal* allait de pair avec l'arôme des rôties fumantes et du café frais.

Les journalistes connaissaient parfaitement leur rôle. Certains écoutaient plusieurs appareils de radio branchés sur diverses stations de la

région et de Montréal. D'autres jetaient fréquemment un oeil aux deux téléviseurs de la salle.

-- Même dans Belle-Rivière, entendait-on à la télé, ce château-fort de monsieur Duplessis, le député Adrien Verrette a mordu la poussière devant son adversaire libéral, Albéric Duhaime. Mais la lutte demeure serrée dans toute la province.

Dick Martin s'était vu confier la surveillance des téléscripteurs des agences Telbec et Presse canadienne. Il sectionnait régulièrement le papier jaune canari que crachaient les machines et courait épingler les résultats sur un immense panneau de bois où apparaissaient les noms des 95 comtés.

Le spectre du *dead line* n'empêchait pas les journalistes des deux clans d'échanger blagues et paris. Un jeu populaire consistait à miser en début de soirée sur le nombre de sièges que recueillerait chaque parti. L'auteur du pronostic le plus juste remportait la cagnotte. Dick avait parié un dollar sur une victoire libérale avec 50 sièges contre 45.

Pour *Le Journal*, les dix comtés de son territoire constituaient la priorité. Dix journalistes, parmi les plus expérimentés, prenaient en charge ces circonscriptions. Ils devaient non seulement recueillir les résultats, mais aussi tous les détails pertinents sur le déroulement de l'élection. Ils avaient passé la journée dans ces comtés à glaner des informations auprès des organisations de chaque parti. Certains s'y trouvaient encore et dictaient leur nouvelle par téléphone. D'autres, installés à leur pupitre, rédigeaient

déjà des textes d'accompagnement nourris d'anecdotes et de déclarations. Ils écrivaient directement à la machine, le combiné du téléphone calé entre l'épaule et l'oreille. Il fallait recueillir les commentaires des élus et des perdants, les explications du président d'élections et les potins parfois savoureux des informateurs. Le crépitement des machines s'alliait à la sonnerie des téléphones pour scander une étourdissante cacophonie.

A mesure que la soirée avançait, les nerfs des journalistes s'échauffaient. Dick était harcelé de tous côtés.

-- Eh! Martin, du nouveau dans Berthier?, s'égosillait Dallaire du fond de la salle.

-- Non, pas encore, criait Dick. Seulement 25 bureaux sur 35. Le libéral mène, mais c'est serré. La victoire n'est pas concédée.

-- Y est 11 heures, tabarnak, grognait Dallaire. Je vais rappeler dans le comté.

-- Dick, ça vient le final dans Maskinongé, hurlait Leroux que le stress du *dead line* indisposait moins que le dépit de perdre ses élections.

-- Oui, oui, ça entre justement. Je te l'apporte. Victoire

libérale, mon pauvre vieux...

La victoire libérale se confirmait peu à peu. Jérôme Laferté, magnanime, s'approcha de Dick.

-- Félicitations, mon jeune, dit-il feignant la désinvolture, c'est toi qui gagnes la cagnotte. Le score est de 51 à 43, plus un indépendant. Maintenant, va donc aider Tourangeau. Sa jouissance va lui faire oublier le *dead line*. Allez va, je vais m'occuper des derniers comtés.

Tourangeau accueillit Dick avec un sourire.

-- Belle promotion, mon gars, t'as le *boss* dans ta manche! Bon, ton aide arrive à point, je n'ai pas eu le temps de taper la réaction du député défait dans Laviolette. Tiens, v'là mes notes. En gros, il dit qu'il respecte le verdict des électeurs. Fais-moi un feuillet là-dessus. Puis mets du sentiment, le vieux était là depuis vingt ans.

-- Tu penses que je peux...

-- Pas le temps de se poser de questions, mon vieux, t'as quinze minutes avant le *dead line*. Allez, fonce! Tourangeau se replongea dans son texte, avec la claire intention de ne plus discuter.

Dick prit peur. Son premier texte important. Depuis un an, on lui avait seulement confié les chiens écrasés et la réécriture des communiqués.

Dick se sentait comme une recrue qu'on lance dans la mêlée en période supplémentaire lors d'un match de la coupe Stanley. Pendant une minute, il réfléchit. Il tenta de se mettre dans la peau du vieux député Charbonneau, patroneux de la pire espèce, mais du genre affable et humain, assidu à tous les mariages et à tous les enterrements, capable de nommer chaque électeur par son par son prénom. Dick enroula fébrilement une feuille au chariot de son Underwood et, les doigts tremblants, se mit à taper.

Titre suggéré: FIN D'UNE ÉPOQUE DANS LAVIOLETTE.

par Dick Martin

Malgré l'attachement que la population de Laviolette avait démontré pendant vingt ans pour son député Ernest Charbonneau, elle a décidé hier de s'inscrire elle aussi dans le vent de renouveau qui a balayé la province de Québec.

En prenant connaissance des résultats, le vieux député a déclaré avec émotion qu'il respectait le verdict de ses concitoyens. «Ça me fait de la peine de ne plus servir une population que j'aime», a-t-il ajouté en retenant mal un trouble compréhensible.

L'ex-député a félicité avec élégance son adversaire libéral. Toutefois, est-ce par dépit ou par réelle conviction, le vieux politicien n'a pas pu s'empêcher de laisser tomber: «Je

suis inquiet pour l'avenir de la province de Québec, ces gens veulent gouverner avec des idées importées de l'étranger...»

Dick retint son souffle pendant que Tourangeau parcourait son texte. Tourangeau grommela «parfait, parfait» et, sans plus de commentaires, courut déposer le papier de Dick avec les siens dans la corbeille du chef de pupitre.

Le *dead line* fut respecté.

Une fois le dernier papier passé à l'atelier, la salle de rédaction demeura sur le qui-vive. La tension stagnait dans la fumée des cigarettes et l'odeur écoeurante provenant des cendriers débordants.

Jérôme Laferté sortit de son bureau, les bras chargés de bouteilles de scotch, de gin et de vodka.

-- Y a des vainqueurs et des perdants, dit Laferté, philosophe, mais en tout cas, *Le Journal* a gagné sur toute la ligne. On a fait une vraie job de pro!

Personne ne voulait plus quitter cet endroit, pourtant surchauffé et malodorant. Il fallait absolument profiter d'une aussi surprenante générosité de la part du *boss*. Se détendre. Se payer la tête des perdants.

Et, tout à coup, l'idée frappa chacun comme une révélation: on pouvait bien attendre la sortie du *Journal* à deux heures du matin.

C'est Gilbert Lefrançois qui exhiba le premier exemplaire, encore tout humide et sentant l'encre fraîche. On s'attroupa autour de lui. Et les remarques montèrent en un joyeux crescendo.

-- Résultats complets pour tous nos comtés.

-- Le final: 51, 43, 1. Exact!

-- Il nous manque aucun élu dans l'ensemble de la province.

-- On est meilleur que *La Presse*!

-- Regardez, dit Tourangeau, blagueur, voici un vrai texte de Dick Martin, c'est pas beau ça!

Le rire de la salle grossit de blagues et de taquineries ininterrompues. Le nuage de fumée commença de se dissiper.

En pleine nuit, Dick sortit du Journal en compagnie de Jolicoeur. Eméchés, les deux coéquipiers se soutenaient mutuellement. La pluie diluvienne sur Belle-Rivière refroidissait la victoire libérale. La ville

dormait. Rien à voir avec la nuit de la libération. Peut-être honteuse de son audace, la population s'enfermait dans ses quartiers paisibles.

-- T'as gagné la cagnotte, bonhomme, faut fêter ça aussi, dit Jolicoeur.

-- Me semble que le *boss* nous a payé une bonne traite, mon Paul. Moi, en tout cas, j'ai mon quota, assura Dick. Si on allait à l'Impérial manger un morceau. Bon O.K., je te paierai quand même une bière, ivrogne.

Installés à une des banquettes de cuir orange de l'Impérial, Dick attaquait un copieux club sandwich et Paul Jolicoeur enfilait sa Black Label en nouant avec peine les fils de sa pensée.

-- En tout cas, bonhomme, t'es pas le seul à avoir ramassé un magot à soir. Entre nous, ton vingt piastres, c'est d'la p'tite bière.

-- Comment ça?

-- Tu sais pas, bonhomme, qu'à Belle-Rivière tu peux gager sur à peu près n'importe quoi. Les courses...

-- C'est légal les courses, l'hippodrome appartient à la municipalité.

-- Légal quand tu gages, à l'hippodrome, des petits montants. Mais tu peux miser aussi par téléphone. Tu peux gager sur les parties de hockey des

Voltigeurs, sur les résultats des élections en plus, évidemment, de jouer du gros fric aux cartes, au pool, à la roulette. Il s'est même fait des gageures sur les recettes de la quête du dimanche à la cathédrale. Un des *gamblers* était marguillier. Mauditement bien organisé, non?

-- Des barbotes?

-- Oui, des barbotes, des *blind eyes*, il y en a tout un réseau en ville. On dirait que le monde ici aime jouer avec l'interdit. Pourvu que ça ne se sache pas trop, que ça reste dans des petits cercles fermés. Après, chacun s'en va tranquillement à la messe le dimanche.

Cette conversation se perdit dans de lourdes considérations sur la moralité publique.

Peu à peu, le travail remplit toute la vie de Dick. Son mariage avec Flore se consuma comme un feu de paille. Les premières ferveurs, allumées par le sexe, s'éteignirent rapidement et le couple ne se découvrit plus aucune surprise. Dick et Flore se connaissaient-ils trop bien, depuis trop longtemps? N'avaient-ils plus rien à se révéler? Ou entendaient-ils simplement des appels divergents? Chacun le sentait bien: leurs chemins s'écartaient irrémédiablement.

Dick s'engagea plus à fond dans ses reportages et ses enquêtes. Le métier le transformait. Il sortait presque tous les soirs, au moindre appel suspect qu'il captait sur sa radio amateur branchée sur les canaux de la police. Il possédait deux appareils toujours en marche: l'un installé dans sa voiture, l'autre dans sa chambre. Un incendie, un accident, mais surtout les arrestations éveillaient la curiosité de Dick, le faisaient renifler comme un chien de chasse. Les réflexes du dépisteuse et du rabatteuse entraient maintenant en lui comme une seconde nature.

Flore, elle, se plongeait dans ses livres. Les romans comblaient sa solitude. Mais aussi les essais et les biographies. Déjà Flore voyait dans les livres la trop grande place laissée aux hommes: ces héros flanqués de femmes décoratives qui jouaient les consolatrices, après avoir longuement attendu le retour du guerrier. Flore dévorait tout, mais surtout questionnait, décortiquait avec une exaltation calme.

-- Tu n'es plus jamais là, Dick, je t'attends tout le temps, lui reprochait Flore sans élever la voix.

Même présent, Dick préférait bientôt les dossiers d'affaires publiques qu'il suivait sur son nouveau téléviseur noir et blanc. Il ne manquait aucune émission de la série *Point de mire* animée par René Lévesque. Mais jamais un mot d'échange avec Flore pourtant tout aussi intéressée que lui par les sujets de l'heure. À d'autres moments, Dick s'isolait dans la lecture de magazines avec accompagnement de musique classique servie par un casque d'écoute. Dick et Flore ne partageaient plus rien.

Deux ans plus tard, Dick Martin et Paul Jolicoeur eurent l'occasion de revenir sur la question des tripots. Le directeur de l'information, Gilbert Lefrançois, trouva dans le sujet une belle matière à enquête. Il estima que Dick Martin, jeune loup à la curiosité insatiable, ferait un bon tandem avec Jolicoeur, l'idéaliste.

Jolicoeur se réjouit de cette affectation. Il admirait l'intelligence de son camarade, sa griffe alerte, sa ténacité. «Donnez un os à Dick, blaguait Jolicoeur, il le laissera complètement nettoyé et vidé de sa moelle». Quant à Dick, il s'était vite lié avec ce grand coureur de jupons, porté sur la dive bouteille, mais drôle à pisser, épris de justice, bon vivant et toujours le coeur sur la main.

-- On va faire une fameuse équipe, bonhomme, mais on a du pain sur la planche, assura Jolicoeur.

Affaire délicate. L'existence des tripots était bien connue. Par contre, seuls les initiés connaissaient le refuge de ces établissements. L'Organisation n'admettait dans ses barbotes que des gens fiables passés au crible.

L'Organisation. La petite mafia locale. Qui la composait? Qui la soutenait? Paul Jolicoeur avait bien sa petite idée, mais comment apporter des preuves? Faudra-t-il mettre en cause des «personnalités»? Comment, en

un mot, découvrir de la bonne matière publiable? Paul et Dick dressèrent leur plan d'action en prenant un café chez Stéphanos.

L'affaire des tripots passionnait Dick. Enfin une grande enquête! Depuis longtemps, la ville regorgeait d'activités illégales tolérées par une administration municipale corrompue. Dick faisait confiance au nouveau maire Henri Lavigueur, successeur d'Arthur Pellerin, pour effectuer le nettoyage. Mû par un noble idéal encore imperméable aux nuances, le jeune reporter avait en horreur les exploiters de toutes sortes, surtout ceux qui misaient sur les vices de leurs concitoyens pour s'enrichir. Pour lui, le jeu était une faiblesse et le joueur un mollusque. Mais, à ses yeux, c'était le profiteur qui méritait le plus grand mépris.

Quel plaisir pour Dick de travailler avec Paul Jolicoeur! Le «grand» connaissait tous les ragots et potins.

-- J'en ai appris une bonne, dit Jolicoeur en grimaçant à chaque gorgée de café. Il paraît que la de Longchamps fréquente un tripot un peu sélect. Où il est, j'en sais rien. Mais on m'a conté que la veuve, encore bien conservée à cinquante-cinq ans, aurait été obligée de laisser sa petite culotte en gage. Son adversaire l'aurait acceptée à la condition qu'elle l'enlève devant tout le monde.

-- Elle a pas fait ça?, objecta Dick rieur.

-- Je peux pas l'affirmer, mais elle boit assez pour oublier sa dignité. En plus du jeu, je sais qu'elle adore les jeunes hommes. Elle patrouille souvent au bar du Continental. Là, bonhomme, à toi de jouer...

Les objections de Dick résistaient mal aux sarcasmes de Jolicoeur. La cause n'en valait-elle pas la peine? Pour débarrasser Belle-Rivière d'une activité aussi déplorable on pouvait bien supporter quelques entorses à ses principes. Et puis il fallait livrer un papier avant la fin de la semaine, non? Le jeune journaliste vivait un profond déchirement. Même pour atteindre un objectif louable, pouvait-on employer un tel moyen? Par ailleurs Dick se voulait le seul auteur de sa morale comme le préconisait Albert Tourangeau. De plus, son mariage avec Flore avait vite tourné à la quasi-indifférence, donc pas de contrainte de ce côté.

Comme prévu, Dick n'eut aucun mal à séduire la veuve. La dame demeurait ravissante malgré un visage un peu flétri par l'alcool. Blonde trop éclatante, le maquillage lourd, le parfum insistant, Armande de Longchamps vivait son veuvage à toute allure. Elle paya le champagne et la suite la plus luxueuse du Continental. Capricieuse, elle demanda à Dick d'enfouir sa tête sous sa jupe et de lui retirer ses bas, un à un, avec ses dents.

Au sortir de l'hôtel, dans la nuit sombre, Dick se perdait dans ses pensées, mais la dame rayonnait. Bien sûr, elle proposa, en complément à ces ébats passionnés, un petit black-jack dans un endroit approprié. Dick

touchait au but. Il en éprouvait pourtant une fierté mitigée. Son regard croisa celui de Gilles-le-Bossu qui trépignait à son coin de rue.

Le sous-sol d'un bungalow du secteur Robertville, nouveau quartier résidentiel de la classe moyenne aisée, dissimulait le tripot. Dick repéra parmi les adeptes de nouveaux professionnels, fonctionnaires ou petits commerçants. Quelques femmes, aussi, apparemment fortunées mais surtout délurées et audacieuses, brillaient d'une ostensible joaillerie. Les lieux bien tenus ressemblaient à un mini-casino monégasque: tables de poker et de black-jack, roulette et billard. Les gens portaient des tenues de soirée. Seuls les murs en panneaux pré-finis imitation de noyer trahissaient la classe sociale peu raffinée.

Lorsqu'il aperçut Dick Martin attablé au black-jack en compagnie d'Armande de Longchamps, David Burroughs flairant le piège s'esquiva en douce.

Au Journal, le lendemain après-midi, Jolicoeur jubilait.

-- Fameux, bonhomme, lança-t-il à Dick avec une baffe à l'épaule. Maintenant, écris ce que tu as vu, moi j'appelle les flics. Ils devraient faire la descente dès ce soir. Nous autres, on a notre scoop assuré. Du gâteau! En attendant, je cherche des détails additionnels.

-- Mais Paul, on devrait plutôt attendre, et remonter la filière, proposa Dick.

-- Trop dangereux, bonhomme, ils vont nous découvrir en moins de deux, puis ils vont démanteler le réseau. Tout va disparaître en fumée. On n'aura plus rien. Nous autres, il nous faut une histoire, non? Je m'arrange pour connaître l'heure de la descente. J'envoie le photographe Drapeau et je ramasse le rapport de police. Ça va faire une page extraordinaire avec les photos pis toute. Et surtout, bonhomme, on a l'exclusivité garantie. Tu te rends compte? Allez, écris ton texte, je m'occupe du reste...

Dick s'en remit finalement au jugement de son coéquipier. Ses inquiétudes laissèrent la place au troublant plaisir de tenir une bombe dans ses mains. Le lendemain, toute la ville lirait son papier et s'en étonnerait. Dick jeta au panier un premier *lead* qu'il jugea trop mou. Il enroula fébrilement un nouveau feuillet au chariot de son Underwood à talons hauts.

Titre suggéré: UN TRIPOT DANS UN BUNGALOW RESPECTABLE.

par Dick Martin.

Personne n'aurait pu se douter qu'une respectable demeure du nouveau quartier Robertville abritait un sordide tripot. Pourtant des exploiters sans vergogne y gagnaient tous les soirs des fortunes considérables.

La police de Belle-Rivière a mis fin hier aux activités illégales qui se déroulaient dans ce refuge de joueurs invétérés. L'administration de l'établissement relevait de professionnels. Si le hasard constituait la raison d'être de l'entreprise, il n'avait pourtant aucune place dans son organisation matérielle. Par exemple, pour éviter d'attirer l'attention, les adeptes avaient reçu la consigne de stationner leur voiture dans les rues avoisinantes, quitte à faire quelques pas de plus pour se rendre au tripot. Ils avaient également été avisés de n'inviter que des personnes absolument fiables. Qualité que l'auteur de ces lignes s'est vu attribuer par un membre un peu moins méfiant que les autres.

Le tripot se voulait une réplique en miniature des casinos de films français. Roulette, tapis verts, billard, black-jack et poker y avaient droit de cité avec tout le décorum traditionnel. Les adeptes, pour la plupart des gens fortunés, laissaient tomber sur les tables des billets de cent dollars comme ils auraient lancé de la monnaie de Monopoly. On estime à cinq mille dollars par jour les recettes de l'établissement.

Gilbert Lefrançois débordait d'enthousiasme. Le papier de Dick Martin représentait le plus beau scoop obtenu depuis des mois. Vraiment ce jeune avait du talent. La nouvelle allait faire jaser la ville entière. Pour

Lefrançois, un journal dont on ne parle pas fait fausse route. Sans concurrence depuis cinquante ans, le Journal de Belle-Rivière se reposait sur ses lauriers. Jamais de nouvelle fracassante. Toujours le souci de ne déranger personne. Mais Lefrançois, un vieux routier des quotidiens montréalais, sentait venir la mode des journaux plus agressifs. Pour lui, si le Journal de Belle-Rivière continuait de se prélasser dans ses gentils potinages, un éventuel concurrent allait le dévorer d'une bouchée.

Le directeur de la rédaction, Jérôme Laferté, ne partageait pas les craintes de Lefrançois. Pour lui, rien ne pouvait ébranler le Journal de Belle-Rivière. Des entreprises montréalaises n'avaient-elles pas cassé leur pipe en tentant d'installer un concurrent? Le Journal de Belle-Rivière plongeait ses racines dans le milieu depuis cinquante ans. La population ne pouvait s'en passer. Tout citoyen de la région devait au moins consulter la rubrique nécrologique. Seul le Journal offrait une telle rubrique bien garnie avec des photos méconnaissables des défunts et la liste complète de leur parenté. La section assurait la fidélité de nombreux lecteurs. A Belle-Rivière, on ne pouvait vivre sans connaître ses morts!

La position de Laferté ne l'empêcha pas d'apprécier le texte du jeune Martin. Mais il fallait évaluer les risques d'une telle publication. Le rédacteur en chef songea d'abord que l'article allait servir les intérêts du maire Henri Lavigueur, personnage influent auprès des nouveaux dirigeants de la province de Québec. Il savait aussi que la famille Dubeau, propriétaire du Journal, comme la plus grande partie des gens bien en vue à Belle-Rivière, basculait discrètement vers le camp libéral. Si son patron, le président-

éditeur Gérard Lanthier, demeurait officiellement membre de l'Union nationale, Jérôme flairait là une quelconque tactique. Depuis deux ans, l'équipe libérale de Jean Lesage lançait ses réformes à un train d'enfer. Le Québec se transformait. Les observateurs déclaraient le mouvement irréversible: finie la politique à la façon de l'Union nationale. L'avenir même de ce parti semblait incertain.

Laferté s'inquiéta de la présence possible de clients du Journal parmi les adeptes du tripot. Il faudrait contourner la difficulté: on ne pouvait se priver d'un tel *scoop*. Laferté se rappela sa propre carrière de journaliste et sentit la fièvre de la primeur agir à nouveau sur lui.

-- D'accord, on publie, dit-il à Gilbert Lefrançois. Mais je ne veux aucun nom de joueurs, compris? Personne d'identifiable sur les photos. On pourra seulement nommer les truands notoires et récidivistes. Tu surveilleras ça, Gilbert.

-- Entendu, Jérôme. Je viendrai voir le texte de Jolicoeur ce soir après la descente.

Dick avait pris l'habitude de se réfugier derrière son journal pendant le petit déjeuner. Il évitait ainsi une nouvelle discussion avec sa femme. Flore préparait les rôties beurrées et les glissait sous la muraille de papier. Flore avait cru à l'effet magique d'un enfant pour reconstruire le

couple. Pour sa part, Dick avait fait ce bébé sans réfléchir, parce que cela allait de soi. Enceinte Flore voyait bien le désagrément de Dick mais les échanges sur la question ne menaient jamais loin. Dick finissait toujours par se replonger dans sa lecture.

Joyeux pourtant ce matin, Dick s'adressa à Flore par-delà son journal.

-- Fameux! On est à la une. En gros caractères à part ça.

Mais le ton enjoué de Dick se transforma soudain en rugissement.

-- TABARNAK...

Élevé dans un milieu respectueux de la religion, Dick avait appris à bannir les blasphèmes de son vocabulaire. Cependant, au sortir du Séminaire et au contact de confrères de travail, le jeune homme avait apprécié les bienfaits d'un bon juron comme exutoire efficace. Dick y recourait en cas d'extrême tension. Ces mots chargés de frustrations passées avaient le pouvoir d'expulser de lourds boulets de révolte et de colère.

Dick fit irruption dans la salle de rédaction. Il empoigna Jolicoeur par le bras, fonça dans le bureau de Lefrançois et lui jeta l'exemplaire du Journal à la figure.

-- On devait pas publier de noms, explosa Dick.

-- Sauf les truands récidivistes, précisa Jolicoeur éberlué par la fougue de son jeune collègue.

-- Fred Martin, tabarnak, Fred Martin. Ça vous dit rien?

On pouvait lire en toutes lettres dans l'article de Jolicoeur: «Un récidiviste bien connu des milieux policiers, Fred Martin, coordonnait les activités du tripot».

Gilbert Lefrançois et Paul Jolicoeur pouvaient affirmer en toute sincérité que le nom de Fred Martin ne leur disaient rien avant la colère de Dick. Mais le déclic se fit aussitôt dans l'esprit des deux hommes. Du coup, ils blémirent de gêne. Dans le feu de l'action, personne n'avait songé à faire le rapprochement avec Dick. La police avait assuré que le responsable du tripot était un récidiviste et cela justifiait la publication de son nom.

Dick se calma. Il connaissait bien l'effervescence de la salle à l'approche du *dead line* et, bien sûr, il n'avait jamais ébruité les frasques de son frère. Il dut accepter les explications de ses collègues. Peu à peu une idée chemina dans son esprit...

-- David Burroughs, c'est un coup de David Burroughs!

Au milieu de l'après-midi, Flore et Albertine prenaient une tasse de thé, attablées dans la cuisine de la rue Saint-Paul. Les deux femmes avaient placé entre elles une grosse théière émaillée dans laquelle flottaient une poignée de feuilles de thé Salada orange pekoe. Chacune buvait à petites gorgées en grignotant des biscuits secs Social Tea de Christie.

Malgré leur différence d'âge, les deux femmes se découvraient un destin commun et une chaude complicité s'installait entre elles. Flore venait souvent prendre le thé d'après-midi avec Albertine. La belle-mère et la belle-fille se comprenaient sans trop parler. Cette fois, la récente histoire de Dick et de Fred les embarrassait.

-- Dick a seulement fait son travail, assurait Flore.

-- Je ne sais pas vraiment, soupira Albertine. Ces deux-là ne s'aiment guère. Ils sont si différents. A croire qu'ils ne viennent pas des mêmes parents.

Lasse, Albertine prenait pour un échec personnel la déchéance de Fred et ce qu'elle croyait être la délation de Dick. Elle se reprochait, elle ancienne enseignante, d'avoir raté l'éducation de ses fils. Peut-être avait-elle manqué sa vocation? Aurait-elle mieux fait de se consacrer aux enfants des autres? Elle racontait souvent à Flore sa vie de jeune fille alors qu'elle avait de l'argent, de la considération dans son milieu, des projets

personnels. Aujourd'hui, elle dépérissait dans ce quartier misérable. Ses fils aînés se déchiraient. Son mari, Edmond Martin, se rendait tous les soirs à l'usine de papier pour son quart de nuit. Il observait cet horaire astreignant depuis vingt-cinq ans. Albertine ne le voyait guère: travail la nuit, taverne le jour...

La vie dans la rue Saint-Paul, à l'ombre de l'usine s'écoulait lentement et sans désir. La montagne de pitoues de la Cooper Paper obstruait la vue. Le fleuve qui débouchait à l'extrémité de la rue, ne jetait pas beaucoup de lumière mais donnait quand même aux enfants le goût de prendre le large. Albertine, elle, fixait souvent le petit rectangle d'eau visible de sa fenêtre. Elle racontait à Flore combien Dick aimait, petit, se rendre au bout de la rue pour contempler le fleuve. «Il pouvait rester des heures à regarder passer les navires marchands et les beaux voiliers de la marina».

Depuis son mariage et encore plus depuis la naissance de Mario, son fils handicapé, Albertine gardait le silence. Elle croyait sincèrement qu'elle devait payer pour ses années d'indépendance et de confort que lui avait procurées son métier d'enseignante. Pendant ce temps, les autres femmes s'épuisaient à élever une dizaine d'enfants souvent dans la grande misère. Albertine aussi devait faire sa part, jouer son rôle de femme.

Albertine acceptait stoïquement les absences de son mari. Tout comme l'interminable litanie des doléances de ses voisines. Sur les galeries arrière, du côté de la ruelle, au moment d'étendre la lessive, les

lamentations des femmes créaient une interminable psalmodie. C'était à qui serait la plus malheureuse. L'une racontait ses fausses couches et l'autre l'accident de travail de son mari qui avait jeté la famille «sur» l'assistance sociale. Une autre relançait les premières avec son urticaire, son arthrite et l'imminence de sa «grande opération». Quant à la Bouchard, elle avait toujours à redire sur les excès de boisson de son homme qui n'arrivait jamais à temps pour souper.

Albertine racontait tout cela à Flore avec mélancolie. Un préambule avant d'aborder les «questions de femmes». Le bébé de Flore était-il désiré? Dick exigeait-il trop à propos du «devoir conjugal»?

-- Je lui ai pourtant appris à se comporter avec douceur, assurait Albertine.

C'était la seule chose que les mères enseignaient à leurs fils concernant la sexualité. Les pères se taisaient. Flore, comme toutes les jeunes filles, avait retenu deux préceptes essentiels: accepter le «devoir conjugal» et ne pas «empêcher la famille».

-- Il est doux, assura Flore, il est doux.

Albertine comprit à demi-mot. Flore lui ressemblait: femme seule, femme qui attend. Albertine s'en voulait d'avoir fait de Dick un homme semblable à son père, silencieux et absent.

Pour Albertine la question de la sexualité était réglée. Elle avait décidé de «fermer boutique» après la naissance de son fils handicapé. Elle défendait à son mari de l'approcher. Attitude immorale et fort audacieuse pour le temps.

-- Vous refusez vraiment, belle-maman? s'étonna Flore.

-- Vois-tu, ma fille, expliqua Albertine, rien ne nous oblige à mettre au monde des enfants démunis que la vie va rejeter. Mario n'a pas d'avenir. Sa seule vue me rend coupable, comprends-tu? J'aime mieux risquer de pécher en refusant le «devoir conjugal» que de voir un autre enfant handicapé me reprocher de l'avoir mis au monde. Le bon Dieu est bon, il me comprendra.

-- Mario ne vous reproche rien, belle-maman.

-- Ses yeux m'accusent quand même.

Flore aimait jaser avec sa belle-mère autour d'une tasse de thé. Leur conversation prenait souvent le ton feutré de la confidence dans la chaleur calme des après-midi de semaine.

Flore parlait peu. Mais elle écoutait avidement. Elle voyait dans le discours d'Albertine des images de son propre avenir. Elle se mit à craindre pour son bébé. Albertine la rassurait. Il ne fallait pas avoir peur, les «accidents» étaient rares. Flore vivait par le discours de sa belle-mère le sort de toutes les femmes: solitude et attente. Sur ce point, Albertine ne

trouvait pas les mots pour la rassurer. Mais Flore se prit à penser que les femmes devraient pouvoir conjurer le sort.

La radio rapportait que le jeune président des Etats-Unis, John Kennedy, avait mis en marche la périlleuse opération du blocus de Cuba. La tension montait entre l'est et l'ouest, disait le lecteur de nouvelles.

-- Le monde peut encore sombrer dans la guerre, dit Albertine. Et nous sommes deux pauvres femmes.

Flore fit une fausse couche deux semaines plus tard et perdit du même coup le seul lien qui la rattachait à Dick Martin.

Dick maintenait de fréquents rapports avec Bourgo et Ledoux. Le trio prenait souvent un verre au bar du Continental. On aurait pu les reconnaître dans cette chanson de Jacques Brel.

*Jojo se prenait pour Voltaire,
et Pierre pour Casanova
et moi, moi qui suis resté le plus fier
moi, je me prenais pour moi.*

Jojo, qui se prenait pour Voltaire, c'était Bourgo: des opinions sur tout. Il ne tarissait pas d'éloges pour le gouvernement Lesage et ses

réformes audacieuses: assurance-hospitalisation, assainissement de l'administration, ministère de l'Éducation et, maintenant, le fameux projet de nationalisation des compagnies d'électricité qui galvanisait la fierté nationale. Lesage n'avait pas craint de retourner prématurément devant le peuple sur cette question. Il avait lancé une nouvelle campagne électorale sur le thème mobilisateur de «Maîtres chez nous». Éclatante victoire!

Dick partageait l'enthousiasme de Bourgo. Il admirait surtout le ministre de l'Énergie, René Lévesque, journaliste comme lui. Lévesque avait su cristalliser en mots-choc les enjeux de la prise en charge.

Dick parlait aussi avec fougue du jeune président des États-Unis, John Kennedy. Il acclamait son courage face aux Soviétiques dans l'affaire de Cuba, son avant-gardisme sur les questions sociales et raciales.

-- Dans le fond, blaguait Bourgo, avoue que c'est plutôt Jacqueline qui te fait bander, maquereau.

Le Québec, comme le reste de l'Amérique du Nord, vivait une période fascinante et les jeunes comme Dick et Bourgo vibraient fortement devant le brillant éventail des possibles ouvert sous leurs yeux. Partager avec le pays en devenir une même jeunesse, un même désir de mettre l'avenir à sa merci, sentir que la nation quittait en même temps que soi l'adolescence et les interdits, voilà qui nourrissait l'exaltation de Dick et de Bourgo.

Ledoux, lui, ne pensait qu'au hockey. Il participerait bientôt au camp des Voltigeurs. Il se voyait déjà évoluer avec le Canadien de Montréal aux côtés de Jean Béliveau et Henri Richard.

Bourgo, par ailleurs, avait poursuivi ses cours de peinture avec le grand Bénédict. Ce soir, les trois compères prenaient le coup de l'étrier avant de se rendre au vernissage de sa première exposition. Il s'agissait d'une expo-groupe qui marquait l'ouverture de la nouvelle galerie de Clara-Isabel Bonneville. Bourgo se délectait d'une fierté bien légitime à l'idée de voir ses oeuvres accrochées aux côtés de celles de son maître, le célèbre Bénédict, et de lire son nom parmi ceux des plus importants peintres de la région.

-- C'est la gloire, mon petit père, dit Ledoux, en frappant de sa large main le dos malingre de l'artiste. Je vais sortir de mon placard le tableau que tu m'as donné à mon anniversaire: il va commencer à valoir quelque chose!

Par-delà les rires de ses camarades, Dick songeait qu'il allait enfin rencontrer Clara-Isabel Bonneville. Il se rappelait son visage rempli de tristesse le jour de son mariage. Le visage de Greta Garbo. Dick ne pouvait s'empêcher de penser à l'actrice suédoise. Il l'avait vue dans *La reine Christine* au ciné-club du Séminaire. «C'est vrai, Clara-Isabel me rappelle aussi Jacqueline Kennedy», admit-il en souriant.

Clara avait choisi une belle maison du quartier historique pour aménager sa galerie. Abandonné depuis plusieurs années, le bâtiment, vieux

de deux cents ans, aurait pu périr sous le pic des démolisseurs si Clara n'avait ameuté tout le réseau familial, sans oublier les contacts politiques de son mari, pour empêcher le désastre. Elle était tombée amoureuse des vieilles pierres et de la ligne vénérable du toit normand. Clara n'avait pas hésité à investir une part considérable de sa fortune personnelle pour redonner vie à l'antique demeure. «Cette maison a une âme», assurait-elle. Même s'il ne comprenait rien à ses extravagances, Pierre Bonneville avait dû céder devant l'opiniâtreté de sa femme. Il reconnut néanmoins le chic et la beauté des lieux une fois les travaux terminés. Il convint finalement que la galerie de Clara contribuerait à rehausser son prestige personnel. Une bonne couverture pour consolider sa respectabilité.

C'est Pierre qui accueillait les invités. Bourgo eut du mal à se faire reconnaître comme exposant. Sa barbe mal rasée, le col roulé noir et les lunettes épaisses trahissaient le *beatnik*, étiquette que Bourgo ne contestait pas. Son allure tranchait avec celle de ses congénères de Belle-Rivière. Pierre Bonneville n'avait jamais serré la main à ce «genre de types». Une fois le moment de gêne passé, Bourgo présenta ses compagnons à son hôte :

-- Voici mes amis, Jim Ledoux et Dick Martin.

Pierre Bonneville effleura la main des deux jeunes hommes pour se tourner au plus vite vers de nouveaux invités plus recommandables. Son indifférence méprisante dura exactement trente secondes. Il rappliqua à toute allure aux trousses du trio.

-- Dick Martin? Vous êtes le journaliste?

Dick fit un signe de tête et le visage de Bonneville s'illumina.

-- Comme ça, c'est toi Dick Martin. Fameux ton papier sur les tripots, mon gars. Quel coup de filet!

Gérard Lanthier vint se joindre au groupe pour renchérir.

-- Ce jeune homme est un grand journaliste. Professionnel. Intègre. Il a même oublié ses attaches familiales pour...

-- Ça va, patron, je vous en prie, l'interrompt Dick.

-- Je comprends ta modestie, mon gars, poursuivit Bonneville, pour l'instant servez-vous un verre, je vous revois plus tard.

La familiarité de Pierre Bonneville avait déplu à Dick dès le début: son mépris initial, son tutoiement prématuré par la suite, son changement d'attitude quand il se rendit compte qu'il avait affaire à un journaliste.

Clara-Isabel portait une robe-fourreau de satin noir et ses cheveux rappelaient la coiffure de Juliette Gréco, la chanteuse préférée de Dick. Dès qu'il vit Clara, il ne la quitta plus des yeux. Gérard Lanthier tournait sans cesse autour d'elle. Clara rayonnait. Elle savourait la renaissance

de «sa» maison. «Maintenant, son âme me parle», affirmait-elle à ses invités. Elle se réjouissait aussi d'avoir réuni, ce soir-là, toute la bonne société de Belle-Rivière et toute la colonie artistique, deux groupes pas nécessairement compatibles. Le charme magique de Clara avait autant d'effet sur l'un et l'autre clans.

-- Monsieur Martin? dit Clara.

Dick ne trouva qu'un pauvre balbutiement en guise de réponse. Elle était là! Souriante.

-- Toute la ville parle de votre article et vous acclame. Mais je sens que cette histoire vous pèse. Alors je ne vous en parle pas.

Dans la foule bigarrée des invités, une belle jeune femme en robe fauve tournoyait d'un groupe à l'autre. Elle s'approcha de Dick et de Clara.

-- Tenez, dit Clara, je vous présente mon amie la céramiste française, Josephthe Lacroix, qui présentera la prochaine exposition.

-- Ah! Monsieur Martin! fit l'artiste avec éclat, voilà donc le héros du jour!

-- Vous êtes Française! Je rêve de voir votre pays, reprit Dick timidement.

-- Le rêve ne réside plus en France, monsieur Martin. Moi, j'ai choisi de travailler entre le soleil et la mer, à Tahiti.

-- Tahiti! Le refuge de Gauguin! C'est aussi beau qu'on le dit? fit Dick ébloui.

-- Bien plus! Je vous le jure!

L'exubérante artiste pirouetta en direction d'un groupe d'admirateurs qui l'accueillit par des exclamations.

Clara demeurée silencieuse saisit le bras de Dick. Une douceur. Elle le conduisit devant une toile de Bourgo.

-- J'aime beaucoup le travail de votre ami, dit Clara. Encore un peu trop influencé par Riopelle et peut-être aussi par Bénédict, mais il a une personnalité et du talent. Il prendra sa place parmi les grands.

-- Vous croyez que ça vaudra quelque chose? s'enquit Dick seulement pour que Clara se remette à parler.

-- Je n'ouvrirais pas une galerie si je n'avais pas confiance en mon flair, dit Clara en s'esquivant dans un sourire, pourchassée par Gérard Lanthier.

La première conversation de Dick et de Clara n'avait duré qu'un court instant. Le jeune homme voulait contenir son coeur qui battait la chamade.

-- Quelle femme! glissa Bourgo à Ledoux. Je crois que notre Dick ne s'en remettra pas.

À peine entré chez lui, ce soir-là, Dick reçut un appel téléphonique de son père Edmond. La voix du pauvre homme trahissait son désarroi.

-- Je suis au poste de police. Avec Hubert Pichet. Viens nous sortir de là!

Dick fit demi-tour illico, intrigué et amusé tout à la fois. Qu'avaient-ils encore fait ces deux vieux fous? Dick le savait, le Poète et son père prenaient souvent un coup solide à la taverne *Chez Jos*. Le constable Rodolphe Miquelon avait déjà semoncé les deux compères pour avoir chanté de l'opéra à tue-tête, en plein nuit, dans la rue Principale. Le policier en avait averti Dick.

C'est ce bon vieux bougre de constable Miquelon qui accueillit le journaliste au poste de police.

-- Je ne peux rien faire Dick, se lamenta-t-il, il y a un rapport de police en bonne et due forme. Ton père et Pichet ont été pris dans la

descente au bordel de l'hôtel Prosperity. On va les accuser formellement de présence dans un lieu de débauche.

Dick songea à sa mère.

-- Ecoutez, Rodolphe, reprit Dick avec conviction, un rapport, ça peut s'égarer. Ça s'est déjà vu. Allez, je vous revaudrai ça. Si votre nom paraissait plus souvent dans le Journal, ça vous aiderait peut-être à obtenir la promotion que vous attendez depuis vingt ans...

Le constable Miquelon saisit parfaitement la portée de la proposition. Le petit rusé avait visé en plein dans le mille. Pourtant, ce qu'il demandait comportait de gros risques.

-- Je ne peux rien faire, répéta Miquelon. Sauf te donner le numéro de téléphone d'un avocat pas mal pesant, Pierre Bonneville.

L'idée répugnait à Dick. Avoir recours à ce personnage qui lui avait paru antipathique plus tôt dans la soirée l'irritait. Toutefois, le policier avait raison. Chacun savait que Bonneville avait réussi à reprendre progressivement une bonne partie de son influence à l'hôtel de ville. Et il fallait agir vite. Quand l'équipe de nuit viendrait relever Miquelon, cela ferait trop de gens dans le coup.

C'est Clara qui répondit. Épuisée, elle avait quitté la galerie avant Pierre qui s'appliquait, avec Lanthier et d'autres comparses, à voir le fond des bouteilles. La voix de Clara apaisa Dick. Il lui raconta tout. Elle promit de mettre Pierre sur l'affaire à l'instant même. Dick se sentit réconforté.

Il souriait en empruntant le couloir des cellules. Edmond et Hubert l'accueillirent, penauds et ironiques. Encore chaudasses, les deux compères avaient la mine mi-moqueuse, mi-déconfite des gamins pris en défaut. Dick les rassura et leur promit que tout allait bientôt s'arranger. Il se garda bien de mentionner le nom de Pierre Bonneville: le Poète l'avait en horreur.

De retour au bureau de Miquelon, Dick s'assombrit. Il reconnut Ginette O'Connor, maintenant journaliste à la station de radio CKBR. Tout miel et tout sourire, la jeune femme conversait avec le constable.

-- Mon beau Dick!, s'exclama-t-elle de sa petite voix de fausset. Dis donc, mon mignon, veux-tu faire héberger ta famille aux frais de l'état. Ton frère qui attend son procès et maintenant ton père...

-- Je ne lui ai rien dit, Dick, brailla Miquelon, elle savait tout.

-- Toi, Ginette O'Connor, menaçait Dick, tu ne parles pas de mon père, compris?

Ginette ne se laissa pas intimider. Sa jeune carrière à la radio lui avait permis de se distinguer par un style corrosif. Son talent consistait surtout à enfiler des énormités. La rigueur professionnelle comptait pour peu de chose à CKBR. On préférait démentir pourvu que les bulletins de nouvelles recueillent une bonne cote. Dick évalua rapidement le danger.

-- On pourrait discuter de ça en prenant un verre chez moi, roucoula Ginette, triomphante.

Dick voulut bondir, mais il se ressaisit à temps.

-- Bon, je te suis, céda-t-il.

La jeune fille fit demi-tour en roulant des fesses. Contrarié, Dick glissa rapidement à Miquelon:

-- Bonneville va vous couvrir. Vous faites disparaître le rapport. Entendu? Je compte sur vous. Je vous revaudrai ça.

En sortant de chez Ginette, au milieu de la nuit, Dick dressa le bilan de cette lourde soirée. Il croisa Gilles-le-Bossu qui l'observait en grelottant sur son coin de rue. Dick mesurait l'ampleur de ses compromissions. Il avait contracté trois dettes écrasantes envers Miquelon, Bonneville et Ginette.

Cependant, l'image de Clara-Isabel couvrait toutes les péripéties de cette soirée. L'écho de sa voix douce ramenait la paix dans la conscience de Dick.

Le lendemain, Dick apprit la libération au cours de la nuit de son père et du Poète. Fred aussi avait été relâché. Son procès n'aurait pas lieu.

Au cours de l'après-midi, la salle de rédaction vécut un moment de stupeur. Le téléphoto expédia des images bouleversantes en provenance de Dallas. Dick se précipita avec ses collègues autour de l'appareil. Jacqueline Kennedy en tailleur pâle et chapeau beignet montrait un visage défait, couvert de larmes. Sur d'autres photos: le président abattu dans sa longue voiture décapotable. Dick comprit qu'une part de son rêve venait de mourir.

CHAPITRE TROIS

Mario et Dick adoraient *Le grand Meaulnes* d'Alain-Fournier. Le roman avait impressionné Dick adolescent et il en gardait un souvenir ému. Il se rappelait l'histoire du jeune homme sauvage et solitaire qui découvre en pleine forêt une maison de rêve où se déroule une fête d'enfants. Une châtelaine éthérée survole la fête: la belle Yvonne de Galais. Meaulnes tombe éperdument amoureux au point de voir cet amour remplir toute sa vie.

Le livre avait mauvaise réputation au Séminaire puisqu'il décrivait l'amour comme une passion capable de rabaisser l'homme au rang d'un misérable esclave. C'est Hubert Pichet, le Poète, qui avait recommandé l'ouvrage à Dick et le libraire Jean-Paul Fabre s'était empressé de le lui procurer.

-- Mais non, Dick, arguait Mario, Yvonne était blonde. On le voit au moment où Meaulnes décrit l'odeur de ses cheveux quand il la transporte morte à la fin.

Dick n'en démordait pas. Yvonne avait une chevelure noire comme Greta Garbo, Juliette Gréco, Jacqueline Kennedy et... Clara-Isabel.

Dick aimait beaucoup Mario. Ce sentiment s'imposait à lui comme une évidence. Une certitude absolue. Depuis l'enfance, il avait trouvé naturel et aucunement pénible de prendre son frère handicapé sous son aile protectrice. Il le conduisait au terrain de jeux ou l'amenait aux matches de *soft-ball* auxquels Dick et Fred, alors âgés de douze et treize ans, participaient avec succès.

-- Je vais surveiller les *bats* et les *mits*, disait joyeusement Mario, bien installé à proximité du *back-stop*.

A cette époque, Dick n'hésitait pas, au besoin, à donner une raclée aux blancs-becs qui s'avisait d'accabler l'infirme de quolibets. Il prenait plaisir également à promener Mario au parc municipal où, dans son fauteuil, le garçon pouvait prendre du soleil en regardant courir les autres enfants. Au parc Jacques-Cartier, Mario aimait par-dessus tout les concerts de l'Union musicale les mardis soirs d'été.

Le petit kiosque circulaire, coiffé d'un toit de bardeaux rouges, ressemblait à un gâteau à deux étages. Au-dessus d'un restaurant-snack où l'on vendait des frites et des hot-dogs, la fanfare de Belle-Rivière dirigée par le professeur Philippe Thompson, interprétait des airs à la mode. En tunique écarlate et pantalons crème, les musiciens avaient fière allure. C'étaient des amateurs talentueux et disciplinés que le professeur Thompson menait à la dure. Ils jouaient des airs connus au grand plaisir de la foule qui occupait chaque recoin du vaste parc. Se succédaient des marches de Souza, des valses de Strauss et des pièces de Glenn Miller. Parfois, un des musi-

ciens, un baryton à la voix d'or qui fascinait Mario, chantait des airs extraits de comédies musicales américaines, comme *South Pacific*.

Some enchanted evening

You may see a stranger

You may see a stranger

Across a crowded room

And night after night

A stranger is seen.

La musique ravissait Mario. Les couples déambulaient dans les allées du parc en soupirant aux accents mélodieux. Après avoir installé confortablement Mario juste en face du kiosque, Dick et Fred s'adonnaient à une activité plus pragmatique que l'audition du concert. Ils ramassaient les bouteilles vides de boissons gazeuses qui jonchaient le sol sous les bancs pour ensuite aller les revendre au restaurant-snack. Dick s'arrêtait toujours lorsqu'il avait amassé suffisamment d'argent pour se payer et offrir à Mario une orangeade Nesbitt et une frite dont l'odeur invitante se répandait dans le parc. Fred, lui, travaillait sans arrêt jusqu'à la fin de la soirée. A cette époque, il envoyait David Burroughs qui, à douze ans, savait déjà soutirer des «trente sous» à ses frères aînés. David faisait du chantage. Il menaçait ses frères de révéler à leur père Salomon qu'il les avait vus en compagnie de filles catholiques. Les Don Juan juifs payaient.

Maintenant âgé de dix-neuf ans, Mario s'instruisait avec l'aide de Dick. Il n'avait jamais pu fréquenter l'école régulière puisqu'il n'y avait de place pour les handicapés que dans les établissements spécialisés. Albertine n'avait jamais pu se résoudre à emprisonner son fils dans ce qu'elle appelait des ghettos inhumains. Elle lui avait appris à lire et à écrire, reprenant pour son fils son ancien rôle d'enseignante. Très tôt Dick se plut à seconder sa mère dans cette tâche. Mario captait tout très vite.

Bien sûr, Dick abordait des matières qu'Albertine n'aurait jamais songé à enseigner, notamment les auteurs français, approuvés ou non. Dick s'alimentait à la librairie de monsieur Jean-Paul Fabre. Les deux frères partagèrent d'abord un emballement pour les romantiques: Hugo, Chateaubriand, Musset, George Sand, Prosper Mérimée, Maupassant. Puis ce furent les existentialistes Sartre et Camus, après un détour déroutant du côté des surréalistes, Breton et Artaud. Mario dévorait tout et adorait discuter pendant de longues heures avec Dick.

Les deux frères développaient une curiosité globale, ignorant le clivage qui démarquait les amateurs de littérature des sportifs. Dick et Mario éprouvaient une passion absolue pour les livres et pour le hockey. Mario se consacrait avec ardeur à sa collection de cartes représentant les joueurs de la ligue nationale. Son entreprise, soutenue par son entourage, lui permit d'édifier de véritables archives du hockey. Chacun se faisait un devoir d'acheter régulièrement un petit paquet de cartes agrémenté d'une «gomme baloune» rose et cassante qu'il fallait mâcher longuement avant de produire la première bulle. Dick supervisait les contributions de la famille

et des amis. Peu à peu Mario devint un expert sur tout ce qui concernait le sport national canadien.

Grâce à monsieur Jean-Paul Fabre, Dick pouvait procurer à son frère des livres à l'Index. Les évocations à caractère sexuel troublaient Mario. Pour lui, la sexualité active appartenait au monde de l'imagination. Il avait inventé des paysages fabuleux sous les jupes des filles. Les femmes avaient, pour lui, le pouvoir de réunir le charme hiératique de la statue de Notre-Dame-du-Cap, la bonté d'Albertine, la douceur de sa belle-soeur Flore et la beauté vaporeuse d'Yvonne de Galais. Mario voyait la relation sexuelle comme un feu d'artifice éclatant sur une carte postale de Walt Disney.

-- Dis-moi comment c'est, demandait-il à Dick, qu'est-ce qu'on ressent.

-- Tu sais, mon vieux, sexe et amour ne vont pas toujours de paire. Tu croyais aimer une femme, mais tu la désirais seulement. Par contre, l'amour peut s'imposer avec force, comme un incendie, sans que le sexe n'intervienne tout de suite. (Sentant qu'il allait s'ouvrir, Dick préféra enchaîner avec un lieu commun.) En tout cas, ne te fie pas aux racontars des gars. Ils parlent toujours plus qu'ils n'agissent.

La candeur de Mario ébranlait Dick. Son frère avait conservé intacte la ferveur qui avait été la sienne à l'époque de sa découverte du *Grand Meaulnes*. Ces discussions faisaient pester Dick de colère sourde. Une révolte bouillait en lui devant l'injustice du sort. Il s'empressait alors

de se composer un sourire et proposait une virée à la taverne *Chez Jos*. Mario acceptait toujours avec enthousiasme.

Ce matin-là, Gilbert Lefrançois, agacé, songeait. Paul Jolicoeur avait rapporté au cours des dernières semaines trois descentes de police dans des bordels plus ou moins clandestins de la ville. «La routine», pensa d'abord Lefrançois. Mais en lisant l'article de Jolicoeur ce matin, le directeur de l'information conçut des doutes et ressortit des archives le dossier sur la prostitution.

À la lecture de plusieurs coupures sur le sujet, Lefrançois se rendit à l'évidence que des anomalies se glissaient dans l'affaire. Les prévenues retrouvaient rapidement leur liberté. Pas d'accusation et pas de procès.

Lefrançois consulta le chroniqueur judiciaire, Alfred Dallaire. Le rondouillet fumeur de pipe l'accueillit avec un sourire malicieux. Il débaya le rebord de son bureau pour recevoir la fesse patronale. Dallaire considéra la naïveté de son *boss* avec condescendance.

-- Ecoute Gilbert, il n'y aura jamais de procès. Les flics font une descente de temps en temps parce que les vieilles dévotes de la rue Prosperity braillent un peu.

-- Il ne faut pas sous-estimer les vieilles dévotes, comme tu dis, reprit Lefrançois. Ce matin, j'ai reçu un appel d'Angélique Bonneville: une vieille énergique et puissante. Elle nous accuse de ne pas assurer le suivi de nos articles, de ne jamais aller jusqu'au bout quand il s'agit de prostitution. Je lui ai pas dit, mais elle a raison.

Dallaire éclata de rire.

-- La vieille Bonneville! Rien à craindre de ce côté. Elle va se calmer en apprenant le rôle de son fils dans tout ça. Au bordel de l'Hôtel Prosperity, c'est le petit Burroughs qui mène. Mais il travaille pour Bonneville, c'est bien connu. Et la vieille se permet de nous faire des remontrances!

-- Écoute, Alfred, tu gardes tes suppositions pour toi, OK? lui enjoignit Lefrançois. Peu importe qui tire les ficelles, il faut fouiller ça.

Paul Jolicoeur et Dick Martin reçurent leur affectation le matin même. Carte blanche. Temps illimité. Lefrançois mettait le paquet. Cela ferait parler. «Peu importe qui tire les ficelles», se répétait pour lui-même Gilbert Lefrançois, non sans inquiétude.

À la taverne *Chez Jos*, les deux équipiers amorcèrent leur plan de travail. Dick paya la première tournée. Le jeune journaliste en avait gros sur le coeur ce soir-là et Jolicoeur dut se taper un discours enflammé sur la justice. Dick dénonçait les fantaisies arbitraires du destin. D'un côté,

des innocents comme Mario souffrent et de l'autre des privilégiés ont tout pour eux. Parmi ces élus, des gourmands insatiables ne craignent pas de prendre des moyens illégaux pour augmenter leur puissance et leur fortune. Dick n'avait pourtant rien contre l'ambition. Il s'activait avec trop d'efforts pour se sortir de sa condition modeste. Toutefois, il abhorrait la tricherie. Derrière les bordels comme derrière les tripots ricanaient, à n'en pas douter, des puissants. Il s'agissait sans doute de la même racaille. Ah! le Poète avait raison. Tous des tarés. Sauf Clara-Isabel, bien sûr...

-- Tu vois, il y a toujours la petite exception qui empêche le jugement définitif, laissa tomber Jolicoeur sur un ton magistral, croyant par là démolir l'argumentation de son collègue. Bon, bon, je te cherche, s'empressa-t-il d'ajouter. Je t'en offre une deuxième. Il faudra jouer d'astuce, mon *chum*.

Dick se réjouissait de pouvoir cette fois y aller à fond dans l'enquête. L'affaire des tripots, terminée en queue de poisson, lui avait laissé une frustration profonde. Il fallait continuer, épurer cette ville à tout prix.

-- Tu fais du journalisme javellisant, se moqua Jolicoeur, tu veux rendre le blanc plus blanc!

Dans le vieux Colisée de Belle-Rivière, la foule hurlait:

-- Ledoux! Ledoux! Ledoux!

La scansion obsédante martelait les tympans de l'instructeur Mike Plamondon, dit *The Bull*. Mike Plamondon n'avait pas toujours porté ce surnom. Il trouvait l'étiquette plutôt lourde à porter.

Plamondon dirigeait les Voltigeurs depuis bientôt cinq ans. Il avait maintenant compris qu'il devait laisser au vestiaire, avant chaque match, sa formation universitaire d'éducateur physique et ses belles théories sur le hockey moderne.

À ses débuts comme instructeur des Voltigeurs, Mike Plamondon avait récolté de beaux succès en développant des stratégies inspirées du hockey soviétique. Il prenait modèle également sur la finesse et la célérité des Maurice Richard, Dickie Moore et Jean Béliveau du Canadien de Montréal.

Ce système produisait un jeu spectaculaire et brillant. Au classement général, l'équipe se situait en bonne position. Les chroniqueurs sportifs ne tarissaient pas d'éloges à l'endroit de Plamondon qui, disaient-ils, redonnait au hockey ses lettres de noblesse. Plusieurs scribes voyaient dans l'initiative de Plamondon un important retour aux sources. Mike Plamondon trouvait pour sa part que les journalistes écrivaient n'importe quoi et ne comprenaient rien à son système. Pour lui, il ne s'agissait nullement d'un retour au passé, mais bien d'un style original découlant de sa conception du

hockey moderne. Le journaliste Émile Latendresse comptait, selon Plamondon, parmi ces incompetents dont il fallait craindre le pire.

Le chroniqueur Émile Latendresse, partisan fanatique des Voltigeurs, se crut inspiré en comparant, dans un article, le style de Plamondon à de véritables chorégraphies. Emporté par son élan littéraire, il lâcha le mot «ballet» pour décrire l'évolution des joueurs sur la patinoire.

Les partisans d'une équipe sportive forment une masse humaine aux réactions imprévisibles. Composée d'individus normalement cohérents et pacifiques, la foule canalise un ensemble de pulsions contradictoires. Cette concentration d'énergies éclate généralement dans un déferlement d'enthousiasme. Mais parfois, la foule obéit à des instincts obscurs et devient le tyran de sa propre équipe. Toute la masse d'amour peut alors se changer en mépris. Le phénomène s'observe quand une équipe traîne de l'arrière en saison régulière ou ne répond pas aux attentes de ses admirateurs pendant les séries finales.

Cette fois pourtant, les Voltigeurs allaient bien. Et tout porte à croire que les articles d'Émile Latendresse aient été à l'origine du revirement inattendu des partisans. Lors du match suivant la parution de son papier, les partisans avaient salué l'entrée des Voltigeurs sur la patinoire par un énorme éclat de rire. Des sifflets, des invectives fusaient de partout. Les partisans brandissaient des affiches reproduisant des hokeyeurs en tutu.

-- Allez-y, les filles! Un ballet! Un ballet!

L'entêtement des partisans dura des semaines. En conséquence, le moral des Voltigeurs, durement affecté, déclinait et l'équipe perdait coup sur coup plusieurs parties importantes. Le président du club, Pierre Bonneville, convoqua Mike Plamondon à son bureau de la rue Prosperity.

-- Voyons, Pierre, hurlait Plamondon, tu m'as pas engagé pour organiser des batailles de rues.

-- Je t'ai engagé pour gagner, Mike. Regarde l'équipe. On a l'air de moutons peureux. Il faut qu'on se fasse respecter. Et vite. Sinon, je ne pourrai plus justifier ton salaire devant le conseil d'administration.

Pierre Bonneville fulminait. Mike, qui ne voyait aucun autre emploi à l'horizon pour un instructeur de son style, dut promettre un renversement de la situation.

Le problème de Plamondon se résolut de lui-même. Au cours d'une séance d'entraînement, l'été suivant, se présenta un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix (deux mètres sur patins), des épaules capables d'obstruer l'embrasure d'une porte et un visage rendu terrifiant par un nez épaté visiblement mal remis d'une cassure. Il s'appelait Jim Ledoux. Plamondon l'engagea sans lui demander s'il savait patiner.

Jim Ledoux. C'est lui que la foule réclamait ce soir. Dick Martin, Bourgo et Mario ne manquaient jamais un match de leur camarade. Mais, ce soir-là, les trois jeunes hommes échangeaient des regards inquiets devant le déchaînement de la foule.

-- Je ne reconnais pas Plamondon, commenta Dick, il ne fait rien de bon avec Jim. Il l'utilise seulement comme casseur.

-- C'est cette histoire de ballet dans le journal qui a tout changé, ajouta Bourgo. Vraiment ton *chum* Latendresse a fait du beau travail.

-- En plus, dit Mario, Jim m'a déjà avoué qu'il n'aimait pas se battre.

-- C'est vrai, reprit Dick, mais il veut tellement conserver sa place avec les Voltigeurs.

Jim resta sur la glace le temps nécessaire pour écraser sur la bande un gaillard de l'équipe adverse qui avait rudoyé un petit ailier des Voltigeurs. Jim se contenta de secouer le coupable sans enthousiasme, juste ce qu'il fallait pour le décourager de porter atteinte à ses collègues. De toute manière, il n'avait pas besoin de frapper fort, sa seule vue suffisait à amadouer les plus bagarreurs.

Dick flairait le piège.

-- Les autres équipes vont aussi recruter des colosses. Ça ne sera plus du jeu. Et Jim risque gros. Il va devenir une cible.

Entre deux périodes, Dick poussa le fauteuil de Mario jusqu'au snack-bar où l'on vendait des frites, des boissons gazeuses et de la bière. Mario aimait se mêler à la foule. Le trio rencontra Pierre Bonneville qui, rayonnant, s'adressa directement à Dick après avoir salué Mario d'un geste. Il ignore totalement Bourgo.

-- Comment trouves-tu l'équipe, Dick?, dit-il avec la familiarité qui déplaisait tant au journaliste. Ton *chum* Ledoux fait des merveilles. Il leur montre que nous ne sommes pas des fillettes. Le public l'adore. Il recommence à aimer l'équipe.

-- Jim va finir par se faire casser la gueule, laissa tomber Dick sèchement.

Bonneville fit mine d'ignorer la remarque, mais l'arrogance de Dick l'enrageait. Il choisit de répliquer par un trait empoisonné.

-- À propos, comment vont ton père et son ami le Poète? s'enquit l'avocat avec un malin sourire.

Sans attendre la réponse de Dick ébranlé, il se tourna vers Mario.

-- Dis donc, Mario, tu es fou du hockey, paraît-il? Que dirais-tu de travailler pour les Voltigeurs? Tu pourrais donner un coup de main au secrétariat et t'occuper de la promotion. Pense à ça et téléphone-moi demain, fit l'avocat en s'esquivant.

Surpris, Dick trouva cette générosité suspecte: que tramait-il ce Bonneville? Mario, lui, se sentait des ailes.

-- Eh Dick, tu te rends compte, j'ai une job. Moi! J'ai une job!

Personne n'engageait jamais des handicapés. Il convenait de les laisser à l'écart. Dick, suivant en cela l'exemple d'Albertine, faisait figure d'original en promenant son frère partout.

-- Dis donc, vieux, qu'est-ce qu'il t'a dit Bonneville? Il m'en veut toujours?

Dick reconnut la voix mielleuse d'Émile Latendresse. Le visage du petit homme grassouillet, aux yeux globuleux et aux cheveux filasses plaqués sur sa tête ronde, faisait penser à une boule de billard piquée de deux gros raisins.

-- Tu peux être fier de toi, Latendresse, pesta Dick. Je te promets une puissante raclée chaque fois que mon *chum* Ledoux va en prendre une.

Et il laissa le petit homme, interloqué, incapable d'effacer son sourire figé sur sa boule de billard.

Le Repère. Une cave enfumée au centre-ville de Belle-Rivière. Au rez-de-chaussée: un magasin de vêtements pour dames. On accède à la cave par une porte latérale. Noire. Avec seulement un hublot de lumière grise. Déjà la cage d'escalier, sombre, est tapissée de filets de pêcheurs pareils à des toiles d'araignées. En bas, on se croirait dans un bistrot à la française. Petites tables recouvertes de nappes à carreaux rouges et blancs. Sur chaque table, l'indispensable bouteille de chianti toute couverte de la cire dégoulinante d'une chandelle. Sur les murs, encore des filets, cette fois remplis de coquillages et d'étoiles de mer. Dans un coin, une petite scène avec un micro. Dans un autre, un bar où l'on ne sert que du cidre et du café. Mais de l'expresso, s'il vous plaît, une denrée rarissime au Québec de 1965.

Le Repère, c'était l'oeuvre de Bourgo. On disait déjà: *Le Repère à Bourgo*. Le peintre avait déployé beaucoup d'énergie, mobilisé toutes les bonnes volontés pour créer ce point de ralliement pour artistes de toute discipline, pour les intellectuels de fait ou de prétention et pour une jeunesse plus palabranche qu'agissante.

La formule plaisait. La boîte attirait les vendredis et samedis une foule animée très portée sur l'engueulade à caractère politique ou

littéraire. Le discours sonore et friable s'envolait avec la fumée des cigarettes.

L'annonce du spectacle faisait taire les palabreurs. On voyait alors s'avancer vers la scène un grand jeune homme maigre, lunettes épaisses à cadre noir, barbe étroite dissimulant mal le visage boutonneux, col roulé noir et pantalons de corduroy élimé. La silhouette fantomatique progressait d'un pas hésitant. Habité par l'angoisse du naufragé, l'artiste prenait sa guitare pour bouée. Bouée ou sirène peut-être, la guitare, blonde et sensuelle, portait dans le creux de sa hanche un papier collé où s'alignaient les titres d'une vingtaine de chansons.

Le grand jeune homme maigre appartenait à la race nouvelle des chansonniers. Des dizaines de jeunes poètes chanteurs parcouraient la province et se produisaient dans des salles comme *Le Repère*. On finit par désigner ces endroits du nom de «boîtes à chansons».

C'est, la plupart du temps, avec une timidité extrême que le chansonnier s'adressait à son public par ailleurs tout à fait indulgent. Toussotements, pincements du nez, grattement de barbe, ajustement d'une corde, maniement laborieux du capodastre, vérification du microphone: test, un, deux... «C'est une chanson, commençait-il enfin, que j'ai composée au bord de la mer, en Gaspésie. Les goélands tournaient autour de ma tête et le vent me remplissait les narines d'air salin.»

Pour les jeunes de Belle-Rivière qui rêvaient de la mer et de voyages, cette mise en situation suffisait à les embarquer et à remplir d'attraits la voix mal assurée du chansonnier. Personne ne remarquait les fausses notes à la guitare ou ne critiquait l'accompagnement généralement limité à trois accords. Huit chansons sur dix se chantaient en do majeur, avec de rares passages à l'accord de fa dont le barré causait des difficultés. Et c'était le retour à do en passant par sol septième. La tonalité de la mineur convenait aux chansons tristes. L'interprète aimait alors faire résonner la grosse corde de la. Bon nombre de chansonniers avaient, par ces quelques accords, épuisé leurs connaissances musicales. Mais cela n'enlevait rien à la beauté de leurs élans poétiques, au charme de leurs amours idylliques et à la ferveur patriotique qui, de plus en plus, émaillait leur répertoire. En plus de leurs propres compositions, malhabiles mais ardentes, les chansonniers interprétaient des chansons de Félix Leclerc et de ses disciples: Lèveillée, Calvé, Gauthier, Létourneau et surtout Gilles Vigneault.

Quand les bateaux s'en vont

Je reste sur le quai

Et jamais je ne pars

Et jamais je ne reste

Je ne dis plus les mots

Je ne fais plus les gestes

Qui hâtent les départs

Ou les font retarder.

Je ne suis plus de l'équipage mais passager

Il faut bien plus que des bagages pour voyager.

Les filles soupiraient. Les gars rêvaient. La poésie, en majesté, trônait au centre des tables.

Dick savourait particulièrement les chansons de voyage. Il se serait embarqué sans hésiter sur la goélette de Jean-du-Sud et suivait en imagination les escales tropicales de Pierre Calvé ou du Français Hugues Aufray: Santiago, Valparaiso, Bahia, Tahiti. Ces noms remplissaient son esprit de parfums capiteux.

Le spectacle terminé, les discussions reprenaient de plus belle. Le Poète remportait beaucoup de succès avec ses envolées patriotiques. Avec sa belle crinière blanche, sa casquette de capitaine et sa veste bretonne, il exploitait à fond l'image du marin philosophe. Était-ce par réelle conviction ou pour rehausser son propre spectacle, mais le Poète aimait défendre farouchement les idées anarchistes véhiculées par le Rassemblement pour l'Indépendance nationale, le RIN. Il affichait même des sympathies pour le radical FLQ, Front de libération du Québec.

Parmi les jeunes femmes qui écoutaient avidement le Poète, Clara-Isabel gardait un silence réservé, se contentant d'observer l'orateur de son regard enveloppant. Dick décida de se mêler à la conversation et d'affronter son ami Hubert Pichet.

-- La violence ne nous mènera nulle part, assurait Dick en notant du coin de l'oeil la réaction de Clara. La mort d'un gardien de nuit, qui saute avec une bombe du FLQ, fait-elle avancer la cause nationale?

-- Toi, mon petit pissou, répliquait le Poète, je suppose que tu préfères la valse hésitation de notre valeureux chef de l'Opposition, Daniel Johnson. Égalité ou indépendance! Quelle blague! Donnez-moi mon bonbon ou je retire mes billes. Quel ultimatum terrifiant, mes amis! Non. Je vous assure. Il ne faut plus parler de survie. Il faut vivre! Voici venu le temps de l'action.

Dick était sincèrement vexé. Il vouait une grande admiration au Poète, mais cette fois, il allait trop loin. Et, surtout, il lui faisait perdre la face devant Clara-Isabel. Il fallait donc poursuivre la joute sans ménagement. Dick choisit de puiser dans son arsenal de manoeuvres oratoires apprises en classe de rhétorique.

-- Ecoutez, Hubert, ne disiez-vous pas qu'il fallait réduire le pouvoir moral de l'Eglise? Qu'il fallait respecter le droit de chacun à mener sa vie comme il l'entend? Alors d'après vous, quelle est la différence entre l'Eglise et le FLQ? L'une et l'autre ne cherchent-ils pas à imposer leur credo? L'une et l'autre ne considèrent-ils pas les citoyens trop stupides pour décider eux-mêmes de leur sort? Le régime actuel me déplaît autant qu'à vous, mais il porte une valeur fondamentale: la démocratie. Dans ce pays, les extrémistes seront toujours bannis, on ne fera rien contre la volonté du peuple.

-- Mais la volonté du peuple n'évoluera jamais sans la contribution d'esprits éclairés qui font avancer les choses, reprit le Poète, grandiloquent. L'Histoire le prouve. Le peuple ne bougera jamais le ventre plein.

La discussion ne fit ni vainqueur ni vaincu. Dick et le Poète se payèrent une autre bouteille de cidre et finirent par se donner de grandes tapes dans le dos.

-- Je suis d'accord avec vous, Dick, dit simplement Clara-Isabel.

Le Poète un peu éméché quitta *Le Repère*. Deux jeunes femmes se levèrent de table en même temps. Et Dick se retrouva seul avec Clara-Isabel. Son approbation l'avait surpris. Troublé, Dick vit en esprit défiler les visages de Greta Garbo, Juliette Greco et l'image d'une Yvonne de Galais aux cheveux noirs.

Le cidre avait rougi les joues de Clara-Isabel. La ligne noire de ses yeux ressortait de façon plus précise et son regard s'en trouvait encore plus étrange et pénétrant. Plutôt que de politique, elle parla de sa tristesse.

-- Je sais que je vis dans le luxe sans rien faire pour mériter tout cela, admit Clara. Je ne réalise rien du tout. Pierre vit dans un autre monde que le mien. Moi, je veux un enfant! Bien à moi! Il suffira de parler à Pierre de la continuité de la sacro-sainte famille. Ma galerie me passionne, mais il me faut plus. Une fille, ce serait bien. Je l'appellerai Ariane, celle qui montre la voie.

Clara parlait avec douceur et mélancolie. L'émotion gagna Dick. Comment expliquer l'attrait de cette femme, le besoin de tout connaître d'elle? Tout d'un coup, Dick sentit s'écrouler la barrière de sa timidité. Il parla d'abondance. De la personnalité de Clara. De son charme. De sa beauté. De sa sensible perception des choses.

-- Vous avez tout pour réussir, dit-il enflammé.

-- Réussir quoi? reprit Clara avec lassitude.

Dick faisait allusion à sa galerie d'art. Mais Clara pensait à la totalité de sa vie.

Paul Jolicoeur et Dick Martin poursuivaient avec ardeur leur enquête sur la prostitution à Belle-Rivière.

-- Cette fois, c'est à ton tour de payer de ta personne, mon beau Jolicoeur, fit Dick en prenant son compère par le cou. Allez mon chéri, pour toi, ça ne sera pas trop cher.

-- Écoute. Si possible, je n'irai pas tremper mon champignon dans des bouillons grouillants.

Jolicoeur manquait de courage et de conviction. Mais il convint qu'une enquête sur les lieux même de l'action demeurerait la seule initiative intelligente dans les circonstances. Ses incursions au bordel bien connu de l'Hôtel Prosperity l'amenèrent à mettre ses craintes de côté. Les jeunes filles fort avenantes et d'un bon naturel réussirent à le convaincre que le travail de journaliste comportait parfois de bons côtés. Jolicoeur se prit même d'affection pour une petite rousse venue tout droit de sa campagne natale pour renflouer l'économie familiale. Yvette émut Jolicoeur en évoquant la pauvreté de ses parents incapables de nourrir et d'habiller convenablement ses huit frères et soeurs. Voilà pourquoi elle se sacrifiait. Jolicoeur fit mine de la croire, mais il appréciait surtout la bonne humeur de la jeune fille. Yvette voyait son métier comme une activité naturelle et ne cherchait pas à se faire plaindre. Elle s'amusait de la timidité des hommes et trouvait Jolicoeur touchant avec ses craintes de vieux garçon.

L'amitié entre Yvette et Jolicoeur permit au journaliste de découvrir le lien entre le bordel de l'Hôtel Prosperity et le Club, situé plus loin sur la même rue de l'autre côté de la Cathédrale. Yvette y avait accompagné un soir sa copine Rollande.

-- Là, c'est chic, mon petit père! Les messieurs portent tous des cravates de soie et des chemises blanches. Mais ils ont peur des femmes comme ceux d'ici.

-- Vous ne vous faites jamais prendre? demanda Jolicoeur.

-- Oui, parfois. On va au poste de police. Mais jamais pour longtemps. Nous avons notre avocat! ajouta Yvette avec fierté.

-- Je t'assure. Je n'ai rien pu faire. C'était déjà en marche. J'aurais l'air de quoi si je demandais à Lefrançois de retirer une enquête à Dick Martin et à Paul Jolicoeur. Il soupçonnerait quelque chose.

Le visage de Gérard Lanthier laissait voir sa consternation. Il craignait la ténacité et la curiosité des deux jeunes journalistes rongés par l'ambition.

-- J'admets que Dick Martin est coriace, enchaîna Pierre Bonneville. Il n'a pas hésité à mettre son propre frère en cause dans l'affaire des tripots. Son enquête a placé notre entreprise en mauvaise posture pendant plusieurs mois. Plus personne ne voulait risquer de voir sa photo dans le journal.

-- On n'a reconnu personne sur les photos, précisa Gérard. Laferté a quand même une tête sur les épaules.

-- Oui, mais les joueurs ont eu peur quand même. Ça se comprend. Cette fois, on a affaire à Lefrançois. C'est lui qui pousse ses gars dans nos plate-bandes.

-- Lefrançois ne nous cherche pas spécialement, précisa Lanthier. Il veut toutes les nouvelles à sensation. Si on ne le retenait pas, il mettrait des pendus à la une.

-- Pour l'instant, il faut s'occuper de Dick Martin, reprit Pierre. J'ai deux ou trois atouts dans mon jeu. Quant à Paul Jolicoeur, il faut aussi l'avoir à l'oeil.

-- J'y verrai, assura Gérard.

Les deux beaux-frères cachaient mal leur inquiétude. Une petite rousse s'accrochait au cou de Pierre. Bas noir. Combinaison blanche. Satin. Et bonne odeur de la campagne. Yvette ne perdait rien de la conversation.

-- Cette petite me plaît, dit Pierre en soupirant, elle me fait oublier mes problèmes. On dirait qu'elle prend son métier pour une partie de plaisir. Est-ce possible?

Puis les deux beaux-frères firent le bilan de la situation politique.

-- Une chance que tu es resté membre de l'Union nationale, mon Gérard. On sent que Johnson a le vent dans les voiles. Je compte sur toi pour me remettre les services que je t'ai rendus depuis six ans si jamais Johnson prend le pouvoir.

-- Nous formons une équipe parfaite, mon vieux Pierre. Si l'Union nationale revient, tu n'auras qu'à te tenir tranquille et moi je vais réapparaître sur la grand-place. C'est quand même étonnant, non? Jamais on n'aurait pensé que le parti de Duplessis reviendrait en force. Johnson est habile. Il courtise les nationalistes et il sait profiter de l'essoufflement de l'équipe Lesage.

-- Oui, un fin renard, il devrait se lancer en affaires.

Tous les matins, dans la salle de rédaction, les journalistes commentaient l'actualité. L'heure du café comptait souvent plus de soixante minutes. La situation socio-politique de 1966 regorgeait de sujets chauds. Les journalistes, notamment, vivaient les événements avec une forte implication émotive.

Malgré les bombes, les Québécois vibraient à de nouveaux accents patriotiques. Le peuple en arrivait même à cette extrémité: prêter l'oreille aux poètes. La révolution tranquille du gouvernement Lesage avait secoué de nombreuses traditions. Le Québec entrait de plain-pied dans l'ère moderne.

-- Lesage gaspille notre argent avec ses réformes extravagantes. La province croule sous les dettes, affirmait avec force le vétéran Alfred Dallaire.

-- Son plus grand défaut, c'est de vouloir tasser René Lévesque et les nationalistes, renchérisait Paul Jolicoeur. Ça va lui coûter le pouvoir.

L'Union nationale, que l'on croyait à demi enterrée avec Maurice Duplessis, reprenait du poil de la bête avec son nouveau chef, Daniel Johnson. L'U.N. tentait de doubler le parti libéral sur son aile nationaliste. Johnson savait habilement exploiter l'essoufflement du gouvernement. Il claironnait au menton de Lesage et à la face d'Ottawa son slogan: Égalité ou indépendance. Des libéraux convaincus comme le journaliste Albert Tourangeau et le photographe Rolland Drapeau s'en trouvaient désarçonnés.

-- Johnson ne sait que bluffer, assurait Tourangeau. Il n'ira pas jusqu'au bout.

-- Tu es de mauvaise foi, Tourangeau, rétorquait Alfred Dallaire, vieux partisan de l'Union nationale. Johnson est un vrai leader!

-- Tiens, vous dites plus «cheuf», comme au temps de Duplessis?, plaisanta Rolland Drapeau.

-- On ne renie pas Duplessis, ajouta Dallaire sans se laisser décontenancer, mais l'Union nationale a changé. Avec Johnson, on s'est adapté aux réalités d'aujourd'hui.

La discussion se poursuivait sur ce ton. On était encore loin du *deadline* et personne ne songeait à «prendre de l'avance». Après avoir lu attentivement le journal, chacun étirait un ou deux cafés, les pieds sur le bureau ou assis sur le rebord du pupitre de celui qu'on voulait asticoter. Les clans se formaient et se défaisaient continuellement. En fait, chacun prenait plaisir à contredire les autres. Le culte de la position individuelle primait sur toute autre considération. La période surchauffée interpellait le journaliste, le forçait à polir son opinion et à la défendre devant ses collègues.

L'action du FLQ, notamment, ébranlait les consciences des journalistes. Nationalistes modérés, Albert Tourangeau et Dick Martin, subissaient les assauts répétés de Paul Jolicoeur sur cette question. S'ils faisaient front commun contre les attaques du conservateur Dallaire, ils avaient du mal à défendre leur camarade sur la question du terrorisme. Le recours à la violence rebutait Dick. «Ma mère peut sauter avec une boîte aux lettres», dramatisait-il pour renforcer ses arguments.

-- On est rendu au dernier recours, assurait Jolicoeur, vous voyez bien qu'on arrive à rien à l'intérieur du système.

-- Mais comment peut-on créer un pays plus juste en tuant des gens innocents? répliquait Dick.

Dick et Paul durent interrompre leur altercation pour répondre à une convocation du président lui-même. Une telle convocation pouvait surprendre:

Gérard Lanthier préférait laisser à Jérôme Laferté et Gilbert Lefrançois le soin de régler les affaires de la rédaction. D'ailleurs il n'y entendait rien. Dick et Paul eurent le privilège de rencontrer leurs trois patrons d'un seul coup.

Gérard Lanthier les accueillit avec le sourire.

-- Messieurs, je tiens à vous féliciter personnellement pour le magnifique travail que vous accomplissez. Vous êtes curieux, vous êtes tenaces, vous avez du style. Je salue en vous de grands journalistes. Vous faites honneur au *Journal*.

«Trop de violons, remarqua Dick, ça cache quelque chose».

Lanthier prit le temps de s'éclaircir la voix.

-- Cependant...

«Ça y est, pensa Dick, il arrête l'enquête.»

-- Cependant, reprit Lanthier, il faut considérer la respectabilité du *Journal*, sa crédibilité. Et devant certains sujets délicats...

-- Voyons, patron, rugit Dick, vous voulez parler de la prostitution. Nous n'avons encore rien écrit de compromettant. Nous commençons à peine à réunir des preuves.

-- Justement, il faut arrêter ça avant que ça n'aille trop loin, fit le président.

-- Mais le directeur de l'information nous a donné carte blanche!

Gilbert Lefrançois rougit.

-- Monsieur Lefrançois pense aussi qu'il faut mettre la pédale douce, assura Gérard Lanthier.

-- Je comprends, enchaîna Dick avec fougue, vous sentez que nous commençons à rôder un peu trop près de votre beau-frère, Pierre Bonneville.

Gérard Lanthier se leva, le visage en feu.

-- Espèce de blanc-bec!

-- Nous avons des preuves!

-- J'exige de connaître vos sources, gronda Jérôme Laferté.

Les deux compères hésitaient. Le dévoilement des sources constitue une infraction au code d'honneur des journalistes. Cependant, ils reconnaissaient au patron le droit de formuler cette exigence. Jolicoeur prit la parole.

-- Nous avons le témoignage d'une fille qui s'appelle Yvette. Elle travaille à l'occasion au club privé de Bonneville.

-- Une prostituée! s'écria Laferté, une prostituée! Et vous pensez sérieusement que nous pouvons engager la crédibilité du *Journal* là-dessus. Quant à toi Dick, tu ferais mieux de t'excuser auprès de monsieur Lanthier.

Dick se leva d'un bond, prit Jolicoeur par le bras et sortit en claquant la porte.

Le lendemain, il était muté à la section des sports.

CHAPITRE QUATRE

Seul Dick Martin voyait un recul dans son affectation à la section sportive. Certains collègues avaient cru et souhaité que le jeune inconséquent eût «levé les pieds». Or, sa nomination aux sports ressemblait plutôt à une promotion. De fait, beaucoup trouvaient prestigieux le statut de journaliste sportif, car le poste procurait des avantages appréciables.

La section sportive était depuis dix ans la chasse gardée d'Émile Latendresse et d'Edouard Boissonneault, deux vieux routiers quelque peu cahotants. Les deux compères menaient leurs pages à leur guise en se donnant comme règle d'or de satisfaire l'organisation et les partisans des équipes locales. Toutefois, traiter équitablement les équipes des villes rivales de Belle-Rivière et de Shawinigan, toutes deux desservies par le *Journal*, leur posait un sérieux défi.

Edouard et Émile s'en tiraient honorablement. Dans sa chronique, l'un saluait d'un coup de chapeau le gérant des Voltigeurs et l'autre, dans la colonne suivante, faisait de même pour l'instructeur des Cataractes. Cependant, ni l'un ni l'autre ne pressentaient les nouveaux besoins des amateurs de sports, ces ogres affamés d'informations toujours plus poussées.

Ils proposaient des pages austères remplies à ras bords d'éloges à l'endroit des instructeurs, des arbitres, des gérants et des joueurs de toutes les équipes locales. Émile Latendresse avait appris à restreindre quelque peu ses envolées stylistiques depuis l'affaire des «ballets» qui avait failli coûter sa place à Mike Plamondon, l'instructeur des Voltigeurs. Cette retenue attristait le journaliste-poète. Pourquoi devait-il priver ses lecteurs de ses fleurs de rhétorique? Les directives de Gilbert Lefrançois l'obligeait de bannir de purs joyaux tels que «valse des patineurs» «artiste de la rondelle», «habile manieur de bâton» ou encore «le cerbère masqué». «Le gardien n'est pas un chien enragé», gueulait Lefrançois. Émile, lui, aimait la résonance des mots. Quel plaisir de les entendre «sonner» fort ou «tomber» bien!

De l'avis de Gilbert Lefrançois, la section sportive avait grand besoin de sang neuf. Les deux vieux routiers avaient du mal à s'adapter au nouveau style plus mordant, plus critique et surtout plus fouillé qui marquait les pages sportives des journaux de Montréal. Ils se voyaient comme les haut-parleurs des moindres ligues de paroisses ou de collèges alors que, de leur côté, les amateurs réclamaient de plus en plus de détails sur le sort de leurs vedettes.

Jérôme Laferté partageait l'avis de Lefrançois. Dick Martin allait ranimer la section sportive agonisante. Mais il fallait le faire commencer au bas de l'échelle et éviter de lui faire croire à une promotion. Pour l'instant, il importait qu'il ne touche plus aux dossiers judiciaires et qu'il se croit puni.

De fait, Dick Martin se croyait puni. De se voir retirer l'enquête sur la prostitution l'humiliait profondément. Et la section sportive ne lui disait rien de bon. Le style de Latendresse et de Boissonneault marquait tellement la section: un vrai bulletin paroissial! Petits potins, clins d'oeil à l'un et à l'autre, répartition équitable des compliments, cela sentait la complaisance à plein nez.

Le bas de l'échelle. Cela voulait dire les ligues mineures de hockey en hiver, de base-ball en été. Il fallait tous les soirs recevoir et compiler les résultats des ligues rurales ou paroissiales, attendre les appels de Sainte-Ursule, Sainte-Angèle, Saint-Léon ou, à défaut, relancer les organisateurs retardataires. Les résultats de toutes ces manifestations sportives revêtaient la plus haute importance pour les populations de ces paroisses. Selon Latendresse et Boissonneault, il importait de satisfaire ces lecteurs fidèles depuis des générations.

Leur astuce consistait à nommer le plus grand nombre de joueurs, entraîneurs, arbitres: des noms, toujours des noms. Une mention pour ceux qui jouent bien et ceux qui promettent, une réprimande en douceur pour ceux qui pourraient faire mieux. De cette manière, on peut s'assurer que toute la population de la paroisse citera *Le Journal* pendant au moins trois semaines. «As-tu vu, on parle du Jules à Firmin dans la gazette!» Le fin du fin: répartir équitablement de telles remarques sur l'ensemble du territoire desservi par le quotidien.

Dick devait aussi, dans l'exercice de sa fonction, visiter les paroisses de Belle-Rivière, ainsi que les villes et villages environnants pour couvrir les matches importants. À l'issue de la grande finale de la ligue de hockey senior du comté de Laviolette, Dick fut invité par un gras personnage au nez rouge à prendre un verre avec les bénévoles de la ligue. Plus tard, profitant du voisinage obligé devant les urinoirs, le gros homme s'adressa à Dick.

-- Tu nous as fait un beau travail, mon gars. Avant, monsieur Latendresse était bon pour nous lui aussi. Merci ben à vous deux.

Le lendemain, à la salle de rédaction, Dick découvrit, dans sa veste, une enveloppe contenant cinquante dollars. En tenant la chose du bout des doigts comme une souris crevée, Dick alla demander conseil à son ami Albert Tourangeau.

-- C'est la première fois, vieux? s'apitoya Tourangeau en riant, je te croyais mieux coté!

-- Il paraît qu'Émile en reçoit régulièrement.

-- C'est bien connu, mon pauvre vieux. Les sports sont le royaume des bénéfices marginaux. Mais ça arrive aussi en politique. Quand on va aux conférences de presse du député de Champlain, il faut toujours surveiller nos goussets. Le bonhomme a chargé ses organisateurs de glisser un cinq ou un

dix dans la poche des journalistes quand ils sont occupés à prendre des notes.

-- Scandaleux! Et les gars acceptent ça?

-- Écoute, Dick, reviens sur terre. C'est sûr qu'il faut combattre les pots-de-vin comme la peste bubonique. Mais regarde nos salaires. Toi et moi, avec notre cours classique, on gagne encore moins que le balayeur de la Cooper. Heureusement, je suis célibataire et toi, t'as pas d'enfants. Mais Émile, par exemple, avec sa marmaille, il pourrait pas arriver autrement.

-- T'as raison, Albert, notre travail vaut plus que nos salaires.

-- Il faut nous organiser, mon vieux. Les journalistes de Montréal et de Québec commencent à se regrouper.

-- Des syndicats?

-- Oui et autre chose que des syndicats de boutique à la merci des caprices patronaux.

Malgré ses allégations sur la valeur de la profession journalistique, Dick, pour le moment, ne trouvait rien de glorieux à sa tâche. Il se demandait ce qu'avaient d'essentiels pour l'avenir de l'humanité les états d'âme du lanceur étoile des Cyclones de Maskinongé.

Un autre aspect de sa nouvelle fonction rebutait Dick: les statistiques, la nouvelle marotte des amateurs de sport. Jusqu'à là, il suffisait de savoir qui avait gagné une partie. Pour le classement final d'une saison, on compilait le nombre des victoires, des défaites et des parties nulles. Bien sûr on s'intéressait aussi à la performance des joueurs: buts, assistances, minutes de punitions au hockey, coups sûrs, erreurs, points produits au base-ball. Rien de bien sorcier jusque-là.

Mais le goût des statistiques dégénéra en véritable fièvre et occupa de plus en plus de place dans la couverture des événements sportifs. Les statistiques donnaient au sport une allure savante qui faisait chic. L'amateur voulait tout savoir: le nombre de buts volés, le nombre de victoires en après-midi ou en soirée, le record de la perte de la casquette par les joueurs du champ centre, et ainsi de suite. Chez les Voltigeurs, Mike Plamondon étoffait toujours ses prises de position de chiffres impressionnants. «Nous avons remporté plus de victoires sur la route que n'importe quelle autre équipe de la ligue sur sa propre patinoire», aimait-il affirmer».

Maintenant à l'emploi des Voltigeurs, Mario s'avérait un expert imbattable face aux statistiques. Impossible de le prendre en défaut. Il connaissait par coeur la fiche de tous les joueurs. Il pouvait dire sans hésiter combien de fois Marc Labrecque avait compté du revers ou du lancer frappé, combien de combats Jim Ledoux avait remportés et combien de fois Marcel Jolin avait craché dans le dos de l'arbitre, en saison régulière, comme en séries.

-- Donne-moi beaucoup d'insignifiances comme ça, Mario, mes lecteurs en raffolent, lui lançait Dick. Sans blague, tu me sauves la vie, mon petit vieux.

Mario souriait à pleines dents, heureux d'être utile à son équipe et surtout à Dick à qui il vouait une admiration sans bornes.

Flore avait pris la place de Dick à la librairie de monsieur Jean-Paul Fabre. Le vieil homme avait accepté avec empressement l'offre de la jeune femme puisque la déprime chronique et une inclination toujours plus marquée pour la dive bouteille lui faisaient négliger ses affaires. Lui, habituellement si élégant, à la manière d'un lord anglais, ne portait plus que son cardigan écossais troué et oubliait de se raser.

Flore aimait les livres. Les absences régulières de Dick, les grandes journées d'ennui dans son petit appartement lui rendaient la vie insupportable. Alors elle lisait. Elle apprit par le Poète, au retour d'une virée avec son beau-père Edmond, que le libraire avait grandement besoin d'un commis. Cependant Jean-Paul Fabre n'avait même plus la volonté de chercher un employé. Flore décida, sans en parler à Dick, de se rendre chez le libraire qui l'accueillit comme un secours inespéré.

L'arrivée de la jeune femme donna des ailes au vieux libraire. Il abandonna l'alcool et le Poète commença à le taquiner sur son élégance

retrouvée. Monsieur Fabre avait toujours apprécié les belles vestes de tweed, les chemises de satin et les petits jabots de soie de couleurs vives. Il reprit ses habitudes vestimentaires avec encore plus d'application.

Flore avait entrepris de remettre de l'ordre dans la boutique. En premier lieu, elle avait convaincu monsieur Fabre d'engager quelques chômeurs du quartier pour nettoyer et repeindre la librairie de fond en comble. Elle avait redisposé les livres et les statues de façon plus fonctionnelle et avait tapissé les murs de posters représentant les écrivains à la mode. Elle s'occupa aussi de dénicher des reproductions de peinture ou de photographies montrant les grands auteurs: Hugo en méditation, Chateaubriand sur son rocher devant la mer en furie, Artaud dans son rôle de moine tiré du film «Jeanne d'Arc» de Dryer, des personnages de Balzac dessinés par Daumier, Stendhal par Sodermark, Baudelaire par Carjat, Verlaine et Rimbaud par Fantin Latour. Des portraits aussi de Saint-Denys-Garneau, le poète québécois maudit, Alain Grandbois, Félix Leclerc. Et Flore avait aussi tenu à dresser sa galerie des femmes de lettres: George Sand, Madame de Staël, Laure Conan, Anne Hébert, Adrienne Choquette, Gabrielle Roy.

Au petit déjeuner, Flore, enjouée, racontait à son mari ses initiatives. Dick se contentait d'émettre quelques grognements par delà son journal. Cela ne freinait nullement l'enthousiasme de Flore.

-- J'ai trouvé un livre formidable, poursuivait-elle, *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, tu sais, la compagne de Sartre?

-- Et alors?

-- Elle dénonce le sort fait aux femmes depuis des siècles. Elle jette en l'air la notion de «nature féminine» qui a toujours servi à nous reléguer dans des tâches de second ordre.

-- Voilà, c'est reparti, laissait tomber Dick avec lassitude, qu'est-ce que vous voulez: conduire des camions et bûcher des arbres en forêt? devenir flic ou Premier ministre? Non mais quand même!

-- Pourquoi pas?

Son «pourquoi pas», Flore l'avait lancé comme un cri du coeur. Cette discussion n'irait pas plus loin que toutes les autres. Flore choisit de ne pas s'en soucier et continuait de se répéter pour elle-même: pourquoi pas? pourquoi pas?

À la librairie, par contre, les éloges pleuvaient. Monsieur Jean-Paul, toujours civil et reconnaissant, ne manquait pas de féliciter Flore pour ses aménagements et ses suggestions d'achat. Flore se renseignait sur les livres à paraître en dévorant revues et journaux. La clientèle appréciait la nouvelle ambiance et affluait en plus grand nombre.

-- C'est un vrai sanctuaire de la littérature, disait le Poète de son ton déclamatoire, en profitant toujours de la présence de quelques clients pour faire un discours. Tous les grands auteurs y sont représentés. Il te

fallait une femme, mon cher Jean-Paul, ajoutait-il ironiquement. Ah! la femme, cette inspiratrice des poètes, que ferions-nous sans elle?

-- La femme n'est pas seulement une inspiratrice, monsieur Pichet, rétorquait Flore sans attendre, c'est aussi une créatrice et les hommes lui servent aussi d'inspiration. Regardez ma galerie des femmes-auteurs.

Le Poète encaissait avec le sourire et se gardait de reprendre devant Flore son baratin de taverne. Là, entre hommes, il n'hésitait pas à dénigrer les femmes écrivains ou les femmes peintres. «Jamais, elles n'auront la même force d'expression que les hommes», affirmait-il.

Seul le chanoine Saint-Quentin avait trouvé à se plaindre du nouvel aménagement. Le prélat gourmanda monsieur Fabre d'avoir relégué les statues de Notre-Dame-du-Cap et du Sacré-Coeur à l'arrière du magasin et de les avoir remplacées par des visages d'écrivains libertins, voire athées. Monseigneur menaça de prévenir son Excellence.

Monsieur Jean-Paul Fabre se contenta de sourire sans arrêt, ce qui eut l'heur d'exaspérer le bon chanoine et de le conduire au bord d'une sainte colère.

-- Monseigneur, roucoula l'obséquieux Jean-Paul, vous constaterez que les ventes de cierges et de statues diminuent de façon dramatique. Le phénomène est, je pense, plus alarmant pour vous que pour moi. De mon côté,

je vends beaucoup plus de livres. N'est-ce pas le premier rôle d'un libraire?

22h30. Dick entra à vive allure dans la salle de rédaction à une demi-heure du *dead line*. En l'absence de Latendresse, malade, on lui avait enfin confié le soin de couvrir une partie des Voltigeurs. Il enfourcha sa chaise comme on monte à cheval pour un rodéo et enroula fébrilement un feuillet au chariot de sa nouvelle Royale.

Dick fit craquer ses doigts et se mit à écrire en rafale.

Titre suggéré: VIOLENCE INJUSTIFIÉE CHEZ LES VOLTIGEURS HIER.

par Dick Martin.

BELLE-RIVIÈRE - Encore une fois, les Voltigeurs l'ont emporté hier en faisant preuve d'intimidation contre l'équipe poids plume des Intrépides de Laval. Comme d'habitude, l'instructeur Mike Plamondon n'a pas hésité à utiliser à outrance son bulldozer Jim Ledoux.

-- Ça vient ton papier Martin?, lança Ernest Chevalier du fond de l'atelier, on n'attend plus que toi pour fermer.

-- Oui-oui, écrase, laisse-moi travailler.

Et Dick poursuivit:

C'est pitié de voir fonctionner le vétéran Jim Ledoux qui fut pourtant un joueur habile et prometteur avec le Vert et Or du Séminaire. Aujourd'hui, l'instructeur Plamondon lui trouve seulement des talents d'exterminateur. Le style de Plamondon, malheureusement imité par les autres instructeurs de la ligue, détruit la beauté du hockey. Notre sport national ne peut plus inspirer la moindre fierté comme du temps de Maurice Richard et de Doug Harvey.

Hier encore, Jim Ledoux, suivant en cela les instructions de Plamondon, a pris à partie cinq joueurs des Intrépides pour récolter le total record de 20 minutes de punition dans un seul match. De toute évidence, Ledoux s'avère la pauvre victime du système dégénéré mis en place par Mike Plamondon.

Dick consulta la grosse horloge électrique: 22h50. Plus que dix minutes avant le *dead line*. Dick décida d'enfoncer le clou.

On peut se demander où s'en va le hockey avec de tels stratagèmes. Vaut-il la peine pour nos jeunes gens d'y investir leurs plus belles années?

-- OK, Ernie, je suis prêt. Tu places ça en première page des sports avec la photo de bagarre que Drapeau t'apporte dans cinq minutes. Le titre

sur huit colonnes en 60 points et la photo sur cinq colonnes, six pouces de haut. Je t'apporte le bas de vignette. Eh! as-tu un trou pour me faire un renvoi à la une?

Sans attendre la réponse, il planta ses doigts dans le clavier.

Bas de vignette - 5 cols.

Scène disgracieuse saisie par notre photographe hier au cours du match opposant les Voltigeurs de Belle-Rivière aux Intrépides de Laval. Jim Ledoux, le bulldozer des Voltigeurs, s'en prend ici au minuscule et rapide compteur des Intrépides, Marc Lalande, qui, heureusement, s'en est tiré avec une simple égratignure. (Photo Rolland Drapeau).

Dick laissa échapper un long soupir. Après avoir remis son bas de vignette à Chevalier, il sortit dans la nuit de Belle-Rivière, satisfait mais quelque peu inquiet. Gilles-le-bossu, stationné devant *Le Journal*, se frottait les mains.

Encore tendu, Dick décida de marcher dans la nuit après avoir évité le regard insistant de Gilles-le-bossu. Printemps pluvieux à Belle-Rivière. La nuit, les magasins de la rue Principale maintenaient, dans leurs vitrines,

un éclairage minimal et bleuté qui donnait aux mannequins en robe-soleil un aspect vampirique.

Dick marcha jusqu'au fleuve et observa pendant un long moment le travail des débardeurs qui déchargeaient des conteneurs à l'aide de grues géantes. Le grand navire suédois ajoutait ses lumières à celles des installations portuaires. Le halo qui auréolait le navire et faisait luire des glaçons à la dérive sur les eaux grises du fleuve.

Cette scène détendait Dick et le portait à rêver. «L'Europe... Ecrivains, philosophes, artistes, créent la grande effervescence à Paris, Londres et Rome. Nos artistes y vont pour attraper la fièvre de l'art. À Belle-Rivière, il ne se passe jamais rien. Petite vie. Petits tripotages. L'Europe! et pourquoi pas la Californie! Ah! le soleil! Il tarde tant à venir réveiller le Québec endormi.»

Dick, perdu dans ses pensées, tourna les talons et reprit lentement le chemin de la rue Principale. En passant devant le terminus d'autobus, il vit un grand gaillard blond, aux cheveux longs, l'air d'un Viking égaré, guitare et sac au dos. Il se jeta littéralement sur Dick.

-- I want a place to sleep tonight. Please...

Dick le jugea très jeune. Pas plus de 18 ans. Il avait l'air désespéré.

-- *Where are you going?* lui demanda Dick. *Look, there is an hotel overthere*, lui dit-il en désignant le Riviera, un hôtel à matelots d'aspect modeste situé juste en face du terminus.

-- *I aint got no more money.* Pas d'argent. Tout donné *for bus ticket.*

À ce moment une voiture de la police municipale s'arrêta près des deux hommes. Le sergent Marchildon passa sa grosse face par la fenêtre de la portière et s'adressa à Dick.

-- Ce hobo te fait de la misère, Dick? Je peux l'embarquer si tu veux.

-- Pas de problème, sergent, il a juste l'air un peu perdu, je m'en occupe. Et se tournant vers le Viking: *Come on. Let's have coffee.*

Dick avait eu la soudaine conviction que le grand blond n'aurait pas apprécié une promenade avec le sergent Marchildon.

-- *Thanks, friend, the cop would certainly send me back to U.S.*

Installé avec Dick sur les tabourets tournants au snack-bar du terminus, le jeune homme but avidement le café. Dick comprit qu'une paire de rôties serait également bienvenue. Il en commanda avec du beurre d'arachides à la satisfaction du géant affamé.

Il s'appelait Stephen Smith de Georgetown, Caroline du Sud. Il fuyait l'armée américaine et le Viet-Nam. Stephen raconta la panique des jeunes Américains devant cette guerre qui les obligeait à aller se faire tuer au bout du monde. Des camarades de Stephen étaient revenus à Georgetown, jambe amputée ou encore paralysés, estropiés, dérangés du ciboulot. Des jeunes de moins de vingt ans. D'autres n'étaient pas revenus. Stephen, lui, avait pris sa décision: fuir à tout prix. Après avoir rassemblé ses économies et quelques bagages, il avait quitté Georgetown sans avertir personne. Du stop vers le nord. À la frontière canadienne, un camionneur l'avait caché parmi ses légumes. Stephen laissait derrière lui sa famille, ses amis, sa ville natale.

Même s'il réprouvait la désertion, Dick trouva néanmoins le geste de Stephen dramatique et courageux. Il se rappela le récit de son père Edmond sur l'aventure du grand-père Martin. Le bonhomme avait vécu deux ans dans une cabane à sucre au fond des bois de Saint-Sylvère pour échapper à la conscription de 1916. Ce souvenir fit sourire Dick. «Les Québécois non plus n'aiment pas la guerre», expliqua-t-il à Stephen.

-- *I wanna join a friend who works in a forest camp near Mekinac,* précisa Stephen. *He is waiting for me.* Du travail pour moi dans forêt.

-- Ce sont les chantiers de la Cooper, spécifia Dick. Bon, OK. *It's late now and you are tired. Come on at home. You'll sleep in the living-room. On Saturday, I'll bring you to Mekinac. Just relax, Stephen. My name is Dick.*

Stephen eut un franc sourire et Dick se sentit également heureux.

En se rendant faire sa visite régulière au poste de police, Ginette O'Connor trouva bizarre la remarque du sergent Marchildon au sujet de sa rencontre avec Dick Martin et un grand jeune homme aux allures d'étranger. Ginette fonça vers le terminus d'autobus et arriva juste à temps pour en voir sortir Dick et Stephen. Les longs cheveux blonds, la guitare, la grande fleur brodée sur la veste, tout dans le personnage sentait le hippie en cavale. Plusieurs jeunes Américains en déroute avaient été signalés dans la région. «Déserteurs», pensaient les uns, «Objecteurs de conscience», assuraient les autres. Ginette ne s'embarrassait pas de ces subtilités. Elle devina seulement que le grand Américain avait quelque chose à cacher. Elle décida de filer discrètement les deux hommes.

-- Saint Cimonak, Jim, ton chum Dick Martin, c'est tout un chum!

Le petit poltron de Marcel Jolin passait sous le nez de l'imposant Jim Ledoux l'article du *Journal*. Dans le vestiaire de l'équipe, les autres joueurs s'amusaient de la scène.

-- Aimes-tu ça te faire appeler bulldozer, Jim, poursuivait ce teigneux de Jolin, un bulldozer ça ne brille pas tellement par l'intelligence, mais juste par le chrome de ses *bumpers*, qu'en penses-tu Jim?

-- Tu m'énerves, Jolin, tu m'énerves!

-- Tiens un bulldozer qui s'énervé, avez-vous déjà vu ça, vous autres?

Les joueurs riaient de bon coeur et en oubliaient la tension, avant cette importante partie des séries finales. Dans un instant, ils allaient affronter leurs ennemis jurés, les redoutables Cataractes de Shawinigan. Mike Plamondon fit irruption dans le local.

-- Arrête tes niaiseries, Jolin. Pis toi Ledoux, j'espère que tu te laisses pas influencer par les stupidités de ton Martin-à-marde. Je lui promets un chien de ma chienne à celui-là. Ouais, les gars, on a un gros contrat ce soir. Il faut les manger tout ronds, les écrabouiller comme des punaises! Toi Ledoux, écoute-moi bien. Tu penses seulement au grand Wilson, à rien d'autre. Compris?

Jim rongea son frein.

-- *GO, GO, GO*, criaient les joueurs en sautant sur la patinoire.

-- *GO, GO, GO*, répétait la foule. Vas-y Ledoux. Vas-y le bulldozer, lançait-on de partout. Le bulldozer! Le bulldozer!

Jim était ulcéré.

En retournant s'asseoir au banc, Jim se met à songer. C'est sa dernière saison dans la ligue junior. Sa carrière n'aura jamais débloqué. Il n'a plus aucun espoir de «faire le saut» dans la ligue majeure. Jim se répète sans cesse la phrase de Dick Martin qui l'a touché en plein coeur: «C'est pitié de voir fonctionner le vétéran Jim Ledoux qui fut pourtant un joueur habile et prometteur avec le Vert et Or du Séminaire.»

«Le Vert et Or, pense Jim, en regardant la partie s'engager contre les Cataractes, c'était le bon temps. C'est vrai que j'étais bon, maudit que j'étais bon...». Il rêvait alors de jouer pour le Canadien de Montréal et trouvait dans le hockey un réel plaisir. Depuis, il a suivi fidèlement les instructions de Mike Plamondon dans l'espoir de se distinguer. En pure perte. Plamondon n'aime que sa carrure. Jim Ledoux, démolition en tout genre. Aucune occasion de montrer son véritable talent.

-- Eh Ledoux, lui crie Plamondon en lui tapant sur l'épaule, leur enculé de Wilson a frappé Jolin. Vas-y tout de suite.

La foule se lève et se met à hurler en voyant Jim sauter sur la patinoire.

-- Le bulldozer! Le bulldozer! Vas-y Ledoux. Frappe-le! Tue-le! Tue-le!

Larry Wilson, un gaillard de la taille de Jim, attend son adversaire de pied ferme. Pourtant Jim l'ignore et s'empare de la rondelle. À la

stupéfaction des joueurs des Cataractes, le gros joueur des Voltigeurs fait preuve d'une capacité d'accélération phénoménale. Jim traverse la ligne rouge en déjouant les deux ailiers de Shawinigan. Il passe rapidement à Jolin qui n'a d'autre possibilité que de lui remettre la rondelle à proximité de la ligne bleue. Jim fonce. Rien ne peut l'arrêter. Il déjoue un premier défenseur, contourne le second et l'entraîne de tout son poids dans un mouvement tournant derrière le filet. Puis il débouche à toute vapeur, tout à fait seul, devant le gardien ébahi. Un fin tricotage de dernière seconde lui permet d'enfiler la rondelle entre les jambières du «cerbère muselé», comme l'aurait écrit Émile Latendresse.

La foule est sidérée. Il y a d'abord une seconde de silence absolu. Puis les spectateurs bondissent de leur siège et hurlent à coeur joie. Jim, félicité par ses coéquipiers, rayonne. Dans son coin, Larry Wilson, figé, n'en revient pas. Mike Plamondon enrage. Il sert à Jim, qui rentre au banc, un regard sinistre.

Sur la passerelle des journalistes, Dick Martin applaudit avec frénésie. Son ami s'est repris en mains. Envers et contre tous, il a joué son jeu. Il a surmonté tous les obstacles. Dick déborde de fierté, même s'il appréhende les conséquences d'un tel geste.

-- Tu te crois brillant, gros tas de viande?

Au vestiaire, entre les deux périodes, Mike Plamondon fondit sur Jim. Il se mit à l'abreuver d'injures comme le dernier des abrutis.

-- Tu te prends pour Henri Richard, pauvre imbécile. T'es pas ici pour jouer les clowns de service. Rends-toi compte, petit homme: ton seul rôle dans cette équipe, c'est de protéger nos joueurs. Ton but? rien qu'un coup de chance. Ta carrière tire à sa fin, pauvre idiot. Tu le sais bien. La seule façon de la prolonger, c'est d'être efficace quand on te demande d'aplatir l'adversaire. Es-tu capable d'entrer ça dans ta petite tête?

-- Je sais jouer et je peux jouer, répliqua Jim, rouge de colère. Je ne suis pas un bulldozer!

-- Un but chanceux, mon vieux, seulement un but chanceux.

Jim bondit sur Plamondon, propulsé par toute la rage retenue depuis cinq ans. Il le saisit au collet et se mit à serrer la gorge dans l'étau de ses énormes mains. «Je ne suis pas un tas de viande», dit Jim. L'autre suffoquait.

-- Arrête-toi, t'es devenu fou, haletait Plamondon.

Il fallut que trois joueurs interviennent pour séparer les deux hommes.

-- Sors d'ici, gros plein de merde! hurla Plamondon, hors de lui.

À l'extérieur du Colisée entre les deux périodes, Jim respira profondément l'air de la nuit: sa vraie vie commençait. Dick Martin l'attendait à la sortie.

-- Bravo, mon petit père. Plamondon t'a mis à la porte. Je l'avais deviné.

-- Tu sais Dick, tout est parfait pour moi. Ton article m'a ouvert les yeux. Je vau mieux que ça. Peu importe ce que Plamondon pense de moi.

-- Plamondon. Dire qu'il voulait révolutionner le hockey celui-là, il y a de quoi rire, non?

-- Je me rends chez Bourgo, reprit Ledoux. Il me donne des cours de peinture. Et j'adore ça!

-- Fameux, mon pote, s'exclama Dick. Moi je dois aller voir la fin du match. Ma job est pas toujours drôle non plus.

Les deux amis se saluèrent par de nombreuses claques dans le dos.

En retournant vers la passerelle, Dick rencontra le président des Voltigeurs, Pierre Bonneville en compagnie de son épouse, Clara-Isabel.

-- Eh! Martin, maudit scribouilleux, cherche pas à avoir une déclaration de Plamondon. J'ai donné l'ordre que personne ne fasse de commentaires.

L'avocat, maugréant, s'enfuit d'un pas rapide. Clara-Isabel, entraînée par son mari, se retourna pour adresser un sourire au journaliste ravi.

L'article de Dick, dans le journal du lendemain, se lisait comme suit:

Titre suggéré: SALUONS UN HOMME: JIM LEDOUX.

par Dick Martin.

BELLE-RIVIÈRE - Il est rare de voir quelqu'un se faire congédier pour avoir réalisé un coup d'éclat. Ce fut pourtant le sort de Jim Ledoux hier soir. Ledoux a été mis à la porte des Voltigeurs, contre toute logique, après avoir réussi un des plus beaux buts des séries finales aux dépens des Cataractes de Shawinigan.

Chacun comprenait qu'en agissant ainsi Ledoux s'opposait aux directives de l'instructeur Mike Plamondon. Plamondon, on le sait, confinait Ledoux aux «jobs de bras». Exaspéré, Ledoux s'est révolté. Il a voulu montrer à la face du monde son vrai talent. Jim Ledoux en a fait la démonstration: il n'est pas seulement un bulldozer mais il sait aussi jouer au hockey. Et

brillamment! Quel but il a réussi! Quel travail de finesse et de puissance, du grand art! La foule éblouie s'est levée d'un bond pour crier son enthousiasme.

Ledoux se doutait bien que son initiative allait lui attirer les foudres de son instructeur. Ce qui n'a pas tardé. Entre la première et la deuxième période, Ledoux était viré et se retrouvait hors du Colisée. Incidemment, les Voltigeurs ont gagné au compte de un à zéro. Grâce à Jim Ledoux. Ce dernier veut maintenant entreprendre une nouvelle carrière d'artiste-peintre. Une carrière qu'il mènera à sa guise cette fois. Il semble tout à fait heureux d'avoir choisi la voie de la fierté. Voilà un homme courageux! Rendons-lui hommage!

-30-

Ce beau samedi de printemps. Dick au volant de sa nouvelle Volkswagen Beetle rouge conduisait Stephen Smith à Mékinac.

-- Regarde, Stephen, la Saint-Maurice. Les Indiens l'appelaient Métabéroutin, les eaux noires. Une rivière superbe, non?

-- Très beau! Très beau! s'exclama Stephen.

À Saint-Jacques-des-Piles, la route pique à flanc de montagne et semble plonger dans la rivière à proximité d'une falaise rocheuse. Large et puissante, la rivière Saint-Maurice roule à bon rythme ses eaux tumultueuses entre ses rives escarpées. La rivière charrie sur son dos des troncs d'arbres coupés. Ces billes de bois, que les gens appellent «pitounes», proviennent des camps forestiers du nord et descendent le courant de la rivière jusqu'aux papeteries de Grand-Mère, Shawinigan et Belle-Rivière.

Dick admirait le paysage. Les montagnes, parées à cette époque d'une multitude de touches vert tendre, ressemblaient à une aquarelle pointilliste. L'automne, par contre, commenta Dick, c'est l'explosion des couleurs vives: or, ocre, écarlate. Une colère fauve!

Les Anglais de la Cooper exploitaient les chantiers de coupe sur cet immense territoire. Ils abattaient les arbres de la région depuis le début du siècle.

Dick était toujours saisi d'émotion à la vue de ses montagnes et de sa rivière. Le paysage l'habitait littéralement. Il sentait ses échos au plus profond de son être.

-- J'aime ce pays, Stephen. C'est mon pays. Nous sommes nés de cette rivière et de ces montagnes. Nous sommes une race de bûcheurs et de draveurs. Il ne faut pas abandonner ça aux mains des étrangers.

-- Draveurs? *What's that?* questionna Stephen.

-- On n'en voit plus aujourd'hui. C'étaient des types audacieux qui couraient sur les billes et allaient débloquer les amoncellements avec de longues gaffes. *A long stick with a hook, you know? Sometimes, they used dynamite. Very dangerous.*

-- Beau pays, *my friend*. Bien d'aimer son pays. *But, look at my country.* Les Américains sont fous de leur pays. C'est bon et c'est mauvais. *Patriotism brings us to war.*

Le grand Viking sombra dans une profonde tristesse et son sentiment touche également Dick. Les montagnes défilaient dans les fenêtres de la Volks. Imperturbables, les pitounes progressaient comme un glacier. Dick s'interrogeait.

-- C'est pas pareil, Stephen. Nous ne cherchons pas à gouverner le monde. Nous sommes petits et menacés.

Un grand Irlandais roux accueille Stephen à Mékinac. Les deux camarades se sautèrent dans les bras.

-- Vive la liberté du Québec, dit joyeusement l'Irlandais dans un français laborieux.

Stephen se tourne vers Dick.

-- *So long my friend. Merci pour tout. I'll never forget. Bonne chance avec ton pays. I don't know what you must do, but I think this country is in good hands if guys like you take care of it.*

Au retour, Dick aperçut la petite voiture blanche de la station CKBR garée près d'un casse-croûte, entre les camions des routiers.

Ginette O'Connor avait suivi Dick Martin et Stephen Smith jusqu'à Mékinac.

Torride juillet. Dick avait emmené Mario à l'Exposition universelle de Montréal. La foire gigantesque réunissait tous les pays du monde sur l'île Notre-Dame. Expo 67 faisait la fierté du Québec.

Foule nombreuse en vêtements légers, drapeaux de toutes les couleurs claquant au vent, étincelants pavillons métalliques, (sphères, cubes, pyramides) sortis tout droit d'un film de science-fiction, chaleur suffocante suintant du ciel et du béton. Partout les sourires, les éclats de voix, les chansons, la fête grandiose. Sur les murs des chiottes, le slogan des séparatistes: *Vive le Québec libre!* Et la chanson-thème, anodine, dans tous les haut-parleurs:

Un jour, un jour

Quand tu viendras

Nous t'en ferons voir

De grands espaces.

Les jeunes écoutaient plutôt les Beatles sur leur transistor: *Penny Lane is in my ears and in my eyes.*

Dick et Mario s'étaient attardés au cinquième étage du pavillon de la France, sorte de hérisson d'aluminium. Ils avaient passé l'après-midi à écouter la voix des écrivains. Sur des enregistrements, que l'on commandait comme les disques d'un juke-box, Sartre, Camus et Malraux lisaient des extraits de leurs oeuvres. «La condition humaine, ce livre nous appelle», pensa Dick.

Le lendemain matin, au retour, Dick et Mario écoutaient la radio dans la Volkswagen: «Le général de Gaulle, vient de débarquer à l'Anse-aux-Foulons, à l'endroit même où Wolfe amorça la bataille des plaines d'Abraham en 1760. Le Président, voyage à bord du croiseur Colbert de la marine française. Il est arrivé à Québec durant la nuit. Après une brève visite de la capitale, le Président et sa suite remonteront le Chemin du Roy en compagnie du Premier ministre Daniel Johnson.»

Dick et Mario circulaient justement en sens inverse sur le Chemin du Roy, cette route qui relie Montréal et Québec en suivant, sur la rive nord du Saint-Laurent, un tracé dessiné du temps de la Nouvelle-France.

-- Une grosse journée pour le général, dit Mario. Il prononcera plusieurs discours jusqu'à Montréal.

-- Oui, et Johnson n'a pas lésiné sur le spectacle. Regarde au bord de la route. Des drapeaux à chaque arbre, à chaque poteau. Fleur de lys du Québec accouplée au tricolore.

-- Eh Dick, as-tu vu? La chaussée est bordée de fleurs de lys peintes sur l'asphalte. WOW! J'espère qu'on arrivera à temps pour voir de Gaulle à Belle-Rivière.

La coccinelle de Dick allait donc à la rencontre de la limousine présidentielle.

«Le Président de Gaulle, poursuivait la radio, arrive maintenant à Donaconna. La population manifeste son enthousiasme sur la place de l'église. Le général domine l'assistance de son imposante stature. Il s'apprête à prendre la parole».

-- Mes amis, Français Canadiens, présentement la France vous regarde. Elle vous voit. Elle vous entend. Elle vous aime.

A chaque étape la Marseillaise sonnait la charge et galvanisait les foules. Solennel et imposant, le Président terminait tous ses discours par un puissant: Vive le Québec, vive le Canada, vive la France.

Sainte-Anne-de-la-Pérade. De Gaulle monta le ton en suivant, disait-on, un scénario bien orchestré.

-- Nous sommes pareils. Nous sommes Français.

Dick était ému. Mario aussi. Comme tous les Québécois, ils écoutaient la voix de la vieille France qui remontait en leur âme par-delà le souvenir meurtri de la défaite de 1760. Blessure jamais refermée. Et de Gaulle, fin psychologue des collectivités, faisait vibrer cette corde sensible avec une rare efficacité, en scandant ses phrases dans une rythmique incantatoire.

Belle-Rivière. Dick et Mario arrivèrent juste à temps pour se rendre à la cour du Séminaire. Une foule considérable, chaleureuse et épanouie entourait l'estrade de fortune préparée pour recevoir l'illustre visiteur. Dick poussa le fauteuil roulant de Mario le plus près possible du podium.

Quand de Gaulle s'avança vers le microphone, chaque spectateur céda à la fascination devant ce grand vieillard à la voix grave qui savait si bien remuer les racines profondes.

-- Vous serez ce que vous voulez être, c'est-à-dire maîtres de vous. Votre peuple ne doit dépendre que de lui-même. Et c'est ce qui se passe, je le vois, je le sens.

-- Ouf, glissa Dick à Mario, il va loin. Mais voilà ce que nous avons besoin d'entendre.

-- Le Québec devient maître de lui-même, poursuivait de Gaulle, tel un prédicateur-vedette de Notre-Dame-de-Paris, il le devient pour l'honneur et pour le bien des communautés voisines du Canada tout entier. Moi, je vous apporte le salut de la France, du vieux pays qui vous aime et qui ne vous oublie pas. (Et élevant la voix dans un crescendo théâtral): Vive le Québec, vive le Canada et vive la France.

Allons enfants de la patrie

Le jour de gloire est arrivé.

Aux accents mobilisateurs de la Marseillaise, la foule frémit au comble de l'excitation. Dick aperçut le sergent Marchildon qui, avec ses collègues, endiguait les spectateurs. Le sergent se composait avec effort un visage stoïque. Mais quoi?, remarqua Dick, c'était bien une larme qui mouillait l'oeil du policier?

Dick, Mario et le Poète Hubert Pichet rencontrés sur les lieux se rendirent ensemble chez Stéphanos, pendant que de Gaulle repartait en Lincoln décapotable vers Montréal.

Les trois hommes commandèrent la soupe du jour, un sandwich jambon laitue moutarde et plusieurs cafés. Ils n'avaient pas envie de quitter cet endroit chaleureux où les nombreux clients voulaient partager leur émotion. Le téléviseur juché sur une tablette élevée permettait de suivre pas à pas la progression du Président vers Montréal.

-- Ton Johnson doit jubiler, ironisa le Poète à l'intention de Dick. Quel spectacle réussi! Nos «fédérastes» Pearson, Marchand et Trudeau doivent rager. Johnson a voulu monter le peuple pour faire un croc-en-jambe à Ottawa. Il a gagné.

-- Vous avez peut-être raison, Hubert, mais vous savez bien qu'on avait besoin de quelqu'un pour nous secouer.

-- C'est vrai. Notre monde fait sa prise de conscience aujourd'hui. Pas mal de gens vont voir les choses autrement. Mais quelle tristesse de devoir faire appel à un étranger pour nous révéler à nous-mêmes. Il a beau jeu de Gaulle de venir nous courtiser en remuant un passé enterré depuis deux cents ans. La France nous avait pourtant bien oubliés pendant tout ce temps.

-- D'accord, reprit Dick, mais vous admettez qu'il est quand même courageux. Personne d'autre que lui n'aurait fait ça.

-- Le vieux Christ, vociféra le Poète, il veut seulement embêter Ottawa. Il a une crotte sur le coeur parce que le fédéral a refusé de lui vendre de l'uranium et parce que Pearson lui paraît trop servile devant les Américains.

-- Là, il n'a pas tort.

La discussion animée, souvent joyeuse et exaltée, se poursuivit tout l'après-midi chez Stéphanos.

-- Regardez, lança quelqu'un, v'là de Gaulle à l'hôtel de Ville de Montréal.

Chacun s'interrompit pour fixer le téléviseur. Le discours reprenait les thèmes du Chemin du Roy. Sous le balcon, on voyait la foule agiter de nombreuses pancartes. Le Rassemblement pour l'Indépendance nationale affichait sa présence bruyante. Comme à son habitude, de Gaulle entamait son crescendo final d'une voix tonitruante:

-- Vive le Québec...

-- Ouais-ouais, dit le Poète, vive le Canada et vive la France, allons enfants de la patrie....

Mais le général fit une longue pause. Le silence durait. Interminable. Tous les clients de Stéphanos étaient maintenant rivés au téléviseur. On vit le général reprendre son souffle pour lancer dans un roulement de tonnerre:

-- Vive le Québec...LIBRE!

-- Qu'est-ce qu'il a dit? demandaient les clients, qu'est-ce qu'il a dit? Il l'a dit? Il l'a bien dit? Mais oui il l'a dit.

La fièvre remplit le restaurant de Stéphanos. Les gens riaient, pleuraient, se félicitaient comme lors d'une victoire du Canadien en finale de la coupe Stanley.

-- Ouais, il l'a dit, admit le Poète, les mots, les mots, quelle arme!

CHAPITRE CINQ

La voix de Pierre Bonneville vibrait de colère dans le récepteur du téléphone. Dick écoutait le président des Voltigeurs en s'efforçant de garder son calme.

-- Espèce de saboteur, tu te permets de critiquer nos choix au repêchage! De quoi te mêles-tu? Non seulement tu causes le départ de Jim Ledoux, mais tu veux monter les amateurs contre nous parce qu'on lui trouve un remplaçant aussi bien baraqué. Écoute-moi bien, blanc-bec. C'est pas toi qui vas nous apprendre à mener notre équipe. Nous, on sait ce que les amateurs attendent. Sans intimidation, il n'y a plus de spectacle et plus personne dans les gradins. On l'a trouvé notre homme. Stan Kowalski, c'est un vrai dur, pas un dégonflé comme ton Ledoux.

-- Monsieur Bonneville, répliqua Dick, vous n'allez pas non plus m'enseigner mon métier. Le public a droit à une information complète. Il a le droit de tout savoir sur Kowalski, ce repris de justice, un voyou de la pire espèce qui a déjà failli tuer un homme. Ce type n'a pas assez de cervelle pour contrôler ses muscles. C'est un danger public et vous le savez très bien.

-- Écoute, mon morveux, si tu écris la moindre chose sur la vie privée de Kowalski, je te poursuis en libelle. Et puis, ton petit frère Mario se plaît bien dans l'organisation des Voltigeurs. Je ne suis pas sûr qu'il soit vraiment indispensable...

-- Salaud! Tenancier de bordel! Moi aussi je t'ai à l'oeil.

Dick raccrocha violemment. Dès l'après-midi, Jérôme Laferté le convoqua.

-- Mon cher Dick, commença le directeur de la rédaction en se raclant la gorge, Gilbert Lefrançois se réjouit de ta performance aux sports. Tu as mis de la vie dans ces pages qui étaient ennuyeuses comme la pluie.

-- Je suppose qu'il y a un «mais»..., railla Dick.

-- Non, non, il n'y a pas de «mais», je partage entièrement l'avis de Lefrançois. Par contre...

-- Ah!, c'était pas un «mais», c'était un «par contre».

-- Cesse de rigoler, Dick, tu vas finir par me mettre en maudit. Non, ce que je veux te dire, c'est que je pense, et Lefrançois le croit aussi, je pense que, vois-tu, il serait temps de mettre un peu de dynamisme dans les pages culturelles. Jusqu'à maintenant, chacun y place son grain de sel. Mais ça manque de direction là-dedans. Tu as fait des études classiques, tu

aimes les écrivains et les artistes. En plus, je sens bien que les sports te laissent sur ta faim. Alors...

-- J'ai compris. Bonneville a appelé Lanthier pour se plaindre de mon article sur Kowalski. Et Lanthier t'a dit de me muter.

-- Qu'est-ce que tu vas chercher? Tu souffres d'un complexe de persécution, mon Dick? Je t'offre un défi superbe dans un domaine qui te convient mieux et tu rechignes!

-- Je maintiens ce que j'ai dit. Tu ne l'avoueras pas, mais tu sais que c'est vrai. Par contre, tu as raison, ton offre me plaît.

En évitant la bagarre, Dick espérait sauver l'emploi de Mario. Il trouverait bien une occasion de remettre à Bonneville la monnaie de sa pièce. Pour l'instant, il se réjouissait de quitter les statistiques, le carnage au hockey, les offres de pots-de-vin et les chicanes entre Latendresse et Boissonneault.

Flore sentait le regard de monsieur Jean-Paul posé sur elle. Au sommet d'un escabeau, elle rangeait des livres sur les rayons supérieurs d'une étagère. Flore l'avait constaté: son patron faisait des frais pour elle. Tout droit, grand, mince et pimpant dans son complet de tweed gris, un jabot

de couleur chaque jour différente et une délicate émanation de lotion rare, tous ces détails révélaient à Flore le trouble qu'elle causait au libraire.

Elle devinait maintenant qu'il reluquait ses jambes à la dérobée tout en simulant une grande application à feuilleter une liasse de factures près de la caisse enregistreuse. Flore connaissait le pouvoir de séduction de ses jambes. À l'adolescence, elle avait vécu un déchirement: fallait-il écouter sa conscience ou sa coquetterie? Toutefois, à l'avènement des mini-jupes, elle n'avait plus hésité: «J'ai de belles jambes, je les montre». C'était son choix, sa fierté, une expression de sa liberté, avec un zeste de provocation. Flore commençait à jeter par-dessus bord les interdits qui avaient jusque là réglé sa vie de femme. Mini-jupe de jeans, collants rouges et blouse cintrée à fleurs vert lime, elle ressemblait à véritable papillon au sortir du cocon. À 28 ans, Flore avait la taille et le visage frais d'une toute jeune fille avec de longs cheveux bruns en éventail sur ses épaules. Son désir d'affirmation lui donnait une assurance nouvelle. Son regard brillait.

Flore le soupçonnait: de sa position, monsieur Jean-Paul profitait d'un angle favorable pour zyeuter ses cuisses. À cause du collant relativement opaque, l'imagination du vieil homme devait s'activer pour compléter une vision inachevée. Flore se retourna vivement pour croiser le regard de monsieur Jean-Paul. Le libraire baissa la tête et rougit comme un adolescent pris en faute. La jeune femme éclata de rire.

-- Vous aimez mes jambes, monsieur Jean-Paul? Eh bien regardez.

Et elle souleva d'un coup sec sa petite jupe. Le haut du collant laissa deviner le slip blanc sous le nylon rouge. Flore s'esclaffa de plus belle en faisant une torsion du bassin pour montrer ses fesses du haut de l'escabeau.

-- Ce n'est pas bien de tourmenter un vieil homme, dit le libraire à la torture. S'il vous plaît, Flore, cessez ce jeu stupide.

Flore s'amusait comme une petite fille et riait de bon coeur en rejoignant son patron près du comptoir.

-- Ne faites pas cette tête, monsieur Jean-Paul, lui dit-elle consolante, c'est parfaitement normal que vous aimiez mes jambes. D'ailleurs, je vous en voudrais de les trouver vilaines. Si ça me fait plaisir de vous les montrer, où est le mal? Il ne faut pas avoir honte de ses sentiments, monsieur Jean-Paul. Moi, je vous aime beaucoup.

-- Ce n'est pas bien, Flore, ce n'est pas bien. J'ai mal agi. Veuillez m'excuser, je suis confus.

Depuis qu'à toutes fins utiles elle dirigeait la boutique, Flore avait développé le sens de l'initiative. «Après la librairie, le libraire!», pensa-t-elle. De nouveau, elle se lança un «Pourquoi pas?» qui la fit foncer sans hésiter.

-- Monsieur Jean-Paul, vous avez envie de moi, n'est-ce pas?

-- Ecoutez, Flore, c'est ridicule. Je regrette.

-- Ne trichez pas, monsieur Jean-Paul, vous ne regrettez pas du tout. Vous êtes un homme seul et vous aimez les femmes. Rien de plus normal. Alors, ne fuyez pas, soyez franc, admettez que vous avez envie de moi!

Flore exposait son point de vue comme une théorie scientifique. Calme, déterminée, rationnelle, elle n'avait rien de la vamp racoleuse. Monsieur Jean-Paul aurait voulu fondre derrière son comptoir ou s'enfoncer dans le plancher. Il avait bien eu d'autres femmes, sporadiquement. Mais aucune ne prenait ainsi l'initiative et ne raisonnait la question du désir d'une façon aussi pragmatique.

-- Flore, il ne faut pas parler ainsi de ces choses-là, implora Jean-Paul.

-- Je ne connais pas de meilleure façon que la franchise. Alors vous admettez?

-- Oui, bien sûr, vous êtes une très belle femme, très attentive envers moi, vous apportez le bonheur dans cette librairie. (Et en baissant la tête) vous avez apporté le bonheur dans ma vie, je ne croyais pas que ce fût encore possible.

-- Eh bien, voilà qui est parler, triompha Flore. (Et plus douce). Il ne faut pas avoir peur de dire ce qu'on ressent, monsieur Jean-Paul. Je

vous le répète, je vous aime bien. Je suis désolée de vous avoir bousculé. Sachez seulement que je ferai l'amour avec vous quand vous voudrez.

Le vieil homme avait les larmes aux yeux.

-- Flore, vous êtes Carmen! lui dit-il alors qu'elle retournait à son escabeau en fredonnant.

-- Carmen?

-- Oui, comme dans l'opéra...

Le samedi suivant, Edmond écoutait l'opéra à la radio. Flore, en visite-éclair, s'approcha de son beau-père et s'assit sur le pouf devant le gros fauteuil.

-- Edmond, parlez-moi de Carmen.

Personne ne questionnait Edmond sur son intérêt pour l'opéra. Son visage s'éclaira.

-- Carmen, c'est justement elle qu'on entend, avec la voix de Maria Callas. Quelle merveille! Carmen, ma fille, c'est une dévergondée, une putain, mais tous les amateurs d'opéra l'adorent. Parce qu'elle aime comme

une vraie tigresse. Elle choisit toujours son homme et son heure. Infidèle, que veux-tu, dangereuse, une vraie furie.

Callas chantait:

*L'amour est enfant de Bohême
Qui n'a jamais jamais connu de loi
Si tu ne m'aimes pas, je t'aime
Et si je t'aime, prends garde à toi.*

Flore écoutait en souriant.

Dick Martin se retrouva dans un nouvel flot de quatre bureaux à partager avec Albert Tourangeau, Paul Jolicoeur et la rédactrice des pages féminines, Huguette Salvy, les trois collègues qu'il appréciait le plus. Dick se réjouissait de sa mutation: enfin un domaine plus en rapport avec ses préoccupations. Amateur de littérature, il fréquentait également les peintres de l'atelier Bourgo, les chansonniers et les intellectuels qui se réunissaient au *Repère*.

Dès ses premières critiques, Dick se fit une réputation de persécuteur. Il pourfendait la médiocrité avec intransigeance, surtout celle des artistes professionnels montréalais et parisiens qui venaient ramasser les dollars des provinciaux en échange d'un flot de mièvreries sucrées.

Dans cet esprit, Dick s'appliqua à tailler en menus morceaux une grande vedette de la chanson française.

ADAMO, LE FAUX TENDRE

par Dick Martin

(...) «Je suis attaché au doux poteau de ta tendresse...» Cette chanson démontre le registre d'Adamo. Le chanteur offre à son public deux pleines heures de guimauve dégoulinante. «Mon amour, sors de chez toi, que je puisse aller vers toi. La cheminée tire comme un charme, je l'ai ramonée pour toi». De telles inepties ponctuées de sanglots étranglés, soulignées par un visage torturé, soutenues par des éclairages roses et des coulées de flûte sirupeuse ont arraché, durant cette poignante soirée, de tristes soupirs aux jeunes filles émues. Snif-snif.

Mais de la larme à la piastre, il n'y a qu'un pas. Les promoteurs d'Adamo l'ont bien compris.

Le public fera-t-il un jour la différence entre le propagateur de la bêtise et l'artiste véritable qui nous livre son chant intérieur, personnel et unique? Adamo préfère encore les compromi\$\$\$.

-- Vous exagérez, Dick, lui reprochait doucement la maternelle Huguette Salvy, charmante dame dans la cinquantaine, mère couveuse pour ses collègues de la salle de rédaction.

-- C'est vous qui êtes trop bonne, Huguette, Vous avez vu le prix des billets pour leur chanteur de pommes. Dix piastres, vous vous rendez compte? Parce qu'ils viennent d'ailleurs, ces artistes provoquent la pâmoison de notre public et ils ramassent la galette pour de pures niaiseries! Il faut le dire ça, Huguette, vous ne croyez pas?

-- Mais en même temps vous dénoncez la niaiserie du public et ça, les lecteurs ne vous le pardonnent pas.

-- Peu importe. Si mes critiques peuvent aider les gens à rechercher un peu plus d'authenticité dans les spectacles qu'ils vont voir, mon travail aura servi à quelque chose.

-- Don Quichotte n'est pas mort, il vit parmi nous, ironisa Albert Tourangeau, arrivé sur ces entrefaites.

Mais Dick avait aussi ses accès d'enthousiasme. Surtout pour les troupes locales. Ces amateurs passionnés oeuvraient dans des conditions épouvantables et tentaient le plus souvent des expériences audacieuses.

Dick avait particulièrement louangé une création du Théâtre Athanor de Joseph Mignolet, *L'homme sacrifié*. Il s'agissait d'une vibrante dénonciation

de la torture. Lorsqu'ils entraient dans le Théâtre de Poche de la jeune université de Belle-Rivière, les spectateurs voyaient, suspendus aux soliveaux, les acteurs. Dans cette pénible position, ils récitaient un texte de Lorca. Ils le récitaient sans cesse, comme une incantation, en s'agrippant aussi longtemps que possible aux soliveaux. Les spectateurs souffraient avec eux. Les acteurs suppliciés attendaient les limites de l'épuisement pour se laisser choir sur le sol.

Dick avait aussi apprécié le surprenant spectacle du comédien-poète Jean Laprise au même petit théâtre. Encore là, dès leur entrée, les spectateurs se voyaient imposer un environnement inhabituel. Ils devaient circuler dans un labyrinthe sombre avant de prendre place debout, en rangs serrés, dans ce qui se révélait une véritable cage. Et, dans le vaste espace central, chèvres, moutons, lapins, poules, canards gambadaient en toute liberté...

Le nouveau critique s'était aussi révélé un «fan» inconditionnel du groupe rock *Pestak* de Bob Saint-Pierre. Cheveux raides, barbe hirsute et adidas trouées, Bob Saint-Pierre hurlait sa joyeuse folie dans ses micros toujours défectueux: «Et je suis si heureux, ma blonde a les cheveux bleus...». Dick avait consacré au groupe tout un haut de page avec titre et immense photo sur huit colonnes.

LE GROUPE PESTAK A L'HEURE DU CHOIX.

par Dick Martin.

«T'as des boules comme on en voit dans les vues. Le grand malheur c'est que tu me les montres pas. Si tu m'aimes, moi je l'ai jamais su. Tu m'as toujours fait garder mes bas».

«Déguisée en image, elle s'enfuit quand vous tournez la page».

Du molo au forto, de la poésie sensible jusqu'à l'effervescence de l'explosion verbale s'inscrit l'entreprise fascinante de Pestak. Le groupe se permet toutes les libertés. C'est bon et sain.

Cette générosité pour un groupe de musique «vulgaire» avait soulevé l'indignation du docteur Gerald Bonneville, frère de l'avocat et second beau-frère du président-éditeur Gérard Lanthier. Le bon docteur avait téléphoné au président pour lui crier sa désapprobation. Il ne comprenait pas pourquoi on accordait une telle couverture à des voyous certainement drogués. À l'opposé, les concerts classiques qu'il présentait au nouveau centre culturel n'obtenaient qu'un minuscule entrefilet. Qui plus est, le jeune critique musical, Pierre-Marc Bouchard, dénigrait ces manifestations. «Il faut une bonne dose de condescendance pour apprécier ces concerts où la rigueur fait cruellement défaut», écrivait-il.

Dick encourageait son collaborateur Bouchard, à la plume aussi acérée que la sienne. «Il faut dire les choses sans tourner autour du pot», lui recommandait-il.

Gilbert Lefrançois appuyait Dick et trouvait le nouveau style de sa section parfaitement en accord avec ses vues sur le journalisme actuel. Néanmoins, il lui conseilla la prudence lorsqu'il avait affaire à la famille du président.

-- Je suis encore dans l'eau chaude, confia Dick à Tourangeau, les Bonneville veulent ma peau. Ils sont partout.

-- Je pense que Clara-Isabel la veut aussi... Et ça te déplairait pas, vieux maquereau, blagua Tourangeau. Vos yeux vous trahissent quand vous discutez au *Repère*.

-- Imbécile, Clara-Isabel a si peu à voir avec les Bonneville. Bon, tu me distrais de mon vrai problème. Ils vont finir par me faire congédier, c'est sûr!

-- T'inquiète pas, mon vieux, on vient d'obtenir notre reconnaissance syndicale. On va négocier serré. Ils ne pourront plus remercier personne par simple caprice.

-- Puisses-tu avoir raison.

En fin de soirée, au *Repère*, dans l'atmosphère sombre et enfumée d'après-spectacle, ça discutait ferme. Il se trouvait toujours quelqu'un

pour avancer une opinion originale et plusieurs autres pour la contester. Tout y passait: la guerre du Vietnam, les mouvements d'étudiants en France, l'amplification de l'action terroriste à Montréal, la fondation du nouveau parti de René Lévesque et la montée, à Ottawa, de l'intellectuel brillant, arrogant et unanimement honni au *Repère à Bourgo*: Pierre Trudeau.

C'est le moment que choisit Dick Martin pour glisser sa main entre les genoux de Clara-Isabel, assise à ses côtés. Il sentit la douceur du jupon sur le dos de la main. Clara-Isabel plongea son regard empreint de tristesse dans les yeux de Dick enivré. Puis elle amorça un lent sourire.

La maison d'été des Bonneville. À dix kilomètres de la ville au bord du fleuve. Dick et Clara n'avaient pas allumé. Seule la lueur de la lune, reflétée par le fleuve, éclairait le salon où un immense tapis tressé occupait toute la place. Installé dans un imposant fauteuil de rotin, Dick se prenait maintenant pour un émir. Clara-Isabel se déshabilla avec une solennité grave dans le rayon de lune qui donna à sa peau d'étranges reflets bleutés. Dick ébloui crut à une apparition de la madone du Cap-de-la-Madeleine.

-- Tu aimes *L'hymne à la joie*? dit Clara en plaçant le disque sur le phono.

Ils firent l'amour sur le tapis tressé qui leur creusa des sillons sur la peau. Les corps devinrent musique. Les chœurs de Beethoven leur renvoyaient l'écho du chant primordial qu'ont dû entendre, en s'étreignant, le premier homme et la première femme.

Une relation passionnée, rapide et malhabile marquée par l'excitation des deux partenaires. Instant d'excès, de trop plein, de débordement, de précipitation.

-- Je ne suis pas à la hauteur, fit Dick

-- Comment à la hauteur? répliqua Clara.

-- À la hauteur de l'événement. J'attendais ce moment depuis si longtemps. Depuis que je t'ai vue si triste à ton mariage.

-- Tu m'as vue à mon mariage?

-- Oui, à la sortie de la cathédrale. Je passais là par hasard. Je n'ai pas pu quitter ton visage des yeux.

-- Quel romantisme!

Mi-rieuse, mi-touchée, Clara embrassa Dick sur le front, le nez, la bouche.

-- Moi je t'ai remarqué dès le premier jour à l'ouverture de ma galerie. Tu es beau, grand, fort et quelle mâchoire!

-- Oui oui, je sais, celle de Dick Tracy, le policier des bandes dessinées, fit Dick amusé.

-- Ah bon! c'est à lui que tu dois ta vocation de justicier?

Clara-Isabel se moquait. Elle rayonnait de bien-être. Elle se mit à danser nue dans la lueur de la lune. Et Dick ressentit une vive émotion en rien comparable à ce qu'il avait vécu avec d'autres femmes. Le rythme de sa respiration se permettait de curieuses fantaisies. Une douce chaleur circulait en lui. *L'hymne à la joie* sonnait dans tout son être. Et simultanément, Dick se sentait agressé, oppressé. Son coeur en furie voulait ouvrir sa cage. La panique le gagna.

Dick avait du mal à faire des choix. Même si son métier l'amenait à se prononcer quotidiennement sur des manifestations artistiques de toute sorte, le moment de prendre un engagement le mettait toujours à la torture.

La question syndicale, notamment, le troublait. À cette époque, les syndicats menaient des luttes souvent violentes contre les multinationales et les gouvernements. Certains cherchaient à déstabiliser le pouvoir de

l'Etat. Les véritables batailles de rues que l'on voyait à la télévision effrayaient Dick.

-- Il faut t'embarquer, mon vieux. Tu ne peux pas te tenir des deux bords à la fois, disait Albert Tourangeau.

-- Oui, mais beaucoup de syndicats font des gaffes, rechignait Dick.

-- Notre syndicat est démocratique, reprenait Tourangeau, il prendra la forme que nous lui donnerons. Et si tu t'embarques pas, tu pourras rien faire pour le façonner à ton goût.

Tourangeau parlait avec conviction. Avec sa couronne de cheveux blonds frisés, auréolant un front dégarni, il inspirait le respect. Dick se laissa gagner. Il devint secrétaire du syndicat des journalistes.

Avant cette accréditation, les journalistes se contentaient d'une petite association-maison, ou syndicat de boutique, que présidait l'ineffable Émile Latendresse. Une fois l'an, Émile négociait directement avec Gérard Lanthier qui l'invitait à dîner chez *Le Français*. Encore gris des trois cognacs offerts par président, Émile revenait toujours à la rédaction en se lamentant :

-- Je vous assure, j'ai tout essayé. Il n'a pas voulu donner plus.

Les collègues maugréaient un peu et reprenaient le travail. Huguette Salvy vivait un échec de plus: «25% de moins parce que je suis femme, mon travail vaut pourtant celui des hommes», pensait-elle. «Nous ne valons pas plus que les balayeurs de la Cooper», pensaient les hommes. Encore cette fois, il n'y aurait toujours pas de sécurité d'emploi. L'employeur ne contribuerait pas au petit fond de pension mis sur pied par les employés. Ces derniers auraient encore droit à une simple visite du président à l'occasion d'une hospitalisation et à son traditionnel cadeau lors des naissances: une boîte de chocolat *Laura Secord* pour la nouvelle maman.

Même s'ils en avaient gros sur le coeur, les plus vieux journalistes prônaient la modération. Certains croyaient sincèrement qu'on pouvait s'entendre avec l'employeur sans syndicat. On connaissait Gérard Lanthier depuis des années. Un accord pouvait survenir sans bagarre. Ils évoquaient le spectre du lock-out de 1955. *Le Journal* avait alors congédié sans frémir la moitié du personnel.

-- Je veux rien savoir de ton maudit syndicat-à-marde, lança Alfred Dallaire de bord en bord de la salle de rédaction. C'est rien que des communistes qui grouillent là-dedans.

-- On n'a pas de convention raisonnable, Alfred, répliqua Dick. Les patrons s'unissent. Il faut s'organiser nous aussi. Former un front commun avec les autres journalistes du Québec. Rien de révolutionnaire là-dedans.

-- Mais qui dirige la Centrale, hein? L'argent vient de Moscou et de Cuba, c'est certain.

-- Bien voyons Alfred, tu sais bien que l'argent vient des cotisations.

-- Parlons-en des cotisations, criait Dallaire, son gros visage en feu. Ça va nous coûter combien, hein? Encore des coupures sur notre paye.

-- Pauvre vieux, regarde-là donc ta paye, hurlait Dick à son tour. Tu pourras jamais l'augmenter ta paye si tu te donnes pas un pouvoir de négociation. Ça fait vingt ans qu'on demande gentiment des augmentations à Lanthier. Émile revient toujours en disant: «Il ne veut pas donner plus, il ne veut pas donner plus». C'est sûr qu'il ne donnera jamais plus. Pas fou le gars. Pourquoi le ferait-il? En attendant il empoche les profits. Rends-toi compte, Alfred, *Le Journal* profite du monopole dans la région. La boîte rapporte des millions et coûte presque rien.

Un nouvel ordre des choses s'installa progressivement dans la salle de rédaction comme dans plusieurs milieux de travail. Les patrons durent accepter d'encadrer leur autorité. Et les employés héritèrent d'un pouvoir qui les effrayait.

Au *Journal*, le nouveau syndicat réussit à signer une première convention avantageuse sans affrontement majeur. Victoire remarquable qui soulagea le président Tourangeau: ses troupes, il le savait, auraient sans doute flanché devant une réelle confrontation. Néanmoins, la simple

intimidation tranquille rapporta un salaire plus élevé de 15% et la parité pour la journaliste féminine. *Le Journal* sortait du Moyen-Age.

La nouvelle fit le tour de la salle comme une hirondelle affolée. Le FLQ venait d'enlever un Anglais d'Angleterre: l'attaché commercial James Richard Cross.

-- Ils commencent à jouer dur, commenta Albert Tourangeau. Un enlèvement, c'est autre chose qu'une bombe au milieu d'un terrain vague.

-- Justement ce n'est plus du jeu, grogna le gros Dallaire en mordant le tuyau de sa pipe. Ces voyous vont nous conduire à la révolution.

-- Pauvre Alfred, ironisa Dick Martin, tu vois déjà le sang qui coule dans les rues de Belle-Rivière!

-- Eh! les gars, venez voir, cria Paul Jolicoeur, une dépêche du téléscripateur à la main, les ravisseurs ont fait parvenir un message à CKAC. Ils exigent que leur manifeste soit lu à la télévision de Radio-Canada.

-- Quel culot! dit Tourangeau en souriant. Voilà quand même des exigences très peu violentes, qu'en penses-tu Alfred?

-- Des voyous, des bandits, ronchonna Dallaire, le rouge aux joues.

-- Quels gars courageux, au contraire!, répliqua Paul Jolicoeur avec enthousiasme. Ils vont leur montrer aux Anglais!

Dans les jours qui suivirent, le Québec retint son souffle. Au *Journal*, comme dans tous les médias, la tension monta. Qui recevrait le prochain communiqué du FLQ, quelles seraient ses nouvelles exigences? Radio-Canada allait-elle céder?

Les journalistes de Belle-Rivière regrettaient seulement d'être un peu loin de l'action. Cruelle injustice: il y en avait seulement pour les journaux et surtout les stations de radio de Montréal. Les terroristes savaient utiliser l'appétit des médias pour la nouvelle fraîche et distribuaient parcimonieusement leurs communiqués selon un scénario étudié pour faire durer le suspense. Les stations de radio, en pleine période de sondages en vue des cotes d'écoute, jouèrent le jeu à fond. Les médias l'avouèrent plus tard: ils avaient alimenté la panique et fourni des arguments à Pierre Trudeau.

Radio-Canada accepta finalement de diffuser le manifeste du FLQ «pour des raisons humanitaires». D'une voix étranglée, l'annonceur Gaétan Montreuil lut ce texte incongru pour les ondes guindées de la radio et de la télévision nationales. Un texte d'auteurs peu enclins aux subtilités de l'expression littéraire ou de la politesse. On y traitait Pierre Trudeau et ses comparses de «tapettes»; on y justifiait l'action violente par le cul-de-sac politique que vivait le Québec.

Pour les cotes d'écoute, Radio-Canada a sans doute obtenu ce soir-là le championnat de tous les temps, toutes catégories, en Amérique du Nord britannique.

Ahuris, les auditeurs accusèrent le coup avec des sentiments contradictoires: émotion ou indignation. La plupart des Québécois ressentaient profondément les injustices endurées depuis la défaite de 1760 aux mains des Anglais et se reconnaissaient dans l'expression de Félix Leclerc: «Porteur d'eau dans son propre pays».

Dick Martin avait opté pour la solution pacifique, démocratique et plus rassurante de René Lévesque et du Parti québécois. Lévesque avait réussi à réaligner les ardeurs nationalistes jusque-là véhiculées par des mouvements radicaux comme le RIN et le FLQ. Il inventa le concept ambigu de la souveraineté-association, souveraineté politique pour le Québec, enjolivée d'une association économique avec le reste du Canada: de quoi rassurer l'inquiétude des uns et désamorcer l'impatience des autres. Malgré son aspect alambiqué, cette formule constituait pour Dick, comme pour Tourangeau et plusieurs autres, le compromis idéal entre le statu quo et l'aventure. «Le compromis: l'ingrédient obligé de la politique québécoise», pensait Dick avec embarras.

Puis le 10 octobre: l'enlèvement du ministre Pierre Laporte par une seconde cellule du FLQ. La tension grimpa. «*Just watch me*», annonça Trudeau. L'armée envahit Montréal. Comme Prague ou Santiago du Chili. Nul n'aurait pu imaginer pareille chose dans un pays si douillet. 400 personnes

-- écrivains, artistes, syndicalistes, militants politiques-- furent arrêtées sans chef d'accusation. Pour possession d'un livre de Karl Marx dans leur bibliothèque ou pour avoir chanté à Moscou ou exposé à Budapest. La terreur répondit à la terreur qui s'amplifia. Chacun se sentit pris en otage. Dans son propre pays.

Et Pierre Laporte fut assassiné. *Le Journal* décida de publier une édition spéciale le dimanche. Tous les journalistes furent rappelés au travail. À la rédaction, on s'affaira dans un quasi-silence.

Paul Jolicoeur souffla à l'oreille de Dick: «Ils ont eu raison».

-- Paul! Ce n'est pas ce qu'on souhaite pour le Québec, non?

-- Si on ne bouge jamais, il n'y aura jamais de liberté. Fini le temps des mots. Il y a eu trop de mots.

-- La mort vaut mieux, tu crois?

-- Il faut choisir: la mort d'un individu ou la mort du peuple!

Jolicoeur argumentait sans songer à triompher. Amer. Depuis l'annonce de la nouvelle, Dick Martin sentait la nausée monter en lui.

CHAPITRE SIX

En amour, Dick Martin avançait d'un pas hésitant comme en terrain inconnu. Clara le guidait.

Le plus difficile c'était de percer la cuirasse de l'homme. Grande gueule devant la galerie, Dick, face à l'essentiel, se fermait comme une huître. «Peut-être a-t-il du mal à se reconnaître lui-même?», pensait Clara. «Il s'engage à fond dans son travail, dans ses causes, mais au fond de lui, que ressent-il?»

Dans la maison du bord du fleuve, dans la paix de la nuit, Dick commençait lentement à s'ouvrir.

-- Je me suis marié pour faire l'amour avec Flore, disait-il. Parce qu'on ne pouvait faire autrement. Après un moment, on s'est lassé, on s'est laissé filer chacun de son côté. Je ne sais plus ce qui fait courir ma femme aujourd'hui.

-- Moi aussi, tu me voulais d'abord dans ton lit? reprit Clara.

-- Toi, je t'ai d'abord rêvée... Depuis si longtemps. Flore, malheureusement, était devenue une habitude avant même qu'on se marie.

Nus sur le tapis tressé de la maison d'été au bord du fleuve, Dick et Clara parlaient doucement à la lueur de la lune qui s'insinuait dans la pièce. Dick, comme un enfant, tentait d'apprivoiser les mots.

-- Clara, tu es tout à la fois Greta Garbo et Yvonne de Galais, Juliette Greco et Jacqueline Kennedy. Toutes mes images de femmes réunies. Et, je peux le jurer, tu surpasses mon rêve!

-- Je te sens si inquiet, si lourd de tant d'autres rêves muets.

-- J'ai mal pour ce pays et pourtant souvent je voudrais vivre ailleurs, au soleil. La vie peut nous donner plus. À travers toi, je vois les chemins possibles.

Ce discours, sans doute le plus éloquent de sa vie, Dick pouvait en dire la provenance: ses plus intimes retranchements, le coeur de l'huître. Une chaleur apaisante l'envahissait. Clara tremblait dans ses bras.

-- Et si on vivait ensemble, lança Dick dans son emportement.

-- Je t'aime Dick, mais ma fille est toute ma vie. Elle a maintenant quatre ans: une merveille! Pierre ne la voit jamais, mais il ne permettrait pas que je parte avec elle. Nos familles ont des principes: peu importe les actions qui se déroulent en coulisse, la réputation, toujours la réputation, doit demeurer intacte.

-- Pourquoi avoir fait une enfant avec un homme que tu n'aimes pas?

-- Ariane n'a rien de Pierre, assura Clara. Ariane est ma fille. À moi seule. Elle compte plus que tout.

-- Plus que moi? laissa échapper Dick en le regrettant aussitôt.

-- Ta carrière s'ouvre devant toi, Dick. Tu ne lui résisteras pas. Tu me quitteras. Je n'aurai plus que ma fille.

-- Qu'est-ce que tu racontes? Nous la prendrons avec nous, s'enflamma Dick. Tiens on achètera cette maison à ton mari.

La candeur de son amant émut Clara.

-- Tu es complètement fou, dit-elle en riant, mais tu commences à te déverrouiller et j'adore ça.

Bouleversé, Dick se noyait littéralement dans les yeux de Clara et plus rien au monde n'avait d'importance que son rire et la caresse de sa main sur son visage. Dick se sentit pareil à un personnage de petit roman à l'eau de rose qu'il avait l'habitude de critiquer vertement. Cette pensée le fit sourire. Comme les héros de ces livres, Dick trouvait le bonheur juste à plonger son regard dans celui de Clara. Il se voyait en elle, il se voyait l'occupant. Il la sentait en lui, le remplissant comme l'air une bulle. Ne plus bouger. La mort est une invention d'envieux. Ne plus bouger. Et créer

l'éternité de toutes pièces par les seules forces de leurs énergies fusionnées. Comme de l'encens, *l'Hymne à la joie* monta du phono.

Ils firent l'amour doucement comme deux flammes torses puisent l'une dans l'autre leur continuelle renaissance.

En ramenant Clara-Isabel au centre-ville, Dick aperçut dans son rétroviseur la petite voiture blanche de la station CKBR. «Merde, pensa-t-il, Ginette O'Connor!»

Ginette O'Connor avait voulu en avoir le coeur net. Depuis longtemps, Fred Martin et David Burroughs l'assuraient que Clara-Isabel Bonneville avait pris toute la place dans le coeur du beau Dick. Ginette avait cherché à savoir. La journaliste-vedette éprouvait pour Dick un mélange de haine et de désir tenace. Elle ne lui avait jamais pardonné d'avoir dégueulé sur elle le soir de son enterrement de vie de garçon. Par contre, elle avait pris un vif plaisir à l'avoir à sa merci et dans son lit, au moment de l'emprisonnement de son père Edmond.

Cette fois, Ginette avait deux bonnes cartes dans son jeu: l'affaire du déserteur de l'armée américaine et, quelle aubaine!, une liaison avec une des femmes les plus en vue de Belle-Rivière.

Ginette se rendit chez David Burroughs, à son luxueux appartement situé dans le seul immeuble en hauteur du centre-ville.

-- Salut, ma beauté, l'accueillit David, la vue de tes beaux seins me rend le bonheur.

En riant aux éclats, il donna un vigoureux coup de coude dans l'abdomen de Fred Martin, son fidèle acolyte. Les deux hommes affichaient leur prospérité par des vêtements à la toute dernière mode: vestes mauve et jaune canari, chemises à fleurs, pantalons serrés à la taille et évasés en pattes d'éléphants aux chevilles. Les deux compères s'appliquaient à savourer lentement un joint de marijuana, colombien gold, première qualité. Toujours à l'avant-garde dans l'exploitation des vices de ses concitoyens, David Burroughs contrôlait l'approvisionnement de Belle-Rivière en herbes de toutes sortes. La consommation de ces hallucinogènes encore légers suivait à la trace la mode de la musique psychédélique, des cheveux longs et des *Peace and Love* de la jeunesse américaine pacifiste.

-- Vous aviez raison, dit Ginette en chipant le joint des lèvres de Fred, j'ai vu Dick et Clara-Isabel à la maison des Bonneville au bord du fleuve.

-- Ma pauvre chérie, dit Fred, il t'échappe le beau Dick?

-- Non, mon petit père, je le tiens plus solidement que jamais.

En guise d'explication, elle sortit de son sac son appareil-photo muni d'un puissant zoom. Puis, les yeux moqueurs, elle tira avec une lenteur cérémonieuse sur le joint rachitique.

Les vapeurs de mari favorisèrent chez David l'émergence d'une idée.

-- Ouais, ma beauté, dit-il en lui caressant un sein, ça vaut cher ça. Bonne business là-dedans. Mais, je t'en prie, sois patiente, il faut attendre notre heure.

Les trois complices sombrèrent dans un rire hystérique et se retrouvèrent bientôt à poil. Les deux gars s'appliquèrent de leur mieux à soulager la tigresse que la mari rendait insatiable.

Aaron Goldberg, Sam Truman et un nouveau venu arrivèrent au beau milieu de la fête.

-- Ne vous dérangez pas, vous faites un joli tableau, dit le petit freluquet de Goldberg que les seins de Ginette rendaient complètement gaga. Mes amis, je vous présente Stan Kowalski. Comme tu le voulais, Dave, il est d'accord pour nous rendre des services.

Le terrible fier-à-bras, nouvelle vedette des Voltigeurs, remplissait toute l'embrasure de la porte. Ginette ouvrit de grands yeux.

-- Ils n'ont pas le droit, cria Paul Jolicoeur en donnant des coups de poing sur son bureau. Regardez-moi ça.

Jolicoeur brandissait une coupure du téléscripteur, le regard mouillé par l'indignation et par l'alcool. Dick Martin et Albert Tourangeau se rapprochèrent de lui. Alfred Dallaire et Edouard Boissonneault s'arrachèrent à la lecture de communiqués pour tendre l'oreille.

-- Ils n'ont pas le droit, répéta Jolicoeur. Le PQ ne veut plus faire l'Indépendance immédiatement après l'élection. Le congrès vient de voter en faveur d'un référendum.

Jolicoeur annonça le départ de la vice-présidente Rose Gélinas et de plusieurs militants. Il se mit à pester contre l'étapisme. Pour lui, le référendum constituait un leurre pour amadouer le peuple et gagner plus facilement le pouvoir.

-- Ouais, c'est en effet de la grande stratégie, admit Tourangeau. Maintenant, il suffit de profiter des bévues de Bourassa, ce qui ne manquera pas, et de promettre un bon gouvernement.

-- Le pouvoir, maudit calvaire, le pouvoir, c'est pas ce qu'on veut, gueula Jolicoeur. On veut en finir avec le Canada, on veut notre pays bien à nous. Pourquoi reporter l'échéance encore une fois?

Dick aussi rêvait d'un pays neuf où l'on pourrait établir de nouvelles règles du jeu, réduire l'écart entre les riches de la rue Prosperity et les pauvres de la rue Saint-Paul, récupérer les territoires cédés aux étrangers, veiller sur la nature, conserver et stimuler nos couleurs françaises d'Amérique. Prudent et modéré, il avança néanmoins que le référendum montrerait clairement le véritable intérêt de la population pour l'Indépendance. Jolicoeur explosa.

-- Ça va seulement brouiller les cartes comme ce maudit parti aime tant le faire, répliqua-t-il. Tout le monde sait que le PQ veut faire l'Indépendance. Ça sert à rien de se mettre un masque de «bon gouvernement» et de calmer le monde avec la promesse d'un référendum. On mélange pas un projet historique avec le goût du pouvoir, maudit calvaire!

-- Inquiète-toi pas, Jolicoeur, lança Alfred Dallaire du fond de la salle, en mâchant le tuyau de sa pipe, vous l'aurez jamais le pouvoir de toutes façons. Les Canadiens-français voteront jamais pour des communistes séparatistes, même s'ils essaient de se déguiser en gens respectables.

«Encore un compromis», estima Dick pour lui-même.

Gilbert Lefrançois dut intervenir.

-- OK, les gars, vous changerez le monde quand le journal sera fini. Y'a un *dead line* qui nous attend ce soir, puis vos textes encombrant pas encore mon bureau. Alors, au travail! Dick, tu me suis, je veux te parler.

En se calant dans son fauteuil de cuir, Lefrançois alla droit au but. Il exposa à Dick les récriminations d'une artiste, une certaine Armande de Longchamps. La dame se plaignait de l'indifférence du *Journal* face à son exposition de tapisseries à la galerie Bellevue. Elle ne se gênait pas pour accuser le chroniqueur artistique de privilégier le cercle du peintre Bourgo et les artistes de la galerie de Clara-Isabel Bonneville.

-- Cette de Longchamps m'en veut parce qu'elle s'est fait embarquée par la police au moment de notre enquête sur les tripots, répliqua sèchement Dick. Tu te souviens, mon propre frère avait aussi été arrêté. Alors, elle me cherche des histoires. Et puis, pour elle, tapisserie rime avec pâtisserie. Elle n'a aucun talent.

-- Écoute Dick, reprit Lefrançois, je me fous de ta vie privée. Mais je ne veux pas qu'on accuse le *Journal* de favoritisme. Nous travaillons dans un petit milieu. On ne peut pas se mettre à dos toute une partie du public.

-- Oui, mais c'est bien toi qui me demandes d'être plus critique, plus agressif, non? Il faut savoir ce que tu veux, mon vieux. Bien sûr, je connais Bourgo et Clara-Isabel Bonneville. Le milieu est petit, tu l'as dit. On ne peut pas ne pas connaître des gens. Mais je n'oublie jamais mon sens critique. Regarde mon dernier article sur Bourgo. Je dis en toutes lettres qu'il se traîne les pieds, qu'il répète ses recettes à succès. Je n'ai aucune indulgence pour lui. Il me trouve pas drôle, je t'assure.

-- Quelle torture!, mon pauvre vieux, dit Lefrançois en riant. Mais tu sais que notre métier comporte ses risques. Je ne te demande pas de porter madame de Longchamps aux nues mais tu dois t'occuper d'elle comme des autres. C'est compris?

Dick dut en prendre son parti. Il sortit du bureau de Lefrançois en maugréant.

En quittant le *Journal*, en cette fin d'après-midi, Dick se rendit à l'extrémité de la rue Principale, voir le fleuve. Il vit passer avec ravissement le voilier du Poète, Hubert Pichet, le *Pequod II*. Blanc dans la lumière de cinq heures, le beau sloop de 12 mètres avec sa grand'voile triangulaire déployée et son spinnaker gonflé à l'avant, filait comme un albatros à la surface des eaux étincelantes. Dick ne pouvait quitter des yeux ce morceau de soleil lancé sur le fleuve.

Du coin de la rue Principale, Gilles-le-Bossu observait Dick. En se retournant, le journaliste croisa le regard du mendiant. Chez les deux hommes, se dessina l'esquisse d'un sourire.

Depuis dix ans au pouvoir à l'Hôtel de ville de Belle-Rivière, le maire Henri Lavigueur prenait racine. Libéral avoué, il était néanmoins parvenu, par sa popularité personnelle, à supporter sans anicroches le séjour de

l'Union nationale au gouvernement de Québec de 1966 à 1970. Lavigueur avait su conserver la faveur de ses concitoyens par un assainissement de l'administration. Sous sa gouverne, Belle-Rivière adoptait progressivement des modèles de gestion plus modernes et plus efficaces.

La force du maire venait surtout de ses contacts chaleureux avec les citoyens. Politicien à l'ancienne mode à ce chapitre, Henri Lavigueur savait aller au-devant de ses électeurs au lieu d'attendre qu'ils viennent à lui pour se plaindre. Il aimait s'attarder longuement à la tabagie, chez *Stéphanos* ou chez le barbier pour discuter avec passion de politique avec ses commettants.

En passant au parti libéral, Pierre Bonneville avait réussi le tour de force de maintenir ses appuis à l'Hôtel de ville et à reprendre ses plantureux contrats de vente et d'entretien d'équipements de bureau. De plus, ses bonnes relations avec plusieurs conseillers municipaux et même avec le maire lui permettaient à l'occasion d'intervenir en faveur d'un ami et de gérer sans trop d'ennuis ses affaires occultes. En plus du lupanar, son organisation s'occupait d'accaparer tout le marché des herbes. Et, dans ce domaine, David Burroughs faisait merveille. Grâce à lui, Bonneville pouvait demeurer en retrait.

Au *Club*, Pierre retrouva son beau-frère Gérard Lanthier. Les deux complices ne cessaient de faire des projets. Pierre gardait en permanence, à portée de la main, la petite Yvette, sa favorite en titre. Il lui caressait machinalement les fesses en parlant avec son interlocuteur.

-- Dis donc Pierre, ironisa Gérard, tu vieillis. Tu deviens fidèle. Cette petite a déclassé toutes tes autres putains.

-- Yvette est mignonne, elle ne me casse pas les pieds. Et puis contrairement aux autres, j'ai l'impression qu'elle m'écoute pour de vrai.

Yvette sourit d'aise en plaçant tendrement sa tête sur l'épaule de Pierre.

-- Malheureusement, il va falloir que je m'éloigne de tout ça...

-- Pourquoi donc, mon Pierre? Riche, entouré de belles femmes, qu'est-ce que tu veux de plus?

-- J'ai des projets. Je veux diriger cette ville. Rien de moins. Même si Lavigueur me laisse tranquille, c'est pas vraiment le bonheur pour nous. Tu sais bien que le maire bloque depuis longtemps ton projet de centre commercial. Et l'autoroute intermunicipale s'en vient. Ton frère Thomas ne verra pas la couleur du contrat au train où vont les choses. Non, Gérard, il nous faut le contrôle de l'Hôtel de ville.

-- Ouais, tu n'y vas pas de main morte, le beau-frère. Mais encore une fois, tu as raison. Voilà la meilleure solution pour nous. Tu es connu et puissant. Tu peux l'emporter. Tu pourras compter sur le *Journal* évidemment. Mais tu ne crains pas que ce bordel ou les activités du petit Burroughs remontent à la surface? Quelqu'un peut te jeter ça à la figure.

-- Tu vois, Gérard, il reste un an et demi avant l'élection. Je vais prendre mes distances dès maintenant avec Burroughs. Quant au bordel, tous ceux qui pourraient me critiquer ont profité de ses services.

Pierre sortit en riant une liasse de photos représentant tout le gratin mâle de Belle-Rivière en train de batifoler joyeusement. En s'esclaffant à chaque image, les deux beaux-frères commentèrent les attitudes licencieuses et souvent grotesques des notables. Tel notaire, tel commerçant ou tel industriel s'exhibaient sur les photos dans le plus simple appareil. Chacun tentait maladroitement de rendre hommage à l'une des jeunes filles du *Club*.

-- Par prudence, il faudra quitter tout ça, soupira Pierre.

-- Mais les journalistes Dick Martin et Paul Jolicoeur se doutent de quelque chose, s'assombrit Lanthier. Difficile de les bâillonner ces deux-là. Impossible de les mettre à la porte avec leur maudit syndicat.

-- Ne crains rien, Gérard. Dick Martin, je le tiens justement avec une histoire de bordel où son père et son ami le Poète sont impliqués. Quant à Jolicoeur, tu le sais bien, il se noie dans l'alcool: il a perdu toute crédibilité.

Yvette reçut un coup au coeur.

Flore resplendissait par ce bel après-midi de juin 1976. Jeans très moulés aux fesses et terminés aux chevilles par de larges pattes d'éléphants, blouse rose et courte laissant le nombril s'épanouir au soleil, grand chapeau lilas à ruban jaune et gros souliers à hauts talons massifs, Flore voyait la vie en couleurs tendres. Sans être amoureuse de Jean-Paul Fabre, elle trouvait savoureux les moments qu'elle passait avec lui. Raffiné et discret, Jean-Paul la traitait comme une reine et l'encourageait dans sa démarche féministe.

Déjà Flore avait pris de nombreuses initiatives inusitées pour Belle-Rivière. Elle invitait des conférencières militantes qui animaient des forums à la librairie. Ouvrières, et femmes à la maison vinrent d'abord en petit nombre à ces causeries qualifiées de meetings communistes par plusieurs maris et certains membres du clergé. On y parlait de droit au travail, de contrôle des naissances, de garderies, d'égalité des chances, autant de sujets explosifs dans le milieu conservateur de Belle-Rivière.

Aujourd'hui, Flore se rendait chez sa belle-mère Albertine, un paquet de livres sous le bras. Elle trouva Mario seul, dans son fauteuil roulant, alignant ses cartes de joueurs de hockey, comme une patience, sur le tapis ciré de la table de cuisine. Le visage du jeune homme s'éclaira en voyant arriver sa belle-soeur.

-- Maman est partie magasiner et papa doit traîner avec le Poète, dit-il, avec cette vieille gêne qui l'empêchait de regarder Flore droit dans les yeux.

-- J'apporte des livres pour Albertine, reprit Flore en souriant. J'ai aussi quelque chose pour toi.

C'était d'abord un magnifique album de photos couleurs décrivant la «série du siècle» entre les meilleurs joueurs du Canada et ceux de l'Union soviétique. Cette série avait donné lieu aux plus belles parties jamais vues de mémoire d'amateur de hockey. Lors de la dernière joute, Paul Henderson s'était hissé au rang des demi-dieux en comptant le but gagnant.

Flore sortit également de son sac une splendide édition de *Nadja* d'André Breton, cette belle histoire d'amour où les photos d'un Paris insolite semblent venir de la zone frontière entre le rêve et la réalité. Mario était ravi.

Flore éprouvait beaucoup d'affection pour Mario et contribuait elle aussi à parfaire son éducation, parallèlement aux efforts de Dick. Mario se gardait bien de prendre parti pour son frère ou pour sa belle-soeur. Il admirait Dick et ressentait pour Flore un amour secret.

Cette fois, il voulut l'embrasser pour la remercier. Au moment du baiser platonique, la main de Mario effleura la hanche nue de sa belle-soeur: ce contact alluma en lui un brasier d'émotion. Sans préméditation, il

agrippa fortement la taille de la jeune femme et colla sa joue sur son ventre chaud.

D'abord surprise, Flore s'attendrit aussitôt. Elle avait toujours pris Mario pour un frère cadet, pour un enfant condamné à ne pas grandir. Elle se voyait maintenant dans les bras d'un homme.

-- Ne crains rien, Mario. C'est bien. C'est très bien.

Flore parlait avec douceur. Elle se dégagea lentement de l'étreinte de Mario et décida de le conduire dans sa chambre. Elle l'installa sur son lit et commença à le dévêtir. Elle se déshabilla à son tour et s'allongea aux côtés du jeune homme. Mario n'en croyait pas ses yeux.

-- Je te trouve très beau, dit Flore, en caressant le visage du jeune homme du bout des doigts. Elle entreprit de l'embrasser délicatement sur le front, le menton, la poitrine, le ventre.

-- Mon sexe est mort, gémit Mario, je ne peux rien pour une femme, pourquoi fais-tu cela?

-- Un homme se limiterait au pénis, tu crois, mon Mario? Déjà tu m'enveloppes de tes yeux et c'est bon. Regarde mon corps, il n'attend que tes mains et ta bouche.

Elle guida la main de Mario sur son propre visage, sur ses seins, ses cuisses et jusque dans son intimité profonde.

Mario oubliait ses jambes mortes. À cette seconde, il se sentait capable de s'envoler.

Du fond de la cuisine, la radio débitait des sondages. À l'approche des élections, le Parti québécois enregistrerait une montée impressionnante dans les intentions de vote de la population. Cela confirmait le souffle nouveau qui couvrait le Québec. Le pays célébrait l'euphorie de Mario.

Seize heures. La salle de rédaction. La plupart des journalistes attaquaient déjà leur dernier texte. Certains s'affairaient au téléphone. D'autres prenaient encore le temps de flâner, de discuter ou d'épier le travail des collègues. Comme le gros Dallaire. Pipe au bec, le vieux pontife se plaisait à lire par-dessus l'épaule de Dick Martin. Qui en grognait d'agacement.

Titre suggéré: GILLES VIGNEAULT PORTE L'ESPOIR D'UN PEUPLE.
par Dick Martin.

À chaque spectacle de Vigneault, il se produit un curieux phénomène: les dimensions de la salle semblent se réduire à la mesure d'un salon de maison paysanne où les mille spectateurs

prendraient part à une réunion de famille. Et Vigneault prend la place du conteur de village qui, bien planté devant l'âtre, se racle la gorge avant d'en «pousser une».

Vigneault chante les «espoirs qu'il nous souhaite de vivre», le temps qu'il faut occuper à construire, l'urgence des choses à faire ici, maintenant. Ses personnages sont gagnants et conquérants: Jos Montferrand, le géant Beaupré font une lutte sans merci à tous les Ti-Mort-la-Peur qui paralysent le peuple du Québec.

Vigneault demeure notre grand maître de la parole. Les mots atteignent chez lui un raffinement, une efficacité remarquables. Le poète nous parle avec élégance et justesse de ce que nous sommes. Il parvient à nous élever par une simple chanson.

-- Des mots, des chansons, ça va pas vous faire gagner vos élections, maudits rêveurs, railla Dallaire. Vos poètes ont quand même perdu un député au dernier scrutin, mon pauvre Martin.

-- On a perdu un député, d'accord, mais on a passé de 23 à 30% du vote et on forme l'Opposition officielle. La prochaine fois, tenez-vous bien!

-- La prochaine fois, la prochaine fois, serez-vous encore là?

-- Alfred, j'ai un *dead line* moi aussi. Si tu en as fini avec tes potinages de palais de justice, laisse les autres travailler. Tu viens toujours discuter quand on a pas le temps de te répondre, vieux croche.

-- Tu dis *dead line*, toi le nationaliste?

Sur le coup, Dick s'assombrit.

-- Ecoute, Dallaire, toute ma jeunesse j'ai laissé échapper des mots anglais sans même m'en apercevoir. Je disais: une *mit*, un *puck*, un *bumper*, des *wipers*. Aujourd'hui, je réapprends à parler. Comme tous les Québécois, je découvre mes vrais mots. Tu le sais, Dallaire, nous sommes devenus bien plus vigilants que les Français. L'envahisseur avait mis ses mots dans nos bouches d'enfants. Il menace toujours. C'est pour me le rappeler que je dis *dead line*. *Dead line*: la dernière extrémité, la mort mon petit vieux. Je dirai *dead line* tant que la menace pèsera sur nous. Maintenant laisse-moi tranquille!

Dick poursuivit son texte. Il ressentit une oppression à la poitrine. Dallaire s'éloigna en ricanant.

Paul Jolicoeur arriva en trombe, essoufflé d'avoir monté l'escalier au pas de course.

-- Le feu est au *Club* de Pierre Bonneville, lança-t-il à la ronde. L'édifice va y passer complètement. Il y a peut-être une victime.

-- Comment peut-être? demanda Gilbert Lefrançois, en s'approchant avec Dick et les autres.

-- Impossible d'avoir une confirmation, répondit Jolicoeur. La police nie qu'il y ait un mort. Bob Loiselle de CKBR était sur les lieux aux premiers instants de l'incendie. Il dit avoir vu de loin les pompiers sortir un grand sac de plastique. Loiselle a cru distinguer une forme humaine.

-- A cru distinguer..., c'est bien faible, enchaîna Dick. Loiselle a pu se tromper. Par contre, s'il s'agit d'une fille ou d'un client, on comprendrait que le beau Pierre cherche à camoufler l'affaire.

-- Je viens de voir Yvette, ajouta Jolicoeur. Elle est consternée. Mais elle ne connaissait pas toutes les filles. Et ne pouvait savoir exactement qui était de service. Il y avait, paraît-il, beaucoup de roulement dans la baraque. Yvette ne peut donc pas affirmer qu'il manque une personne.

-- Bizarre, dit Lefrançois. Mais il est tard. Bon, Jolicoeur, écris ce que tu sais et oublie la victime pour l'instant.

Albert Tourangeau et Liliane Gaboury, la nouvelle venue, arrivèrent en même temps. Ils avaient couvert deux conférences de presse.

-- Les libéraux se dépêchent de distribuer leurs cadeaux, lâcha Tourangeau. Ça commence à sentir les élections. Le député a offert un joli

spectacle à l'Hôtel de ville en annonçant la construction de la voie rapide intermunicipale. De gros contrats en perspective pour les partisans.

-- Et moi, renchérit Liliane, j'ai une nouvelle concernant le petit frère de notre boss, Joseph Lanthier. Vous savez, le magasin à rayons de la rue Principale? Et bien notre Joseph vient d'acheter le commerce d'équipements de bureaux de Pierre Bonneville.

-- Encore lui!, s'étonna Dick.

-- Et monsieur l'avocat fera aussi la manchette des sports cette semaine, d'ajouter Edouard Boissonneault en s'approchant du groupe. Il parle de se départir des Voltigeurs.

-- Pas étonnant, reprit Dick, avec leur Kowalski, les joueurs ont l'air de vrais bagarreurs de ruelles.

Rolland Drapeau arriva sur ces entrefaites, avec dans les mains, une pile de photos encore humides.

-- Le grand Vigneault pour le beau Dick, dit-il en riant, le député et le maire pour Tourangeau, Bonneville serrant la main de Joseph Lanthier pour la belle Liliane et l'incendie pour le charmant Jolicoeur.

Tout le monde fit cercle autour de l'îlot central pour examiner les images du sinistre.

-- T'as pas beaucoup de feu, Rolland, se plaignit d'abord Jolicoeur.

-- Ç'a brûlé en deux minutes, répliqua Drapeau, je ne peux pas faire de miracles.

-- Et t'as rien vu de spécial? reprit Jolicoeur.

-- Oui, une ambulance de la police, mais impossible de l'approcher.

-- Bien étrange, reprit Dick, alors que tout le monde formait un cercle en appuyant une fesse sur le quadrilatère des quatre bureaux centraux. Bien étrange. Le bordel de Bonneville qui flambe. Une victime qu'on dissimule. Le même jour notre homme vend son commerce et laisse entendre qu'il abandonnera son équipe de hockey. Ça cache quelque chose...

-- Un incendie criminel? suggéra Liliane.

-- Peut-être, mais pourquoi? poursuivit Dick. Bonneville est riche et puissant. Il mène tranquillement ses petites affaires. Personne ne l'embête. Alors pourquoi détruire tout ça?

-- L'autoroute, pensa tout haut Albert Tourangeau. Des millions en jeu. Et l'autre compère de Bonneville, n'est-ce pas Thomas Lanthier, le deuxième frère de notre *boss*, celui qui fabrique de l'asphalte?

-- Un instant, les amis, pas de panique, l'interrompit Lefrançois en levant les bras au-dessus de l'agora, vous parlez de notre patron et de sa famille.

-- D'accord, on n'a pas de preuves, Gilbert, admit Tourangeau, mais tu vois bien que tout cela se tient.

-- On dirait une grande opération nettoyage, précisa Dick.

-- Bon, Liliane, tu passes la soirée là-dessus, dit Lefrançois. Et tu m'appelles à la maison pour me donner les résultats.

Liliane Gaboury, c'était la recrue de l'année à la salle de rédaction. Son arrivée avait réjoui tout le monde. Sauf les partisans du moindre effort. Ceux-là virent d'un mauvais oeil l'arrivée d'une jeune femme enthousiaste et bûcheuse qui vous passe le feu sacré sous le nez comme une continuelle provocation.

Mince et grande, Liliane respirait la santé. Pas besoin de maquillage, sa peau recueillait toute la lumière du soleil. L'été, elle adorait les robes courtes qui laissaient voir ses belles jambes rapidement bronzées. Pas de soutien-gorge: ses petits seins fermes réclamaient la liberté. Une telle allure faisait la joie des mâles environnants et attirait à Liliane les conseils maternels de sa seule consœur, la vétérane Huguette Salvy.

Dick, Albert et Paul appréciaient la beauté et la vivacité de Liliane mais aussi son intelligence, sa curiosité, son enthousiasme professionnel.

-- Tout à fait nous à vingt ans, pleurnicha Jolicoeur.

-- Oui, mais en bien plus joli, assura Tourangeau.

Liliane ne parvint pas à trouver Pierre Bonneville qui, selon toute vraisemblance, avait quitté la ville. Elle recueillit néanmoins une série de témoignages auprès de ses proches. À force de charme, d'insinuation, de détours de toutes sortes, Liliane réussit à faire les recoupements nécessaires pour risquer une hypothèse plausible.

Tel que convenu, elle en fit part à Lefrançois qui rappliqua à la rédaction.

-- Excellent papier, dit-il d'un ton bourru. File maintenant, je m'occupe de la mise en page.

«Pierre Bonneville intéressé à la mairie?», titrait *Le Journal* le lendemain matin. Petit titre timide, en 36 picas seulement, presque caché au bas de la page cinq, pour que personne ne fasse le rapprochement avec l'incendie placé en une et la vente du commerce d'équipements de bureaux repoussée en 35.

En lisant son journal le lendemain, Dick Martin fut scandalisé du traitement accordé à l'article de Liliane. Il constata aussi avec rage l'écart, assurément voulu, entre des textes dont le rapprochement eut été éclairant.

Après avoir fait le tour des boutiques du centre-ville, Albertine Martin s'arrêta au magasin de monsieur Salomon Burroughs.

-- Ah! bonjour la madame Martin, dit le bon Juif en délaissant ses autres clients pour venir à sa rencontre. Je peux quelque chose pour vous?

-- Je cherche une veste pour l'anniversaire de mon mari, dit Albertine très digne.

-- On ne vous voit plus souvent, très dommage, madame Martin. C'est toujours le bonheur quand vous venez dans mon magasin, dit Salomon, le visage éclairé d'un large sourire.

-- Vous savez que je ne m'occupe plus de mes grands garçons depuis belle lurette, monsieur Salomon. Je viens seulement acheter un article de temps en temps pour Mario ou pour mon mari. Et ces deux-là ne veulent jamais remplacer leurs vieilles nippes.

-- Oui, ils sont grands les garçons. Il y a le Fred qui vient parfois, avec mon fils David, mais il ne parle pas beaucoup. Il ne me donne même pas des nouvelles de vous. Et le Dick, je ne le vois plus jamais. Et comment il va le cher Edmond?

-- Il travaille la nuit, dort le jour et court avec son fou de Poète tous les soirs.

-- Pas facile la vie de votre mari, madame Martin, il faut comprendre.

-- Et ma vie à moi, monsieur Salomon, qui s'en préoccupe?

-- Moi, madame Martin, répondit le marchand tout de go, si vous vouliez seulement que l'on se parle ailleurs que dans ce magasin.

Salomon rougit de son audace. Albertine dut prendre appui un instant sur le comptoir.

-- Monsieur Salomon, qu'est-ce que vous dites? laissa-t-elle échapper d'une voix à peine audible.

-- Je dis que notre vie est déjà bien avancée, madame Albertine, et que rien nous force à passer les années qui nous restent dans la solitude et le malheur.

-- Je n'ai besoin de rien, monsieur Salomon.

Troublée, Albertine sortit.

C'est au cinquième verre de bière, à la taverne *Chez Jos*, qu'Edmond et le Poète prirent leur décision. Edmond venait de confier à son camarade un vieux rêve de jeunesse: voir un opéra au Metropolitan.

-- Qu'à cela ne tienne, mon bon ami, dit le Poète avec emphase. Il est neuf heures, on est vendredi. Il suffit de déplacer notre cul en direction du terminus d'autobus et de le transborder dans le car qui se rend à Montréal à neuf heures trente. Nous arriverons à temps pour prendre le Greyhound qui descend de nuit à New-York. Allez, bourrique, le Met nous attend pour sa représentation de la matinée.

-- Tu es cinglé, vieil imbécile!

Le Poète déjà debout soulevait Edmond par les aisselles.

Edmond n'en revenait pas. Il ne put se défaire d'un continuel fou rire qui l'agita de Belle-Rivière à Montréal et de Montréal à Lowell. Là, assommé par la bière et encore éberlué par cette incroyable équipée, il sombra dans un sommeil euphorique: vol plané jusqu'à New-York.

Le lendemain après-midi, les deux compères filaient en taxi sur la Fifth Avenue. La silhouette des gratte-ciel rappela à Edmond le décor des

aventures de Dick Tracy. La folle allure du taxi le grisait. Oui, c'était une poursuite. Edmond entendait les coups de feu. Il voyait Dick Tracy, pistolet au poing, agrippé à la portière de la voiture... Le Poète le ramena à la réalité.

-- On y est, Edmond.

En entrant dans le vénérable édifice du Metropolitan Opera House, Edmond, émerveillé, se sentait comme un enfant qu'on amène au cirque pour la première fois. Les tentures de brocart, les lustres semblables à des fontaines de cristal, les dorures qui enluminaient comme des autels les loges et les corbeilles, tout apparentait le décor du lieu à celui des contes de fées.

Quand l'imposant rideau de velours grenat s'ouvrit lentement, Edmond et le Poète retinrent leur souffle. Les projecteurs ouvrirent leurs vannes et des chutes de lumière s'abattirent sur la scène et en firent une fenêtre donnant sur le rêve. Les deux hommes se virent transportés dans une fabuleuse Babylone ressuscitée par magie. Les grands-prêtres en chasubles dorées, les prisonniers juifs en haillons, les vestales en toges blanches, les princes en habits somptueux, tous les costumes étaient saisissants.

Nabucco de Verdi: l'oeuvre préférée d'Edmond. Fidèle auditeur de l'opéra à la radio, il en découvrait la dimension visuelle: une féerie! Au grand étonnement d'Edmond, les décors créés par son imagination se superposaient parfaitement à la scène réelle. Son intuition avait vu juste:

même atmosphère, même ampleur, même démesure. Mais que manquait-il? Qu'y avait-il de plus ou de moins?

La voix des chanteurs ramena Edmond en territoire familier. Il reconnaissait tous les airs. Il lui arrivait même de fermer les yeux pour mieux se laisser bercer par les mélodies rendues par des voix puissantes, souples, divines. Quand le choeur des Juifs captifs se mit à dérouler les lentes volutes mélodieuses de *Va pensiero*, une marée de tristesse submergea l'âme d'Edmond et déborda en flots de larmes. Le Poète aussi pleurait sans retenue.

Dans l'autobus qui les ramenait à Montréal, les deux hommes songeaient.

-- Tu as pleuré pendant *Va pensiero*, vieille bourrique, dit le Poète.

-- Je ne peux pas résister à cet air-là, admit Edmond. C'est extraordinaire d'avoir créé une ligne mélodique aussi prenante avec un choeur à l'unisson et une orchestration aussi simple. Seule la beauté des voix nous transporte. Aucune fioriture. Mais toi aussi t'as ouvert les écluses, vieil imbécile.

-- Moi je pensais aux Juifs déportés loin de leur pays, expliqua le Poète. Ça nous ressemble tellement. Les Québécois vivent captifs. *Va pensiero*, reprend le chant de notre juste revendication. Nous sommes en marche nous aussi, plus rien ne peut nous arrêter!

-- Idiot, tu vois de la politique partout, s'emporta Edmond. *Va pensiero*, c'est de la musique, de la grande musique. Rien à voir avec ta petite bisbille.

-- On y voit ce qu'on veut, bourrique. Les Italiens, eux aussi, en ont fait leur chant national, comme ça, spontanément. Personne ne peut empêcher le peuple de sentir l'art avec ses tripes.

-- De toutes façons, le séparatisme au Québec, ça excite seulement les vieux fous comme toi, s'agita Edmond. On n'a aucun intérêt là-dedans. Les Anglais vont nous en vouloir et nous couper les vivres.

-- C'est toi qui parles comme ça, Edmond, toi qui endures le même maudit *foreman* anglais depuis des années à la Cooper.

-- Les Anglais apportent la sécurité, se renfrogna Edmond. Tu comprends rien là-dedans, toi, t'as jamais eu de famille à faire vivre. Puis il faut de l'ordre dans un pays. C'est pas tes gauchistes qui vont en apporter.

-- Toi t'aimes l'ordre, Edmond? ricana Hubert Pichet. T'aimes l'ordre, les femmes et la boisson... Beau mélange, non?

-- Y a rien de simple, mon vieux. Je vais aux filles et je prends un coup. Pourtant je ne demanderais pas mieux que de rester tranquillement à la maison avec ma femme. Si seulement elle voulait de moi. Depuis la

naissance de Mario, elle me défend de l'approcher. À croire que j'ai la lèpre ou une maladie honteuse.

-- T'en fais pas, dit le Poète en riant, on va bien finir par en attraper une...

CHAPITRE SEPT

L'été des Indiens. Devant les sollicitations d'un bienfaisant soleil, Dick Martin n'hésita pas à prendre congé en plein milieu de semaine. Avant de s'enfermer pour l'hiver, on pouvait bien se permettre une liberté. Il décida d'enlever Clara-Isabel pour une balade le long du Saint-Maurice dans sa vieille Volkswagen Beetle rouge.

Les pare-chocs de la Volks penchaient dangereusement, la carrosserie affichait de nombreuses plaies de rouille et le pare-brise étirait une balafre sur toute sa largeur. Néanmoins la coccinelle tenait le coup vaillamment. Pour Dick, cette gavroche de voiture représentait toute sa jeunesse et il voyait venir avec appréhension le moment de s'en séparer.

Par pur conformisme ou par amusement, Dick s'arrêta au rocher de Pointe-à-la-Mine où des centaines d'amoureux venaient depuis le début du siècle inscrire leurs noms sur la pierre. «Dick aime Clara», écrivit-il à l'aide d'un bout de caillou blanc, tout excité de se voir agir en parfait adolescent.

-- Il faut dessiner un coeur avec une flèche, dit Clara en riant.

Elle portait des jeans et une ample chemise à carreaux rouges. «Belle même en tenue de bûcheron», pensa Dick.

Ils choisirent de rester là, assis sur un tronc d'arbre, à regarder la rivière noire et les montagnes pourpres, là immobiles, sans parler. Des billes de bois descendaient lentement le courant sous le regard imperturbable des montagnes éternelles.

-- Les montagnes crient leurs couleurs, dit enfin Clara, c'est un chant, une symphonie. Ou une toile impressionniste qui joue avec la lumière.

-- Les feuilles des arbres embellissent au moment de mourir, ajouta Dick. Et puis ça recommence. Cela s'inscrit dans un cycle immuable. Et nous, on s'aime assez pour durer? S'aimer pour durer. Quand je pense à toi, plus rien ne peut m'atteindre.

-- Mais tu deviens poète ma parole!

-- Ne te moque pas. Tu m'as appris à parler. Je vis plus fort que jamais.

Les bras noués autour de leurs épaules, Dick et Clara firent silence, tout occupés à suivre les ondulations des vagues, le balancement des feuilles vermeilles dans le vent et le soleil.

-- Il faut que je te dise, reprit Dick après un moment, on m'accuse de favoriser ta galerie. La de Longchamps me traque et n'attend qu'une occasion pour me faire un joli chantage.

-- Ce n'est pas ta faute si je présente les meilleures expositions, dit Clara en souriant.

-- Oui, par contre, notre relation commence à s'ébruiter. De toute façon, j'en ai assez de ce milieu petit et mesquin. Il suffit qu'une grosse dame ou un bon docteur se plaignent pour paralyser mon travail. Je vais essayer de quitter le secteur culturel. Le vieil éditorialiste Robichaud prend sa retraite. Je sais que ce fédéraliste de Laferté cherche quelqu'un pour défendre le point de vue nationaliste. *Le Journal* doit se donner une image de neutralité s'il ne veut pas perdre de lecteur.

-- Editorialiste, encore un métier de pourfendeur! s'amusa Clara.

-- Ton mari, qui vise l'Hôtel de ville, va certainement nous apporter de quoi nous mettre sous la dent, renchérit Dick.

-- Pauvre Pierre, ajouta Clara en s'assombrissant, son ambition n'a pas de limites. Ce que tu me racontes de ses activités illégales ne me surprend pas. Rien n'arrête cet homme, rien ne le touche. Nous vivons sur deux planètes.

Dick s'indignait de voir Clara prisonnière de tel goujat qui la tenait à sa merci en la menaçant de lui enlever sa fille.

-- C'est fini le temps de Duplessis, tabarnak, les couples peuvent se séparer de façon civilisée.

-- Pas dans nos familles, Dick, assura Clara-Isabel.

La discussion, si souvent reprise, s'enlisait. Toujours les mêmes réponses. Clara, par ailleurs si déterminée et entreprenante, ne trouvait rien à opposer à son destin conjugal. Où se cachait la femme d'action qui prenait des risques?

«Les enfants, toujours les enfants», pensait Dick en se rappelant les échanges avec sa femme sur le sujet. Après sa fausse couche, Flore ne voulut plus entendre parler d'enfant. Elle alléguait les trop fréquentes absences de son mari. «Il n'est pas question que j'élève un petit toute seule». Cela convenait à Dick: de toute façon, les enfants ne lui disaient rien. De plus, Flore, avec ses extravagances, l'irritait. Et voilà qu'une enfant de dix ans l'empêchait de refaire sa vie avec la femme tant attendue, tant aimée. Pour elle, il accepterait bien de prendre chez lui la fillette pourvu que Clara habite sa maison. Ariane, ce serait un peu comme Mario. Pas si terrible.

Clara et Dick décidèrent de poursuivre leur promenade en prenant le bac passeur de Mattawin, histoire d'aller fureter dans cet espace sauvage du parc

provincial situé sur l'autre rive du Saint-Maurice. Des ouvriers forestiers s'affairaient près du bac. Au moment de faire monter la Volks, Dick reconnut le grand Irlandais à qui il avait confié son déserteur américain.

-- *Remember me? I am a friend of Stephen Smith,* lui lança Dick.

-- *Yes, of course, how do you do?,* rayonna le géant roux.

-- *Fine. How's Stephen?*

-- *Oh! he's no longer here. He found a job in Montreal. His uncle owns a shopping center overthere.*

Dick obtint le poste d'éditorialiste grâce à l'appui de Gilbert Lefrançois et de Jérôme Laferté qui forcèrent la résistance de Gérard Lanthier.

-- C'est le plus talentueux, la meilleure plume et le meilleur esprit de synthèse, avait assuré Laferté.

-- Et aussi celui qui a le plus de mordant, de renchérir Lefrançois. Personne ne lit plus notre page éditoriale. Trop pépère. Excuse-moi, Jérôme, mais je n'invente rien. Il est temps de rajeunir tout ça. La

concurrence nous guette, monsieur le président. Et la page éditoriale doit donner une personnalité dynamique au journal.

-- C'est bien ce qui m'inquiète, s'était plaint Lanthier. Vous ne trouvez pas ce jeune blanc-bec un peu trop, disons, intempestif?

-- Jeune? Il a bien trente-six ans. Seize ans d'expérience au *Journal*, avait rétorqué Lefrançois. Il a gagné ses galons, on aurait tort de se priver de son talent.

-- Mais c'est un maudit péquiste!, d'assener le président comme objection-massue.

-- Ecoute, Gérard, avait repris Laferté, le débat qui s'annonce est crucial. Les Québécois vont se déchirer. Il faut absolument éviter de prendre parti. Nous devons ménager les deux côtés. Dick Martin défendra son point de vue mais sans propagande. En vrai professionnel, il peut éviter ça. Par ailleurs, Gilbert et moi, on va continuer à écrire chacun trois éditoriaux par semaine qui vont faire contrepoids. Voilà la solution parfaite pour tout le monde.

Affalé dans son grand fauteuil de cuir, Gérard Lanthier avait manqué d'arguments. Il lui aurait fallu invoquer des raisons d'ordre personnel et il ne voulait pas susciter des doutes dans l'esprit de ses collaborateurs par un entêtement injustifié. Il céda. De toute manière, la rédaction ne l'intéressait pas vraiment. La page éditoriale, selon lui, ne pouvait

nullement changer la routine paisible de Belle-Rivière. Lanthier avait renvoyé Laferté et Lefrançois pour convoquer le directeur de la publicité, le seul personnage vraiment important à ses yeux.

On estime dans la plupart des journaux que l'éditorialiste doit, tel un ermite, trouver sa sagesse dans la réclusion. Son nouveau poste valut donc à Dick le privilège de posséder un bureau fermé. Il s'agissait en fait d'un réduit faiblement éclairé par une fenêtre donnant sur les entrepôts. Dick tenait sa porte constamment ouverte de peur de perdre contact avec la salle de rédaction. Avec les années, il avait appris à se concentrer et à produire ses textes dans le cliquetis des machines à écrire, parmi les sonneries de téléphone et les interpellations des collègues. Sa nouvelle solitude créait autour de lui un vide qui le remplissait d'angoisse. Il avait besoin du bourdonnement familier de la salle pour travailler. En plus des habituels échanges de blagues, la présence des collègues permettait de quêter à tout moment un renseignement utile: le nom d'un fonctionnaire, un numéro de téléphone, l'orthographe d'un mot. Le travail de journaliste ne peut se départir d'un certain tumulte productif. Par contre, l'éditorialiste, personnage prestigieux, devrait se résoudre à l'isolement. Pour lui permettre de concocter «le» texte brillant de la journée, il convient, croit-on, de le protéger de toute distraction ou influence malsaine, comme un nouveau-né dans son incubateur.

Dick refusait de changer ses habitudes de travail. Conscient de ses limites face aux multiples dossiers chauds de l'actualité, il comprit son

intérêt à s'assurer la collaboration des collègues de la salle. Donc, pas question de vivre en reclus.

Dick avait obtenu de haute lutte le droit de demeurer membre du syndicat des journalistes: un précédent. Jusque-là, la direction avait toujours considéré l'éditorial comme une fonction patronale. Le nouvel éditorialiste profita d'une situation tendue entre le syndicat et l'employeur pour glisser sa proposition. Gérard Lanthier finit par céder de peur d'envenimer le climat de travail à quelques mois des négociations. Son statut de syndiqué permit à Dick de garder de bons contacts avec ses collègues. Les journalistes le taquinèrent bien un peu en le surnommant «le pontife des pauvres», mais ils acceptèrent d'emblée de l'alimenter de leurs informations privilégiées et de leurs commentaires. Le «pontife» leur rendait la politesse en les citant abondamment: un autre précédent.

Connaissant les bonnes dispositions du nouvel éditorialiste, Paul Jolicoeur s'amena tout naturellement dans son bureau et referma la porte derrière lui.

-- As-tu un secret d'état à me livrer, Jolicoeur?, lança Dick en riant.

-- Mieux que ça, bonhomme, tiens bien ta tuque et regarde.

Jolicoeur sortit de sa serviette une liasse de photos qu'il étendit sur le bureau de Dick: du véritable matériel de revue pornographique. Le journaliste pointa du doigt les visages de trois conseillers municipaux,

quatre commissaires d'école, une dizaine de commerçants et d'industriels bien en vue. Dick n'en revenait pas.

-- D'où tiens-tu tout ça?

-- Regarde la dernière photo...

-- Oh là! monsieur Bonneville soi-même, s'esclaffa Dick, avec ta copine Yvette en petite tenue. Ouais, je comprends. Ta bonne amie a chipé la petite collection salace de son ancien protecteur.

Jolicoeur, excité, rappela à Dick son commentaire le jour de l'incendie. Oui, c'était bien une opération-nettoyage. Yvette avait réussi à mettre la main sur le paquet de photos le matin même. Et dans la pile d'images, se trouvait une petite note écrite, Yvette pouvait l'assurer, de la main de Pierre Bonneville.

-- «Rollande pour Patenaude le 10 juin», lut Dick, qu'est-ce que ça veut dire?

-- Là, l'affaire se corse, bonhomme. Tu te souviens de la victime de l'incendie?

-- Oui, la victime-fantôme...

-- Rollande Dumais est une amie d'Yvette, une camarade de sa campagne. Elle travaillait au Club de temps à autre. Cette note indique bien que Bonneville l'a convoquée pour le 10 juin.

-- Et tu vas me dire que le 10 juin, c'est précisément le jour de l'incendie..., fit Dick abasourdi.

-- Bravo, bonhomme, on ne t'a pas donné une promotion pour rien, ça chauffe sous ta tignasse.

Les deux journalistes identifièrent aisément le conseiller municipal Hugues Patenaude parmi les clients photographiés.

-- Regarde notre Patenaude en action, fit remarquer Jolicoeur. Tu vois le genre. Psychopathe sado qui ligote les filles aux montants du lit pour se donner du courage.

Dick ébranlé recommanda à son collègue la plus grande discrétion. Il lui vint soudainement à l'esprit que Bonneville avait besoin de ces photographies pour assurer sa protection. Jolicoeur le rassura. Il avait prévu le coup et avait fait copier les photos par Rolland Drapeau. Yvette allait prétexter un dernier adieu à son bienfaiteur pour remettre les originaux en douce l'après-midi même.

Exaltés, Dick et Jolicoeur échangèrent un regard complice. Ils retrouvaient le virus de l'enquête, comme dans leurs belles années.

-- A propos, dis-moi donc toi, s'enquit Dick, t'as l'air absolument sobre, es-tu malade?

-- Tu es le premier à le remarquer, rougit Jolicoeur. Depuis que je vis avec Yvette, je ne prends plus une goutte. Elle me rend heureux, tu comprends. Et moi je m'occupe de lui trouver un emploi. Le sauvetage réciproque, tu vois. Le bonheur peut-être bien.

-- Magnifique, mon Jolicoeur, magnifique! fit Dick sincèrement ravi.

Les deux compères échangèrent de joyeuses claques aux épaules.

Au même moment, au restaurant *Le Français*, Pierre Bonneville ne songeait plus aux spectres de cette fâcheuse affaire d'incendie. Il discutait plutôt d'avenir avec son beau-frère et comparse Gérard Lanthier. L'incendie du mois de juin de l'année précédente semblait oublié dans la population et les deux complices menaient activement la campagne électorale en vue des élections municipales du mois d'octobre. À deux semaines du scrutin, tous les rapports soulignaient l'avance de l'équipe Bonneville. L'avocat, soutenu par une solide organisation, avait habilement exploité les signes de fatigue démontrés par l'administration Lavigueur.

-- Tu sais que tu as même une allure respectable, railla Lanthier.

-- Moi, je n'ai pas de félicitations à te faire. s'assombrit Bonneville. Qu'est-ce qui t'a pris de nommer Dick Martin éditorialiste?

-- Je n'avais pas le choix. Et puis il ne t'a pas fait grand mal. Seulement quelques réserves, des questions, des doutes.

Pierre Bonneville cachait mal sa nervosité. *Le Journal* le servait bien avec les articles ampoulés d'Alfred Dallaire mais il redoutait les traits toujours plus cinglants de l'éditorialiste. Craignait-il des révélations au sujet de l'incendie? Tous les clients se tenaient cois et le conseiller Patenaude avait spontanément mis son organisation à son service.

-- Et la petite Yvette? interrogea Lanthier. Elle a vu tes photos, non?

-- Je l'ai quittée en lui donnant un bon montant. Elle ne fera pas d'histoires. Elle était gentille mais pas assez brillante pour avoir compris grand chose là-dedans.

-- On dit qu'elle vit maintenant avec Jolicoeur.

-- Je sais. Mais ça ne m'inquiète pas.

La discussion s'orienta sur le terrain de la politique provinciale. Les deux renards devaient envisager l'éventualité d'une élection du Parti

québécois. Cette perspective ne les réjouissait guère: ni l'un ni l'autre ne comptait d'appui sérieux dans cette formation politique. Pour la première fois, le tandem Bonneville-Lanthier serait orphelin face au gouvernement provincial.

-- On va s'installer solidement à l'hôtel de ville, déclara Pierre. Même le PQ devra compter avec nous.

Dans l'immédiat, Gérard Lanthier avait d'autres préoccupations.

-- À propos, Pierre, on s'attend à de rudes négociations au *Journal*. Je vais avoir besoin de quelques bons hommes en cas de coup dur.

-- Pas de problème, mon Gérard, tu peux toujours compter sur mes «muscles».

Les deux comparses éclatèrent de rire en faisant tinter leurs verres.

Plus loin, au fond de la grande salle du restaurant *Le Français*, un homme et une femme âgés discutaient à voix basse. Albertine Martin avait elle-même invité Salomon Burroughs à prendre le café. Elle s'était sentie ridicule d'avoir fui comme une vierge timorée lors de sa précédente visite au magasin du vieil homme. Puis, elle avait réfléchi longuement et avait

fini par se dire que l'attention d'un homme bon valait son juste prix. Elle était retournée vaillamment chez Burroughs.

Malgré l'achalandage de ce vendredi soir, le vieux Juif n'avait pas hésité une seconde à ranger son éternel galon à mesurer. Sa soeur Eliza n'en avait pas cru ses yeux: les clients remplissaient la boutique et Salomon lui avait confié le magasin pour suivre docilement Madame Martin.

Albertine et Salomon avaient choisi au restaurant un petit coin encadré de fougères. Une oasis hors du temps. À vrai dire, la même scène aurait pu se dérouler quarante ans plus tôt.

-- Vous savez, madame Martin, dit Salomon, c'est le bonheur pour moi, j'attendais ce moment depuis si longtemps.

-- Moi aussi, monsieur Burroughs, murmura Albertine, mais je n'osais me l'avouer. Je suis heureuse de cette rencontre. Heureuse de vous le dire et de constater ma propre joie, vous comprenez?

-- Oui, bien sûr, je comprends. Ça vous a pris quarante ans pour parler à un Juif.

-- Parler! Vous exagérez, monsieur Salomon. C'est vrai que nous ne pouvions porter attention aux garçons juifs quand j'étais jeune. Et après je me suis mariée. Ça devenait encore plus difficile. Vous n'étiez pas seulement un Juif, vous étiez un autre homme. Et les femmes mariées, juives

ou catholiques, doivent rester à leur place, c'est bien connu. Les hommes, eux...

C'était une conversation lente, feutrée, coupée de nombreuses pauses au cours desquelles Salomon et Albertine contemplaient longuement leur tasse de café. Tous les deux essayaient de renouer les fils d'un échange muet amorcé il y a quarante ans. Le silence nourrissait leur délicieux malaise.

-- Pourquoi avoir choisi de me voir aujourd'hui, madame Martin? reprit timidement Salomon.

-- J'ai beaucoup réfléchi. J'ai pensé surtout à ce que vous disiez: «Notre vie est déjà bien avancée». Et soudain j'ai eu envie de me secouer: pourquoi hésiter, pourquoi laisser à d'autres, aux curés, aux convenances le soin de conduire ma vie? Je peux bien vivre les années qui me restent selon mes goûts et mes désirs. Ce matin, je me suis levée, bien résolue, en me disant: «À partir d'aujourd'hui, je mène ma vie comme je l'entends».

A ce moment précis, la radio déploya la ritournelle publicitaire du Parti québécois, une chanson frémissante et grandiose telle une levée d'oies blanches: «À partir d'aujourd'hui, demain nous appartient». Albertine et Salomon éclatèrent de rire.

-- Vous savez, Salomon, je vais voter pour eux, dit Albertine en souriant. Mon mari en pique une sainte colère. En fait, je vais voter pour nous. Ce pays se réveille d'un long sommeil d'hiver. Comme moi.

-- Je vous comprends très bien, madame Martin. Moi, j'ai peur que les Québécois s'en prennent aux pauvres Juifs. Nationalisme jamais bon pour nous...

-- Voyons Salomon, les choses ont changé. Où voyez-vous la guerre par ici? Regardez René Lévesque: ne cherche-t-il pas la conciliation? En fait, nous voulons nous reconnaître pour mieux accueillir les autres. Moi, si j'avais eu peur de m'affirmer, je ne vous aurais jamais invité. Et puis, s'il vous plaît, appelez-moi Albertine.

Dick Martin n'avait pu, malgré ses efforts, empêcher l'élection de Pierre Bonneville à la mairie de Belle-Rivière. Impossible pour l'éditorialiste d'utiliser les photos pornographiques sans risquer de s'embourber dans une affaire scabreuse et délicate.

Seule la confirmation de l'existence d'une victime lors de l'incendie au Club de Pierre Bonneville aurait permis de retenir une accusation sérieuse contre lui. Cependant, l'enquête fouillée menée par Liliane Gaboury et Paul Jolicoeur n'avait rien apporté de concret. On avait simplement pu constater le ralliement inattendu du conseiller Patenaude et de toute son équipe autour de l'organisation Bonneville.

Dans ses éditoriaux, Dick avait été réduit à lancer des interrogations. Comment le conseiller Patenaude, fidèle ami du maire sortant Lavigueur,

avait-il pu «virer capot» aussi subitement? Pourquoi l'enquête sur l'incendie du *Club* piétinait-elle depuis un an et demi? Pourquoi les clients de l'avocat Bonneville, souvent membres de la petite mafia locale, s'en tiraient-ils toujours haut la main devant les tribunaux, quand ils s'y rendaient?

Ces d'insinuations à la limite du libelle, le principal intéressé les démentait systématiquement et les éditoriaux sympathiques de Jérôme Laferté les annulaient. De toute manière, la population ne s'intéressait guère à l'élection municipale et les accusations de Dick tombèrent à plat. Les gens se passionnaient davantage pour la campagne provinciale où, à la surprise générale, le Parti québécois marquait constamment des points.

Pierre Bonneville remporta donc l'élection municipale grâce à une bonne organisation sur le terrain et à une publicité massive. L'avocat avait su se fabriquer une image dynamique par son engagement dans une multitude de bonnes causes. Par ailleurs, son adversaire, vieux et usé, ne pouvait contrer la montée irrésistible d'un homme jeune et entreprenant. Surtout, Bonneville profita du fait que, durant cette période, l'opinion publique s'attachait beaucoup plus aux enjeux nationaux.

Dick dut en prendre son parti. Rageur, il promit de se reprendre à la première maladresse du nouveau maire. De toute manière, il disposait d'une masse de faits compromettants. Il suffirait qu'un élément catalyseur vienne rassembler toutes les pièces du puzzle, et paf! Partie remise.

Dick devait maintenant consacrer ses efforts à la campagne provinciale, une campagne historique pour le peuple du Québec. Peu d'éditorialistes soutenaient franchement les indépendantistes. Dick se voyait par conséquent investi d'une mission impérieuse.

Le restaurant *Impérial*, succursale officielle des journalistes, devint le théâtre de spectaculaires engueulades entre factions opposées à l'approche de l'élection provinciale du 15 novembre 1976. Le restaurant *Impérial*: un snack-bar à l'américaine, avec banquettes de cuir orange, tables en formica blanc sur chacune desquelles trônait l'étincelante boîte de sélection du juke box. De leur table, les jeunes en veste de cuir déclenchaient leurs tonitrueuses musiques en insérant des pièces de vingt-cinq sous dans la boîte chromée. À travers Led Zeppelin et les Rolling Stones se glissait parfois Renée Claude qui affirmait, ardente: «C'est le début d'un temps nouveau». Suivait Robert Charlebois qui, sur un rock énergique, bousculait la jeunesse: «Entre deux joints, tu pourrais te grouiller l'cul».

Le matin, vers neuf heures trente, se pointaient les journalistes. Après un arrêt à la salle de rédaction pour signaler leur présence au directeur de l'information, ils envahissaient le restaurant *Impérial*, un exemplaire du journal sous le bras. D'abord une minute de lecture silencieuse, en attendant le café qui allait dissiper les dernières brumes du sommeil. Puis cela démarrait. Lentement. Souvent par une remarque d'apparence anodine.

-- Faudrait penser à se recycler, laissait tomber l'insidieux Leroux.
Sous les dictatures, y a moins d'emplois pour les journalistes.

-- Pauvre imbécile, répliquait Tourangeau, le Parti québécois est le plus démocratique de tous!

-- Ouais, peut-être trop, renchérit Paul Jolicoeur.

-- T'as raison pour une fois, Jolicoeur, enchaînait le rond Dallaire, c'est un parti toujours assis sur la clôture entre la révolution et la démocratie. Il va finir par se sentir inconfortable.

-- Oui, mais c'est quand même ce parti qui a le plus de chances de nous donner enfin notre pays, affirmait Jolicoeur, convaincu.

Et le ton montait. Parfois des badauds, des retraités, piliers de restaurant, se mêlaient au débat. L'un affirmait que Duplessis avait eu raison en son temps de s'opposer à Ottawa, que, de toute façon, les Anglais ne comprendraient jamais le français. Un autre prédisait qu'avec le Parti québécois les vieux allaient perdre leur pension. Un autre rappelait l'histoire du Canada et évoquait les exploits des explorateurs français. Lavérendrye, Radisson, Joliet et Nicolet avaient découvert tout le territoire. Par conséquent, les Québécois étaient chez eux dans tout le Canada.

-- Je ne veux pas perdre mes montagnes Rocheuses, elles m'appartiennent autant que le Saint-Laurent, lançait un autre client, et j'y tiens!

-- Tu te penses chez toi au Canada, pauvre vieux fou, lui répondait son comparse avec une lueur dans l'oeil, essaie seulement de parler français entre la rue Saint-Laurent et l'océan Pacifique!

Les journalistes pour leur part tentaient, non sans peine, de maintenir le propos dans les limites de la rationalité. Chacun cherchait à convaincre calmement ses adversaires du bien-fondé de sa position. Les fédéralistes faisaient valoir les avantages de la confédération canadienne: redistribution des richesses, participation à une aventure internationale de plus grande envergure, réalisation d'un projet de société axé sur l'ouverture aux différentes races. Ils alléguaient que le séparatisme entraînerait l'isolement du Québec. Certains laissaient même entendre que les prétentions nationalistes frôlaient le racisme et pourraient à la limite conduire à l'intolérance et à la dictature.

Les indépendantistes insistaient sur le caractère démocratique de leur démarche qui se caractérisait par le respect des institutions électorales, le financement populaire de leur Parti et par la promesse d'un référendum sur la question nationale. Ils ne manquaient pas une occasion de souligner par ailleurs les déboires du Premier ministre Bourassa dans ses négociations pour récupérer plus de pouvoirs pour le Québec dans les conférences constitutionnelles. Et le ton finissait par gravir un nouveau cran.

-- Les Anglais ne veulent rien savoir de nous, affirmait Tourangeau, tous les Premiers ministres du Québec se sont faits rabrouer à Ottawa. Jamais le Canada ne reconnaîtra le caractère particulier du Québec. Si ça continue, nos petits-enfants vont parler anglais.

-- Tu dramatises, Tourangeau, répliquait Dallaire en devenant de plus en plus rouge. Le système fédéral a toujours protégé nos droits. Par contre, si le Québec se sépare, on va crever de faim: les Anglais vont tout simplement nous couper les vivres.

-- Voilà le comble de la malhonnêteté, sacrement, rugissait Tourangeau. Tu sais bien que la *big business* s'arrange toujours avec la politique. Les Anglais et les Américains font des affaires en japonais et en chinois quand il y a une cenne à faire. Et ici notre marché, tu penses qu'il va s'écrouler du jour au lendemain? Voyons, Dallaire, ça tourne pas rond?

Dick Martin parlait peu au cours de ces altercations où le coeur et la raison se combattaient féroceement. Il écoutait plutôt avec attention. Il voyait s'opposer avec une violence émotive de plus en plus marquée les deux tendances qui déchiraient le peuple du Québec. D'un côté, l'affirmation de soi; de l'autre, la peur de perdre les acquis. Après des siècles de privation, la société de consommation en pleine effervescence rendait enfin possible le confort et la douceur de vivre. Le droit à la jouissance tranquille de ses biens s'opposait à l'idéal du dépassement.

En chemin vers *Le Journal*, les prises de bec se poursuivaient sur le trottoir de la rue Saint-Joseph. Gilbert Lefrançois entendait revenir son monde au bruit de la clameur qui remplissait soudainement la cage de l'escalier. Il avait beau enguirlander son équipe tous les matins, rien à faire. Les journalistes arrivaient chaque jour plus tard et poursuivaient leurs discussions en se lançant des invectives de part et d'autre de la salle. Le travail ne commençait jamais avant onze heures. Lefrançois gueulait pour la forme, sachant pertinemment qu'un tel débat ne pouvait laisser ses journalistes indifférents. Si le peuple s'enflammait, à plus forte raison des professionnels de l'information. La passion remplissait l'air. Sans tolérer de textes partisans, Lefrançois voyait des avantages à l'implication émotive des journalistes. Le style de ses scribes devenait plus alerte, plus mordant. «*Le Journal* est plein de fièvre, pensait Lefrançois. Parfait, parfait.»

A la taverne *Chez Jos*, Dick Martin avait eu une violente altercation avec son père Edmond en présence de leur ami commun, le poète Hubert Pichet. Comme d'habitude, les deux compères se disputaient sur l'avenir politique du Québec quand Dick vint se joindre à la conversation.

-- Le Poète a raison, papa, dit doucement Dick, nous devons nous donner les moyens de nous gouverner selon nos propres priorités. On n'a pas besoin d'un grand frère pour nous dire ce qu'on doit faire.

Edmond fut soudain saisi d'un trouble violent. Tant que les objections et les taquineries contre sa foi fédéraliste, son goût pour la loi et l'ordre venaient de son ami le Poète, qu'il considérait avec condescendance comme un artiste anarchiste marginal, Edmond acceptait le débat avec humour. Par contre, quand il entendit son propre fils prendre parti pour les saboteurs de pays, il se sentit touché au plus profond de lui-même. Éméché, Edmond piqua du coup une terrible colère.

-- Écoute-moi bien, Dick Martin, dit Edmond au comble de l'excitation, si tu votes pour ces... pour ces communistes, je te renie comme mon fils. Tu m'entends? Si tu votes pour ces... ces révolutionnaires, je t'interdis de revenir sous mon toit!

Ébranlés par une violence aussi imprévisible, Dick et le Poète tentèrent de calmer Edmond mais celui-ci continua de couvrir son fils d'injures. Décontenancé, Dick quitta la taverne.

Les poumons en feu, le coeur battant la chamade, Dick marchait dans la nuit de Belle-Rivière. En quête d'air. Gilles-le-Bossu, du coin du restaurant *Impérial*, le suivit du regard. Dick aperçut le visage blanc du mendiant sous sa tignasse hirsute et il eut l'impression que le Bossu, perclus de froid, partageait sa tristesse.

Dick décida de marcher jusqu'au *Journal* pour attraper les premiers exemplaires au sortir de la presse. Il arriva dans la salle de rédaction à demi éclairée juste au moment où Ernest Chevalier, le directeur de l'atelier,

déposait les premières copies encore humides sur le pupitre central. Sans même le saluer, Dick prit un exemplaire. Il sauta à la page éditoriale.

Depuis deux semaines, Dick et Jérôme Laferté se livraient un duel épique. Un duel de gentilshommes à la fois rigoureux et passionnés au cours duquel les deux éditorialistes étaient convenus de donner chaque jour deux visions d'un même thème. Les aspects économiques, culturels, sociaux, les relations internationales, l'avenir du Canada et du Québec selon l'une ou l'autre option avaient fait successivement l'objet de textes éclairants. Juxtaposés en page éditoriale, ces papiers toujours dépourvus de propagande permettaient à leurs auteurs de rivaliser d'habileté stylistique dans le dosage étudié de l'argumentation et du sentiment.

Avec des éditos occasionnels, le directeur de l'information Gilbert Lefrançois tentait de faire la part des choses entre les propos des deux escrimeurs. Cependant, il finit par dévoiler son propre visage en prenant une position intermédiaire, -- mi-chair, mi poisson-- celle des calculateurs mesquins et sans échine, race prolifique en période de crise. Fédéraliste, Lefrançois critiquait néanmoins les bavures du gouvernement Bourassa. «L'équipe Bourassa a fait son temps, écrivait-il, on n'a rien à perdre à laisser sa chance au Parti québécois». Cela ne présentait aucun danger réel, selon Lefrançois, puisque la vraie question de la souveraineté du Québec serait réglée par référendum. «Et l'élection d'un gouvernement péquiste servira un sérieux avertissement au reste du Canada», argumentait-il. Lefrançois reprenait là le vieux discours bluffeur véhiculé par de nombreux politiciens québécois.

Les positions de Laferté et de Martin avaient le mérite de ne pas tourner autour du pot. Cela se vérifiait dans leurs derniers papiers que Dick avait sous les yeux, les derniers avant l'élection. Dick parcourut d'abord le texte du rédacteur en chef.

JE VOTE POUR LE QUÉBEC ET POUR LE CANADA

par Jérôme Laferté

Cette élection n'est pas une élection comme les autres. Pour la première fois, les Québécois sont appelés à renouveler leur confiance dans un système politique qui a permis leur survie. En effet, dans bien d'autres contextes, une nation conquérante aurait assimilé purement et simplement la nation vaincue. Comment ce peuple francophone aurait-il pu non seulement survivre, mais aussi se développer dans un environnement entièrement anglophone sans une attitude exceptionnellement généreuse, ouverte et tolérante de la part du conquérant? Le système fédéral canadien fait l'admiration du monde entier. Et c'est précisément ce régime envié de tous que certains voudraient aujourd'hui détruire pour nous lancer dans une aventure aussi périlleuse qu'insensée. Le gros bon sens, c'est la marque de commerce des Québécois. Chacun s'en souviendra à l'occasion de ce vote historique.

«Rien de bien neuf là-dedans et mauditement ampoulé», critiqua Dick en lui-même. Et il relut son propre texte.

CITOYENS, LE PAYS NOUS APPELLE

par Dick Martin.

L'élection historique du 15 novembre constitue pour chaque Québécois un véritable appel au dépassement. À la question de John Kennedy «Demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays», aujourd'hui la réponse nous revient. Nous devons faire un grand pas dans la bonne direction, celle qui mène à l'affirmation de soi, à notre prise en charge collective.

Maîtres chez nous, nous pourrons enfin prendre nos propres décisions, établir nos propres priorités pour maintenir et développer nos différences caractéristiques dans le concert des peuples. Bien sûr, nous appréhendons la coupure du cordon ombilical. Nous sommes comme le grand fils hésitant sur le seuil de la maison paternelle. Mais le gaillard bouillant de jeune énergie comprend déjà que les maigres allocations parentales ne vont pas le retenir de vivre sa vie.

(...)

Puissions-nous, dans la solitude de l'isoloir, entendre, au fond de notre coeur, le doux chant de la liberté.

En se relisant, dans la salle de rédaction déserte, Dick constata son propre lyrisme. Mais en même temps, une intense émotion le faisait vibrer. Il comprit que le vote du 15 novembre ressemblait à un acte de foi: au-delà

de tous les arguments rationnels, il fallait faire le saut, poser un geste de confiance, de courage collectif, voir plus grand et plus haut que le quotidien. Se dépasser. Il saisit le téléphone et composa le numéro de Clara-Isabel.

-- C'est moi. Je te dérange. Ton mari est là? Tu peux me parler?

-- Oh! je crois que vous faites erreur...

-- Bon, je comprends. Je veux seulement te dire que je suis absolument certain que je t'aime. Je veux vivre avec toi.

Et il raccrocha.

Albertine Martin et son fils Mario s'installèrent devant leur nouveau téléviseur couleurs Sony Trinitron pour regarder l'émission du midi à la station de Belle-Rivière. Ginette O'Connor, qui avait fait le saut de la radio à la télévision, y animait une émission de badinages sur divers sujets de la vie locale. On y présentait le plus souvent des interviews destinées à promouvoir un événement ou une organisation. L'animatrice se risquait parfois à aborder des sujets plus complexes.

Ainsi, ce midi-là, elle recevait Flore Lajoie, coordonnatrice du mouvement féministe de Belle-Rivière. Séparée de Dick Martin, Flore

insistait pour se faire appeler de son nom de fille. Ginette prétextait la puissance des projecteurs pour abuser du maquillage. Elle s'adressait à ses invités avec un petit rire nerveux et un langage empesé.

-- Flore Lajoie, attaqua Ginette en minaudant, vous êtes féministe? Vraiment? Pourquoi?

Souriante et assurée, Flore sentait le complet désintérêt de son interlocutrice pour son sujet.

-- Vous savez, répondit Flore, on parle beaucoup de l'indépendance du Québec. Pour moi l'indépendance des femmes, c'est tout aussi important. Et plus urgent. Il faut que les femmes cessent de se comporter selon les désirs ou les phantasmes des hommes. Elles doivent agir comme elles en ont vraiment envie.

-- Ce n'est pas si vilain de plaire aux hommes, reprit Ginette en déplaçant ses fesses sur sa chaise.

-- On peut plaire, poursuivit Flore avec un sourire compatissant, sans adopter nécessairement les modèles de femmes créés par les hommes. Les hommes cherchent des Barbies. Nous, nous ne voulons plus qu'on nous prenne pour des poupées; nous sommes des êtres humains. Chaque femme est unique. Chacune a sa richesse et peut plaire avec ce qu'elle est. Pourquoi se conformer à des images toutes faites?

Fin sourire aux lèvres, Albertine buvait les paroles de Flore, en approuvant de hochements de tête.

-- L'animatrice n'a pas l'air bien contente, fit remarquer Mario.

-- Elle met du temps à comprendre: elle passe pour une vraie folle, commenta Albertine.

Au studio, après l'émission, Ginette fonça vers Flore qui enfilait sa veste de cuir orange.

-- Tu as voulu me mettre en boîte, ma pauvre fille. Tu es comme toutes les féministes. Agressives. En manque d'hommes, ça paraît.

-- J'ai tous les hommes que je veux, ma pauvre fille, répliqua sèchement Flore. Et pas besoin de faire la catin pour ça.

-- Tous les hommes, sauf ton mari, petite niaise. Tu sais qu'il couche avec Clara-Isabel Bonneville?

Flore accusa le coup sans broncher. Elle eut un sourire apitoyé.

-- C'est son affaire, ma pauvre fille. J'ai beaucoup de tendresse pour Dick mais sa vie personnelle ne m'intéresse plus depuis longtemps.

Flore tourna les talons. Fit un moulinet avec son sac pour le rabattre sur son épaule. Ginette pressa l'une contre l'autre ses lèvres pulpeuses.

Personne n'avait prêté foi à des sondages trop surprenants. Par conséquent la victoire du Parti québécois étonna beaucoup de monde. On ne croyait pas la chose possible. Malgré tous les efforts des commentateurs et des stratèges du parti lui-même pour estomper les traits forts de cet événement, un peu comme si on voulait peindre un incendie en tons pastels, l'évidence, incontournable, s'imposait: le Québec portait au pouvoir un parti indépendantiste. Les Québécois étaient pétrifiés, heureux et gênés tout à la fois. Sidérés de leur audace. Comme en 1960. Alors que l'élection de Jean Lesage ébranlait les traditions et annonçait une ère nouvelle. Cette fois cependant, l'affirmation grimpait d'un cran en intensité et en détermination.

Dans la salle de rédaction, on laissa tomber un instant la fièvre du travail pour écouter René Lévesque à la télévision. Au Centre Paul-Sauvé, lieu justement nommé, c'était le délire. La foule chantait dans une vague déferlante de drapeaux fleurdelysés. «À partir d'aujourd'hui, demain nous appartient» et «C'est le début d'un temps nouveau», et encore «Gens du pays, c'est votre tour de vous laisser parler d'amour». «Nous sommes, dit René Lévesque la voix étranglée par l'émotion, nous sommes... (Il retint son souffle comme si cette seule affirmation suffisait.) Nous sommes quelque chose comme un grand peuple».

La foule criait de bonheur. Lise Payette et Camille Laurin, les plus brillants collègues de René Lévesque, pleuraient à chaudes larmes, le rimmel de l'une barbouillant le visage de l'autre.

Au *Journal*, Tourangeau, Jolicoeur, Liliane Gaboury et Dick Martin se prenaient par le cou en mélangeant rires et pleurs. Dallaire lâcha un «Ça durera pas» et Jérôme Laferté, brisé, s'enferma dans son bureau. Dick le suivit.

-- Tu n'offres pas le gin, comme d'habitude, Jérôme? On a eu une grosse soirée.

-- Oui bien sûr, tantôt, tantôt... dit Laferté en se laissant choir dans son fauteuil. Tu peux pavoiser, Dick, mais vos problèmes ne font que commencer.

-- Le pays ressemble à un jeune qui entre dans la vie, c'est sûr qu'on aura des problèmes, on va les prendre un par un.

Malgré leurs divergences de vues, les deux hommes se respectaient. De manière différente, tous les deux en voulaient plus pour le Québec. Dick comprenait bien les inquiétudes de son collègue: il les partageait.

CHAPITRE HUIT

Dick Martin recueillit beaucoup de bénéfices de la victoire du Parti québécois. Considéré par les lecteurs du *Journal* comme le vainqueur incontesté du passionnant duel qui l'avait opposé à Jérôme Laferté, il devint la coqueluche de la nouvelle bonne société de Belle-Rivière. On l'invitait à donner des conférences, à présider la campagne des maladies du coeur, du cancer ou de l'arthrite, à prendre en charge le financement des Petits Chanteurs ou du jeune orchestre symphonique. Partout son charisme naturel et sa crédibilité contribuaient au succès des entreprises dans lesquelles il s'engageait.

Attentif à ce succès, le nouveau député péquiste, Claude Livernoche, un ancien du Séminaire comme Dick Martin, tenta de renouer avec lui. Livernoche, étudiant, militait dans les rangs de l'Union nationale. Il ne prisait guère les insultes fielleuses des libéraux Martin, Ledoux et Bourgo. Aujourd'hui son intérêt passait par une association avec Dick Martin. Livernoche s'occupa donc de faire nommer l'éditorialiste membre de diverses commissions d'experts «indépendants». Ce titre valut à Dick de paraître fréquemment à la télévision nationale.

Dick avait beau s'en défendre, la gloire lui plaisait. Les remerciements et les félicitations finirent par lui paraître la juste récompense de ses services. Dick savait bien que le concert d'éloges provenait de gens désireux d'exploiter sa popularité à leurs propres fins. Il trouvait néanmoins agréable de se voir à la télévision ou en photo dans *Le Journal*.

-- Ma parole, tu bats le record de monseigneur du Tremblay dans ses meilleures années, railla Rolland Drapeau, en faisant allusion à la propension du prélat pour l'objectif de la caméra. «Où sont les photographes?» aimait-il à dire de sa voix nasillarde en guise de mot de bienvenue lors de ses nombreuses conférences de presse.

Dick se raisonnait. Il fouillait dans ses réserves d'humilité, se composait des attitudes modestes, voire timides. Malgré tout, sa consécration le réjouissait. Lui, le pauvre type de la rue Saint-Paul, devenait peu à peu quelqu'un. «Pas mal, pas mal», appréciait-il.

Pendant ce temps, Gérard Lanthier avait maille à partir avec les nouveaux propriétaires du *Journal* qui n'appréciaient guère ses compromissions. Percluse de dettes, la famille Dubeau avait dû se résoudre à vendre ses intérêts à un consortium montréalais. Sans déprécier la performance financière du *Journal*, toujours d'une inébranlable rentabilité, les nouveaux propriétaires semoncèrent Lanthier au sujet de ses activités commerciales personnelles.

Le bureau du maire. Un vaste local aux murs blancs granuleux, vitré sur tout un côté. Le soleil dardait ses rayons sur l'immense tapisserie signée Armande de Longchamps. L'oeuvre représentait un oiseau noir dans un cercle rose. Soleil couchant sur fond de ciel d'orage. En entrant dans le bureau, Gérard Lanthier ne put retenir un sourire amusé à la vue de l'oeuvre.

-- Ça irait mieux à la caserne, non? avança-t-il en connaisseur.

-- Ma femme voudrait que je la descende au troisième sous-sol, expliqua Pierre Bonneville, mais ç'a été payé avec l'argent des contribuables par la volonté de mon prédécesseur, alors...

Les deux beaux-frères en avaient long à se dire. Depuis l'accession de Bonneville à la mairie, leurs petites manigances pouvaient continuer sans anicroche. Mais Pierre sentait la soupe chaude. Il n'avait pas réussi à investir suffisamment l'organisation locale du Parti québécois. Le député Livernoche l'avait à l'oeil et promettait de lui faire une chaude lutte à la prochaine élection municipale en soutenant le conseiller Laverdure, virulent critique du nouveau maire. Réaliste, Pierre voyait ses chances s'atténuer. Il s'agissait donc pour lui de tirer le maximum d'avantages de sa position actuelle avant de se retirer les poches pleines.

Gérard, de son côté, venait confier à son beau-frère sa déconfiture devant les nouveaux propriétaires du *Journal*. Il voulait abandonner leurs affaires communes.

-- Pas avant d'avoir réglé le cas du centre commercial, tonna Pierre. Ces Américains sont pleins aux as. On leur laisserait pour rien ce terrain en or? Un site où ils vont ramasser l'argent à la pelle? Non, mon vieux. Si tu veux ton règlement de zonage, Gérard, il me faut un demi-million. Sous la table. Ni vu, ni connu. C'est mon dernier mot. Tu te démerdes. Après tu pourras me lâcher. Pas avant.

-- Mais je ne peux pas, Pierre...

-- Oui tu peux, Gérard. N'oublie pas le centre commercial pour ton frère Joseph et l'autoroute pour ton autre frère Thomas. Dans les deux cas, tu empoches, crapule. Mais dans les deux cas, c'est moi qui tiens le gros bout du bâton. Un demi-million. Sinon pas de centre commercial et pas de contrats d'autoroute pour ta petite famille, mon Gérard.

Au bar de l'*Hôtel Impérial*, le conseiller municipal Hugues Patenaude se sentait vaciller. Gargouillis plein l'estomac et la tête de plomb constamment attirée par la bordure coussinée du comptoir. À ses côtés, Paul Jolicoeur buvait une Montclair citron. Sobre depuis plusieurs mois, le journaliste aimait fréquenter le bar pour se prouver sa capacité à résister à la tentation. Surtout, pensait Paul, l'endroit demeurerait toujours propice à la chasse au scoop.

Jolicoeur mit un instant à reconnaître son voisin tant Patenaude avait changé d'aspect depuis la dernière campagne électorale. Vieilli, courbé, maigri, le teint jaune, le conseiller municipal ressemblait à un arbre sec. Stupéfaction de Paul quand le barman lui glissa à l'oreille:

-- C'est le conseiller Patenaude. Tous les soirs, il ferme la place.

L'ivrogne, à demi assoupi, semblait se laisser bercer dans des bras maternels. Soudain, sa rêverie prit un rythme plus agité.

-- Viens, mon amour, geignait le conseiller, viens vite, il faut partir, viens mon amour...

Jolicoeur fit signe au barman de garder silence et de se rapprocher pour saisir les paroles du conseiller. Il eut en même temps le réflexe de mettre en marche son magnétophone de poche.

-- Ya le feu, le feu, mon amour, viens vite, partons, se plaignait Patenaude.

-- Elle ne peut bouger, dit doucement Jolicoeur en imitant le ton de l'ivrogne. Elle ne peut bouger, elle est attachée aux montants du lit.

-- C'est vrai, je l'ai ligotée, enchaîna Patenaude sans hésiter, je l'ai ligotée... j'aime ça quand elle s'offre ouverte sur le lit, elle rit

aux éclats, tout le temps. Mon amour, attends-moi, je reviens te chercher.
Le feu partout... ton lit en flammes, tu cries, tu cries...

Patenaude revint à lui, ahuri, le regard exorbité, en sueur.

-- Qui êtes-vous? Que me voulez-vous? lança le conseiller aux deux hommes qui l'observaient.

-- Vous ne me reconnaissez pas? Vous me voyez tous les soirs, dit le barman.

-- Je suis Paul Jolicoeur, dit Jolicoeur. Ma blonde s'appelle Yvette. C'était une amie de Rollande.

-- Rollande, quelle Rollande, je ne connais pas de Rollande, que me voulez-vous? Patenaude parlait par saccades, haletant.

Jolicoeur mit son magnétophone en marche arrière, puis le fit démarrer. Patenaude reconnut sa propre voix: «...Mon amour, attends-moi, je reviens te chercher. Le feu partout...». Le conseiller municipal Hugues Patenaude s'effondra et pleura en enfonçant son visage dans la bordure coussinée du comptoir. Il pleurait par petites secousses comme si toute sa vie s'écoulait avec ses larmes.

Vers 16h15 Ginette O'Connor se présenta à la salle de rédaction du *Journal*. Les machines à écrire pétaradaient. Les journalistes s'agitaient. L'un engueulait un fonctionnaire municipal au téléphone, lui reprochait vertement son mutisme zélé. L'autre, son papier à la main, courait au bureau de Gilbert Lefrançois. Qui, lui, soulignait à Paul Jolicoeur les risques de libelles dans son dernier texte. Tourangeau et Dallaire se relisaient posément comme les auteurs d'une encyclique. Tous les autres tapaient fébrilement, qui son chien écrasé, qui ses pronostics pour la partie des Voltigeurs, qui sa critique du dernier spectacle de Robert Charlebois: le moment chaud de la journée.

L'apparition de Ginette O'Connor dans l'embrasure de la porte stoppa toute activité. Les machines s'arrêtèrent l'une après l'autre. Ceux qui parlaient au téléphone abaissèrent le combiné. Ceux qui se relisaient levèrent les yeux. Ginette sourit, feignant la gêne. Visage encadré de boucles blondes, poitrine protubérante en lutte à finir avec les boutons du corsage et jupe trop courte pour la mode: phantasme incarné! L'image de Ginette O'Connor entra comme une flèche dans les imaginations masculines.

-- Mais c'est Dolly Parton en personne, lança Jolicoeur du bureau de Lefrançois, sûr que ses camarades appréciaient la comparaison avec la plantureuse chanteuse western.

Liliane Gaboury et Huguette Salvy pouffèrent de rire devant l'hébétude juvénile de leurs collègues.

-- Ça leur a manqué de jouer à la poupée, commenta Lilliane à l'intention de sa consoeur.

Heureuse de son effet, Ginette demanda à la ronde de sa petite voix chantante:

-- Le beau Dick est là?

Paul Jolicoeur s'empressa auprès de la vedette locale.

-- Tu as rendez-vous, ma chère? Non? Ça fait rien. Dick sera trop heureux de te recevoir. Par ici, je t'en prie.

Ginette suivit Paul à petits pas. Tous les regards masculins s'agglutinèrent sur son postérieur.

Dick Martin ne fut pas trop heureux de recevoir Ginette O'Connor. Cette femme lui répugnait. Depuis son enterrement de vie de garçon. Depuis qu'elle l'avait entraîné dans son lit sous la menace de révéler les frasques de son père et du Poète. De surcroît, il avait un important édito à terminer sur le projet d'autoroute intermunicipale. Il aurait bien voulu expédier l'importune.

-- Tu achètes ton parfum au litre, ma chère Ginette, lâcha Dick en guise de bienvenue.

Ginette effaça du coup son sourire niais. Une moue fleurit sur ses lèvres. La vedette fouilla nerveusement dans son sac.

-- Cesse de faire le faraud, Dick Martin. Je sais tout au sujet de Clara-Isabel. J'ai des photos. Regarde. Quel beau roman, hein, mon chéri?

Dick se sentit bouillir.

-- Emmerdeuse et espionne en plus. C'est le bouquet. De quel droit te mêles-tu de ma vie privée?

-- Tu me fais la morale, mon joli, alors que tu brises un des ménages les plus honorables de notre ville.

-- C'est toi qui parles de morale, Ginette O'Connor? Tu ne tireras rien de ces photos.

-- Erreur, mon joli. Je sais que Bonneville n'aimera pas ça du tout. Bonneville va jeter la belle Clara sur le trottoir et il va garder la petite. Tu vois bien que je sais tout.

Dick s'affaissa dans son fauteuil.

-- Bon, que veux-tu?

-- Une simple petite place au *Journal*. J'en ai assez de la télé. C'est pas payant.

-- Mais tu ne connais rien à l'écriture.

-- Tu vas m'apprendre, mon beau Dick. Premier cours, ce soir, chez moi.

Dick explosa.

-- Tu es absolument répugnante, Ginette O'Connor. Un jour j'ai vomi sur toi par réflexe involontaire. Si je pouvais, je le referais maintenant. Je te prie de déplacer ton cul de garce en vitesse. Sors d'ici!

Ginette quitta le bureau de Dick et retraversa la salle de rédaction à petits pas vifs, le satin de sa jupe bruissant comme les feuilles au vent d'orage. Les mâles aux abois attendirent en vain la répétition des sourires de l'arrivée. La femme-phantasme disparut dans l'escalier.

«Le débat référendaire amorcé la semaine dernière à l'Assemblée nationale semble, selon les observateurs, tourner à l'avantage du Parti québécois. Le parti gouvernemental prendrait ainsi les devants dans cette bataille historique pour l'avenir du Québec. À deux mois du référendum du 20 mai, les forces du NON paraissent mal organisées. De Québec, Jean Larin...»

Clara-Isabel Bonneville écoutait attentivement Bernard Derome, le lecteur de nouvelles à la télévision de Radio-Canada. Pierre arriva, chaudasse. La cravate défaite, l'oeil lourd, il se laissa choir dans une causeuse de cuir crème.

-- Ces hosties de péquistes, pesta-t-il, ils vont nous ruiner. Aujourd'hui la Sun Life a quitté Montréal pour Toronto. Toutes les grosses compagnies vont s'en aller. On sera bien avancés. Indépendants et rien à manger.

-- Tu dramatises, Pierre, tu sais très bien que l'argent n'a pas de nationalité. Ces compagnies reviendront bien commercer avec nous après avoir essayé de nous faire peur.

Pierre n'avait pas envie de discuter de politique. La rage au front, il attaqua sans préambule.

-- Tu tiens ces idées de ton amant, ce pourri de Dick Martin. Écoute-moi bien, ma petite mère, tu sais qu'on ne tolère pas ces fantaisies d'artistes dans la famille. Si on te revoit avec ce crotté, je te chasse et tu pourras dire adieu à ta fille.

-- Pierre! Qu'est-ce que tu vas chercher? Tu crois tous les ragots?

-- N'essaie pas de nier, j'ai des photos. (Il fouilla dans la poche de sa veste.) Tiens, regarde. Dans ma maison de campagne, en plus. C'est du propre!

Clara-Isabel rajusta son tir et choisit la contre-attaque.

-- Et toi, parlons de toi. Je n'ai jamais existé pour toi. Seulement ta politique, ton image, sans parler de tes barbotés et de tes bordels. Voyou! Et tu as le culot de me faire espionner.

Le téléphone sonna. Clara en profita pour gagner sa chambre. Furieuse. Mais atteinte.

-- C'est toi, Gérard, répondit Pierre. Tu as des problèmes cette nuit? Tu penses que ça va chauffer? Ouais... Dick Martin sera là j'imagine? Ouais... Bon, je t'envoie Kowalski. Tu veux les poulets en plus? D'accord, j'appelle le chef. Je vais lui dire de demander les services de la Sûreté en plus. On ne sait jamais. T'inquiète pas, mon Gérard.

Pierre raccrocha vivement. Bourru, rageur, il se remit à secouer le cadran de son appareil.

Albert Tourangeau avait prévenu Dick: «Une dure nuit». De fait, le conflit de travail sentait mauvais. La première et seule grève menée par le

syndicat des journalistes, deux ans plus tôt, s'était déroulée dans les normes et le règlement n'avait pas tardé. Cette fois, le contexte avait changé.

Devant la situation économique difficile, le gouvernement fédéral avait décrété un gel des prix et des salaires: une mesure rétroactive, par surcroît. Cela signifiait que toute entente accordant aux syndiqués une augmentation de plus de 8% se trouvait annulée. Et les salariés devaient rembourser le trop-perçu à leur employeur.

Le syndicat des publicitaires du *Journal*, qui avait signé sa première convention après une négociation en front commun avec les journalistes, était particulièrement touché. Avec cette première entente, les publicitaires avaient réalisé un rattrapage important pour leurs membres à faible salaire. Une augmentation de 15%! L'obligation de rembourser 7% du salaire accumulé depuis six mois leur parut évidemment démesurée. Moins ébranlés que les publicitaires, mais pas moins indignés de voir leur convention rouverte, les journalistes n'hésitèrent pas à reformer le front commun et à débrayer avec leurs collègues. Grève illégale, cette fois.

Le cas des publicitaires du *Journal* de Belle-Rivière affichait une criante injustice. Les centrales syndicales s'empressèrent de l'ériger en exemple national. En moins de deux, les syndiqués du *Journal* se retrouvèrent au milieu d'un conflit qui les dépassait.

Au local de la Centrale syndicale, Dick Martin observait l'assemblée de ses collègues.

-- Il nous manque du monde, fit-il remarquer à son président, Albert Tourangeau.

-- T'as vu leurs boeufs, avec des chiens et des bâtons de base-ball. Ça va barder, mon vieux. J'ai préféré tenir les petites natures à l'écart. La Centrale va nous envoyer ses Bob, tout à l'heure.

-- Ses Bob?

-- Six gros gars, ils s'appellent tous Bob. On est rendus là, mon Dick. Depuis que *Le Journal* a décidé de publier malgré notre grève, on n'a plus le choix. Au fait, appelle donc ton chum Jim Ledoux, il ne sera pas de trop.

Dick était tourmenté. Il approuvait sans réserve le principe de la protestation syndicale. Si la loi sur le gel des prix et des salaires pouvait trouver ses justifications dans les menaces de l'inflation galopante, néanmoins, son application aurait dû se faire avec plus de souplesse, en tenant compte des cas particuliers. Dick constatait que sa tâche d'éditorialiste l'amenait à raisonner en «oui, mais, par contre». Oui, mais, par contre, il désapprouvait l'escalade de la violence. Il fallait l'admettre, la présence devant *Le Journal* de gardes-chiourmes, parmi lesquels on identifiait des repris de justice notoires, augmentait la tension. Par contre, les

Bob, venus se joindre au groupe des syndiqués, semblaient du même acabit. Dick frémit. Par ailleurs, pouvait-on approuver l'attitude arrogante de Gérard Lanthier, bien assis sur la loi et refusant tout arrangement? Et sa décision de faire appel à des briseurs de grève ne jetait-elle pas de l'huile sur le feu? «Nous avons pourtant toujours négocié dans un esprit positif par le passé, réfléchit Dick. L'entêtement de Lanthier nous mène droit à l'affrontement. Il y a des moments dans la vie qui ressemblent à l'approche du *dead line*, il faut faire des choix rapides». Il se rendit téléphoner à Jim Ledoux.

Le sympathique géant, devenu artiste-peintre, répondit immédiatement à l'appel de son ami. Il le retrouva au moment où le groupe des syndiqués, pancartes à la main, s'ébranlait en scandant des slogans caractéristiques du folklore syndical, percutants et peu subtils: «Ce n'est qu'un début, continuons le combat!», «Lanthier? Lanthier? Lanthier? Mange d'la marde, répondit l'écho!».

Dick Martin et Jim Ledoux marchaient en première ligne avec le président Albert Tourangeau.

-- Ils peuvent produire un journal avec les nouvelles des agences et quelques textes écrits par les cadres, observa Dick. Laferté et Lefrançois doivent trimer dur.

-- Oui, et ils vont essayer de faire entrer des *scabs* pour l'imprimer, ajouta Tourangeau. Il faut d'abord s'occuper des camions pour empêcher la livraison. On va faire le tour de l'édifice pour couvrir les Bob.

Une cinquantaine de syndiqués, journalistes, publicitaires et sympathisants, travailleurs d'usine ou de la construction, membres de la même Centrale formaient le cortège. Sous le couvert des cris et des chants, les Bob s'affairaient autour des camions. Dick les vit éventrer les radiateurs en introduisant une tige de fer par la calandre. D'autres semaient tout au long du trajet des camions des clous spéciaux, dont l'une des quatre pointes se tenait toujours vers le haut. «On en est là, pensait Dick. Stupide. Mais inévitable. Ils nous ont forcés.»

Quand le cortège revint dans la rue Saint-Joseph, les syndiqués eurent la surprise de voir déboucher au coin de la rue Impériale, dans un crissement de pneus, huit voitures de police. Quatre voitures bleues de la police municipale, quatre autos kaki de la Sûreté du Québec. Sirènes et clignotants hystériques. Une vingtaine de policiers en sortirent prestement. Casques à visière de plexi, matraques aux poings, ils formèrent un rang serré sur toute la largeur de la rue. Un bleu, un kaki, un bleu, un kaki. La barrière de policiers se mit à avancer. Les matraques claquaient dans les mains gantées.

Cette apparition saisit les syndiqués de stupeur. Dick reconnut le sergent Marchildon. Il s'avança vers lui.

-- Qu'est-ce que ça veut dire, sergent, vous nous prenez pour des criminels?

-- On a des ordres, Dick, dit le sergent, autoritaire, vous feriez mieux de vous disperser.

-- Bien voyons, sergent, on a même vu vos gars nous encourager aujourd'hui sur la ligne de piquetage.

-- Là, c'est pas pareil, on a des ordres. Allez, Dick, déguerpis!

Les policiers se contentèrent de pousser sans heurt la masse des syndiqués qui recula. L'opération n'avait d'autre but que de dégager les entrées du *Journal*. Aussitôt des camions apparurent. Vitres badigeonnées de peinture.

-- Ils font entrer les *scabs*, cria Paul Jolicoeur.

La foule des syndiqués s'agita et hurla à qui mieux mieux. Toutefois, personne ne voulait affronter les policiers. C'est alors qu'un colosse se fraya un passage de l'arrière de la ligne des agents. Stan Kowalski, armé d'un bâton de base-ball, fonça directement sur Dick Martin et lui assena sur les tibias deux coups secs, d'une violence inouïe. Dick s'affaissa.

Rolland Drapeau, appareil-photo en main, avait tout vu, tout saisi.

Jim Ledoux profita de la cohue autour de Dick pour s'élancer à la poursuite de Kowalski qui tentait de retourner se réfugier dans l'édifice du *Journal*. Les policiers ne le virent pas se faufiler trop occupés à contenir la foule surexcitée. Ledoux parvint à la hauteur de Kowalski et le plaqua dans les règles de l'art apprises à l'équipe de football du Séminaire. Les deux hommes roulèrent sur le ciment du trottoir. Les deux anciennes vedettes des Voltigeurs se dévisagèrent une seconde. Jim, plus rapide que le gros Kowalski, frappa comme un marteau-pilon. L'autre encaissa. Puis il tenta d'étouffer Jim par une prise de tête. Ledoux se dégagea, agrippa la chevelure de son adversaire et lui aplatit le nez dans l'escalier de béton. Quand les policiers vinrent les séparer pour les embarquer, Kowalski saignait abondamment.

L'ambulance qui transportait Dick Martin à l'hôpital suivit le même trajet que le fourgon cellulaire. Les deux véhicules séparèrent la foule. Albert Tourangeau ordonna à ses troupes de se disperser. Il leva le poing en direction du bureau de Gérard Lanthier après avoir vu le store de sa fenêtre bouger, à l'étage du *Journal*.

Je suis de lac et de rivière

Je suis d'Amérique et de France

Je suis d'octobre et d'espérance

Je suis l'énergie qui s'empile

D'Ungava à Manicouagan

Je suis notre libération

Je suis Québec mort ou vivant

La chanson de Claude Gauthier s'élève de la petite radio de plastique Zénith. La chanson se love dans les rideaux de coton carrelés rouges et blancs, se chauffe au premier soleil de mai brillant par la fenêtre à peine soulagée de son châssis d'hiver. La chanson, comme le printemps, remplit la cuisine, épouse le lilas qui trône sur la toile cirée de la table. Les parfums vrillés de la fleur et de la chanson pénètrent l'esprit d'Albertine, songeuse.

Assise à table, elle se verse une deuxième tasse de thé. «Ces mots-là nous ressemblent, pense-t-elle. De l'espoir là-dedans. Pourquoi faut-il que le pays se lève au moment où j'atteins mon grand âge? Ah! si j'avais vingt ans!» Son visage s'assombrit un moment. Puis, elle agite la main comme pour chasser un moustique. «La vie finit avec la fin de ses rêves», se dit-elle.

La chanson ne rejoint pas Edmond, tout près, dans sa berceuse. Taciturne, il boit. Lentement et constamment. La caisse jaune et bleue de 24 bières Laurentide à ses côtés. Rythme régulier: poussée du pied pour activer le bercement, quatre gorgées de bière et une poignée d'arachides. Sur la boîte de métal parade un bonhomme-arachide avec canne, guêtres et chapeau haut-de-forme. Il se rit d'Edmond depuis 40 ans. La chanson passe au-dessus d'Edmond. Seul l'indicatif du bulletin de nouvelles réussit à l'arracher à sa torpeur. Le lecteur parlait de Dick.

Lors du grand rassemblement pour le OUI qui avait lieu hier au Colisée de Belle-Rivière, l'éditorialiste-vedette du Journal, Dick Martin, a prononcé un vibrant discours en faveur de la thèse gouvernementale. On se rappelle que le bouillant journaliste a été victime d'un fier-à-bras au cours du dernier conflit de travail. Le compte-rendu de l'incident, photo à l'appui, dans les médias nationaux, est venu ajouter à la notoriété de Dick Martin déjà réputé pour ses virulents commentaires. Tout cela a fait de lui un personnage très en vue dans la présente campagne référendaire. Bien campé sur ses béquilles, l'éditorialiste du Journal de Belle-Rivière a déclaré ceci:

La voix de Dick écarte les vapeurs d'alcool dans le cerveau d'Edmond.

Mes amis, nous tenons notre avenir dans nos mains. L'histoire veut se faire pardonner. Elle nous laisse une chance de renverser le destin qui a fait de nous un peuple colonisé. Mes amis, déjà nous le voyons partout: les Québécois prennent leurs affaires en mains. Et avec quel succès! Depuis que la fierté nous est revenue, nous démontrons chaque jour notre talent pour la réussite. En affaires, dans l'industrie aussi bien que dans le domaine culturel. Nous ne sommes pas seulement des rêveurs. Nous réalisons nos rêves. Nous sommes des agissants. Nous sommes des gagnants.

Une rafale d'applaudissements fait crépiter le malingre haut-parleur de la petite radio Zénith. Edmond et Albertine entendent, à travers la cohue, un reporter surexcité qui entame une entrevue avec Dick.

-- Monsieur Martin, vous ne croyez pas que votre statut de journaliste devrait vous interdire de prendre parti dans le débat référendaire?

-- Pourquoi je me priverais de parler? De dire tout haut ce que j'écris chaque jour dans mes éditoriaux? Ça fait déjà plusieurs années que je défends mes idées. Maintenant, c'est encore plus urgent. Le débat dépasse largement la partisanerie habituelle. Il s'agit de notre avenir collectif. Chacun doit prendre la parole. C'est un devoir!

Déchiré entre la rage et la fierté, Edmond grogne.

-- Le p'tit maudit calvaire! Ils l'ont applaudi. T'as entendu, Albertine, comme ils l'ont applaudi.

-- Mon dieu, Edmond, tu as la larme à l'oeil, ma grand'foi. Toi qui as tellement enguirlandé ton fils.

-- Il a la tête dérangée, s'emporte Edmond. La faute des communistes de son syndicat. Il fait leur jeu. Et puis le monde l'écoute. Notre fils mène le peuple au désordre, à l'anarchie!

-- Je suis d'accord avec lui, dit doucement Albertine.

Edmond sursaute.

-- Tu te laisses influencer, ma pauvre vieille. Tu ne vois donc pas les révolutionnaires derrière ça. Ils ricanent dans leurs sales barbes.

L'arrivée de Flore, souriante, belle, essoufflée, fige la discussion.

-- Albertine, vous venez avec moi?

-- Où ça?

-- J'organise une marche du Ralliement des femmes pour le OUI. On se rend à l'Hôtel de ville. Il fait un temps superbe. Ya une centaine de femmes de tous âges. Allez, venez.

Ancienne enseignante d'une époque sans revendication, Albertine se voit mal en train de déambuler avec une pancarte. «La vie finit avec la fin de ses rêves», se répète-t-elle pourtant. Elle se lève lentement, retouche sa coiffure devant le miroir.

-- Oui j'y vais, fait-elle. Au revoir, Edmond.

Ahuri, Edmond se sent abandonné. La rage s'insinue dans son sang. Soudain, tout le poids de l'alcool ingurgité s'abat sur ses tempes. Le cerveau part en orbite, dans une nébuleuse suffocante. Edmond s'effondre.

Par hasard (était-ce par hasard?), les éléments les plus tièdes du syndicat des journalistes se confondaient avec les partisans du NON. Les opposants à la grève illégale avaient suivi à contrecœur la ligne de conduite imposée par la majorité. Quelques-uns avaient même accepté l'invitation de Gérard Lanthier d'agir comme briseurs de grève.

Les patrons montréalais de Lanthier lui avaient assené de sévères remontrances. Trop publicisé, l'«accident» de Dick Martin leur avait déplu. Néanmoins, le président-éditeur n'avait jamais perdu la face devant ses employés. Il força le retour au travail des illégaux en obtenant deux injonctions exécutoires du juge Dansereau, son cousin. Le retour au travail se fit dans la hargne et l'amertume. Les deux clans se fusillaient de regards féroces.

Une semaine plus tard, Jim Ledoux se présenta à la salle de rédaction pour voir Dick Martin. Le passage du colosse à travers le vaste local entraîna des murmures réprobateurs. Les cicatrices de son visage évoquaient trop clairement les récents affrontements.

Jim trouva Dick concentré sur son dernier éditorial de la campagne référendaire.

-- J'ai pris un verre hier soir avec mon chum Kowalski, dit nonchalamment Ledoux en s'assoyant.

-- Ton chum Kowalski? fit Dick, surpris.

-- Kowalski n'est pas un mauvais bougre, Dick. Il lui manque juste un peu de cervelle. Il fait ce qu'on lui dit. Après trois bières, il a vidé son sac. Bonneville l'a envoyé à la demande de Lanthier. On pouvait s'en douter. Ton traitement spécial, c'est monsieur le maire lui-même qui l'a exigé.

-- Tu es sûr de ça, Jim? Alors il aurait réagi au placotage de Ginette O'Connor.

-- Je pense que Kowalski serait prêt à faire une déclaration. Bonneville le paye mal et le traite comme une brute.

-- Jim, tu es génial! Continue d'entretenir des liens avec le grand cyclope. Je me servirai de lui à mon tour, le moment venu.

Le conflit syndical avait laissé de profondes blessures dans l'équipe des journalistes. Le clivage s'accroissait pendant la couverture de la campagne référendaire. On tâcha de remplacer la vieille rancune par une nouvelle.

Dans ce contexte, Dick Martin jouissait d'un statut spécial. Objet de fierté pour les uns, de gêne pour les autres, l'éditorialiste pouvait poser en modérateur.

Le même débat qu'en 1976 faisait rage. Avec une intensité décuplée. De vieux amis cessaient de s'adresser la parole. Les rencontres familiales de Noël 1979 tournèrent aux querelles violentes. Deux visions du pays s'opposaient. Le Parti québécois avait tenu sa promesse d'organiser un référendum mais la consultation populaire portait sur une question alambiquée que beaucoup jugeaient essentiellement stratégique. Le Parti ne demandait pas le mandat de réaliser la souveraineté: seulement l'autorisation d'amorcer la négociation avec le gouvernement fédéral. Paul Jolicoeur pestait.

-- Une question de 115 mots, tu parles! 115 mots pour ne rien dire. Même si le monde répond oui, ce ne sera pas un vote pour l'Indépendance. Maudite stratégie! Petits calculs! Du temps perdu!

Cette fois, Tourangeau le modéré partageait le point de vue de Jolicoeur.

-- Si on ne gagne pas avec une question pareille, mieux vaut reporter toute l'affaire au siècle prochain.

-- Avouons que les ministres aiment mieux se pavaner en limousine que parler d'Indépendance, ajouta Liliane Gaboury.

Dick Martin préféra se retirer en douce dans son bureau pour compléter son dernier éditorial de la campagne. Il s'installa devant son tout nouveau terminal d'ordinateur.

Certains croient, écrivit-il, que la question référendaire ne porte pas vraiment sur l'enjeu essentiel. «Pourquoi, disent-ils, ne pas avoir simplement demandé: l'Indépendance, oui ou non?» Il faut pourtant comprendre qu'on ne change pas des institutions séculaires du jour au lendemain. La question respecte scrupuleusement le processus démocratique. On ne transforme pas le pays sans l'assentiment du peuple. La sagesse exige de procéder par étapes.

Cette sourdine fit dire à Tourangeau et à Jolicoeur que l'ami Dick Martin protégeait ses arrières.

Au *Journal*, la soirée du 20 mai 1980 fut lugubre. Jusqu'à la veille du vote, les sondages donnaient les deux clans nez à nez. Avec pourtant une grande part d'indécis. À mesure que les résultats entraient sur les téléscripteurs, il devenait clair que le OUI perdrait la bataille.

Dick Martin était brisé. Il avait cru sincèrement que la stratégie de la modération allait porter fruit. Et faire avancer la cause. Jolicoeur et Gaboury pleuraient sans retenue. Tourangeau disparut dans la fumée de sa pipe. Même les gagnants avaient le triomphe triste. Le discours de Claude Ryan, le chef du regroupement du NON, les avaient déçus par sa mesquinerie. Jérôme Laferté entraîna Dick dans son bureau.

-- C'est moi qui ai gagné le pari du pourcentage. 60-40 exactement, dit-il avec lassitude. Il ne faut pas te laisser abattre, Dick. Vous avez cru de bonne foi à la justesse de votre mouvement. Tu sais, je n'étais pas loin de penser comme toi. Seulement, le peuple n'est pas prêt. Il vient de vous le dire clairement, non? Maintenant, si le fédéral ne livre pas la marchandise, s'il ne fait rien pour qu'on se sente à l'aise dans la confédération, les choses pourraient prendre une autre tournure.

-- C'est foutu pour longtemps, Jérôme, lâcha Dick, fourbu. Sors donc tes bouteilles. Tout le monde a besoin de prendre un coup.

-- Écoute, Dick, poursuivit Laferté sur le ton amical, je prends ma retraite cette année. C'est sans doute ma dernière soirée d'élections. On va te proposer le poste de rédacteur en chef. Accepte.

-- Dick Martin, téléphone, cria Jolicoeur.

Dick prit le combiné sur le bureau de Laferté.

-- Monsieur Martin, ici Pierre Bonneville. De grâce, ne raccrochez pas. Ma femme, Clara-Isabel, a quitté la maison. Avec sa fille. Si elle est avec vous, je vous en prie, raisonnez-la. Il faut qu'elle revienne.

-- Je ne l'ai pas vue, je vous assure.

Dick raccrocha et quitta la rédaction. Aussi rapidement que ses béquilles le lui permettaient. Au bas de l'escalier du *Journal*, Dick découvrit un corps malingre, recroquevillé, dans un tas de haillons. Il reconnut Gilles-le-bossu: son regard figé renvoyait l'image de la mort.

CHAPITRE NEUF

Il fallut procéder par étapes. D'abord, le cadavre de Gilles-le-Bossu occupa tout l'esprit de Dick Martin. Cette mort entraînait dans sa vie avec l'étrange pouvoir de mettre en veilleuse les autres bouleversements qui l'agitaient. Le terrifiant regard de Gilles-le-Bossu relégua à l'arrière-plan la douloureuse défaite politique et même le départ de Clara. Pris de vertige, l'esprit de Dick s'était accroché au dernier événement en liste.

Avec l'aide de Jolicoeur, Dick prit sur lui de suivre le corps : ambulance, hôpital, constat, morgue municipale. Trois semaines plus tard, le sergent Marchildon avisait Dick que personne ne réclamait la dépouille de Gilles-le-Bossu. On ne lui connaissait aucune famille. Les autorités allaient l'ensevelir à la fosse commune.

Assis sur le pupitre central de la salle de rédaction, Dick crut bon d'y aller d'un petit discours. Malgré la sincérité de son trouble, Dick appréciait de jauger, encore une fois, son ascendant sur son entourage.

-- Gilles-le-Bossu faisait partie de notre vie, dit-il avec émotion. On le voyait tous les jours au *Café Impérial*, ou *Chez Stéphanos*, ou dans la rue. Il a été le témoin de nos grands et petits événements. Malgré son

silence, on le sentait complice de nos joies et de nos drames. Gilles-le-Bossu, c'était un peu notre miroir, notre frère. Nous étions sa famille muette. Par conséquent, sa mort nous concerne. On ne va pas le laisser enterrer comme un chien.

Spontanément, les journalistes organisèrent une collecte pour défrayer le coût des funérailles et de l'enterrement. Même Gérard Lanthier dut verser au nom du *Journal* un montant équivalent à la cueillette des employés. Les journalistes arrachèrent au curé de la Cathédrale une cérémonie religieuse de première classe en lui rappelant les nombreuses photos de monseigneur publiées par *Le Journal*. Après avoir assisté au service funèbre, la bande des rédacteurs forma un cortège pour accompagner le Bossu jusqu'au cimetière. Intrigués, les passants se demandaient quel personnage illustre méritait un tel appareil. Dick, nouvellement libéré de ses béquilles, s'appuyait sur le bras de Jolicoeur. Il souriait.

Clara-Isabel avait donné à Dick des indices de son départ imminent. Bien avant les révélations de Ginette O'Connor, Clara appréhendait le moment où Pierre saurait tout de sa liaison. Elle avait souvent expliqué à son amant le danger qui la menaçait. «Je ne veux pas perdre ma fille», avait-elle laissé échapper à plusieurs reprises.

Clara prenait un risque énorme. Par amour. Cette femme plaçait l'amour au premier rang de ses rêves et de ses ambitions. Elle tentait de

concilier avec un illogisme candide deux amours absolues: celui de son amant et celui de sa fille Ariane, maintenant superbe adolescente de quatorze ans. Clara envisageait sa vie portée par une interminable vague d'amour. Elle avait reconnu en Dick Martin l'homme droit et passionné qu'elle avait toujours cherché. Elle l'avait suivi sans hésiter.

Dévoilé au grand jour, l'amour de Dick et de Clara ne pouvait survivre dans le milieu étroit de Belle-Rivière. La découverte de la liaison allait entraîner la réaction implacable de la famille Bonneville. Clara voulait à tout prix garder sa fille quasi ignorée de son père. Elle la chérissait et tentait de lui inculquer le goût de la vie pleine. L'avenir d'Ariane devait pouvoir s'épanouir hors d'un carcan familial étouffant. Pour Clara, une seule issue: partir. Pas question de demander à Dick de l'accompagner. Sa carrière et son destin le retenaient à Belle-Rivière. Clara avait fait son choix. Avec une détermination inébranlable.

Dick se sentit dépossédé. Déraciné. Et envahi d'une haine sans borne pour Bonneville. La haine montait en lui comme l'eau pourrie dans les maisons les jours d'inondation. Sa relation avec Clara-Isabel durait depuis quinze ans. Rapports clandestins. Petites fugues à Québec ou à Montréal, ou le long du Saint-Maurice. Leur histoire jouait un bon tour à la vie, volait au destin une succession inespérée de moments heureux. Évidemment, pour Dick, la situation posait peu de problème puisque Flore le laissait libre. Il savait par contre que la moindre révélation faite à Bonneville entraînerait une riposte brutale à l'endroit de Clara-Isabel.

Clara-Isabel n'avait jamais cessé d'être pour Dick, au cours de ces années, une lumière durable. Cette femme le tirait vers le haut. Et pourtant Clara ne lui demandait rien. Son besoin d'aller au bout d'elle-même forçait son amant à se délester de ses ambitions basses. L'amour-guide. Clara aurait pu s'appeler Ariane, comme sa fille. Pourtant Clara n'était pas mythique. Femme de chair, d'eau et de feu. Femme de la terre Québec, remplie des forces ancestrales acharnées sur un sol neuf, habitée jusqu'à la moelle des cultures d'Amérique et d'Europe. Femme habitée...

Dick se sentait privilégié. L'Élu, le Choisi. Sans jamais se l'avouer, il savait avec la clarté du soleil de midi que Clara valait mieux que lui.

Clara parlait souvent de son amie, la céramiste française Josephte Lacroix. L'artiste avait exposé plusieurs fois à la galerie de Clara et les deux femmes avaient vite développé une belle complicité. Josephte travaillait à Tahiti. Dick devinait qu'il devait chercher Clara de ce côté. Cependant, il avait tant à faire.

-- René Lévesque et le Parti québécois nous ont trahis! affirmait Paul Jolicoeur avec force gestes. Jamais ces gens-là n'ont voulu faire l'Indépendance. Ils s'accrochent au pouvoir. Regardez-les préparer la campagne électorale. Pas un mot sur la souveraineté. Seulement la rengaine du «bon gouvernement». Le pire, c'est qu'ils vont gagner!

Paul Jolicoeur s'emportait encore une fois au milieu de la salle de rédaction. Son discours suintait la rancœur. Dick Martin se taisait. Comme les autres journalistes. Même Albert Tourangeau et Liliane Gaboury ne trouvaient rien à redire. Chacun mesurait l'écart entre ses attentes face au parti messianique et la réalité de l'usure politique: pragmatisme et stratégie.

-- Au pouvoir, ils pourront quand même marquer des points, avançait Dick sans grande conviction.

-- Allons donc, protestait Jolicoeur, ils vont faire de la gestion à la petite semaine pour se tenir à flots. Fini le grand projet de société. Seulement un État géré comme une épicerie. Les militants n'y croiront plus. Ça va prendre des années avant de refaire nos forces.

Dick Martin, lui aussi, cachait mal sa déception. Le peuple avait répondu «Non» à une proposition somme toute peu compromettante. Même si le Parti québécois obtenait un deuxième mandat, perspective tout à fait probable compte tenu de la propension des Québécois à alimenter le paradoxe, il allait certainement mettre sous le boisseau son objectif fondamental. Comment pouvait-il en être autrement? Dans le système fédéral canadien, tout est affaire de programmes conjoints, de péréquation, de redistribution des ressources. Père tantôt autoritaire, tantôt conciliant, Ottawa préside une tablée tapageuse de dix enfants affamés. Il exige que chacun se tienne droit et se conduise poliment sinon l'assiette au beurre lui passe sous le nez. Comment le fils rebelle peut-il espérer conserver sa part tout en décriant

la famille? Le NON de sa population empêchait le Québec de poursuivre son bluff. Il dut rentrer dans le rang. En cette époque postréférendaire, l'art du «faire-semblant» marqua la politique canadienne. Ottawa et les provinces anglophones firent semblant de croire à la conversion du Québec. Et le gouvernement québécois fit semblant de vouloir fonctionner à l'intérieur du fédéralisme. «Le beau risque», disait René Lévesque. «Le mensonge institutionnalisé!», pensait Dick Martin.

-- Tout cela fait le jeu d'Ottawa, renchérissait Jolicoeur. On va juste démontrer que le système fédéral peut s'accommoder d'un gouvernement provincial pseudo-indépendantiste. Nous sommes complètement récupérés.

-- Mais le PQ peut quand même faire avancer la cause lentement mais sûrement, répliquait Dick. Il ne peut aller plus vite que la population.

-- Tu parles! tempêtait Jolicoeur. Ils vont juste réussir à étouffer la flamme des vrais patriotes. Des hommes et des femmes ont donné des années de leur vie pour cette cause-là. Les vrais bâtisseurs de l'Indépendance se sentent trahis. Fini pour ce siècle! On n'y arrivera pas. À cause de ces trous d'culs! Ils devaient inspirer le peuple. Ils n'ont pas eu le courage.

-- Ils ont quand même réussi des choses étonnantes, temporisait Dick. La loi 101 assure notre survie.

-- Il ne s'agit pas de survivre! s'emporta Jolicoeur, il faut se donner les moyens de choisir notre vie, notre voie, notre façon d'être. Maudite

marde! On a manqué une chance unique. J'sais pas si on va pouvoir se reprendre.

Une vague de dépit sembla s'abattre sur Jolicoeur. Il s'effondra dans son fauteuil et ne dit plus un mot. Dick constata que son ami avait renoué avec la bouteille. S'il avait fait le contre-poids aux propos de Jolicoeur, c'était par simple réflexe professionnel. Pour la forme. Oui, mais, par contre. Peut-être aussi, (se l'avouera-t-il?), par calcul, par prudence.

Dick se retira dans son bureau, amer.

Les sentiments qui habitaient Dick Martin à cette époque faisaient tumulte dans son esprit. La défaite référendaire et le départ de Clara l'avaient laissé dans un état d'abattement chronique. Malgré ses déclarations prudentes devant la galerie, Dick était anéanti par le manque de courage des Québécois. La réélection du Parti québécois en avril 1981 n'avait pas atténué la déprime collective. Dick continuait de penser que le peuple avait manqué sa chance, tout comme lui avait laissé l'amour lui glisser entre les doigts.

Dick remuait ces pensées quand Jolicoeur fit irruption dans son bureau en ce matin du 5 novembre.

-- Viens voir les téléspectateurs, dit-il, surexcité.

Entassés dans la petite salle des téléscripteurs, une dizaine de journalistes lisaient la dépêche en cours sans en croire leurs yeux.

-- Trudeau et Chrétien nous ont poignardés dans le dos, en pleine nuit, résuma Liliane à l'intention de Dick. Elle lut le texte de la dépêche.

«Ce matin, les Premiers ministres de neuf provinces ont accepté de signer l'accord permettant le rapatriement de la constitution. La délégation québécoise a crié à la trahison. "Jour de deuil, de rage et de honte", a déclaré le Premier ministre René Lévesque».

-- La pièce devient monotone, dit le vieux Dallaire en fumant sa pipe. Les acteurs se détestent. Il faut les changer.

Par un curieux processus de transposition, Dick se prit à rechercher une cause unique à ses malheurs. Toujours à la une ou en page trois du *Journal*, les photos du maire Bonneville finirent par créer dans l'esprit de Dick une cible obsessionnelle sur laquelle il pouvait diriger sa haine et sa frustration. «Comment cet individu véreux peut-il diriger la ville et s'attirer l'admiration des citoyens?». Est-ce par vengeance personnelle ou par esprit de justice que l'éditorialiste décida de poursuivre le maire de Belle-Rivière? Quelque chose en lui affirmait que cela devait être fait.

Dick s'en fut trouver son ami, le député Claude Livernoche.

Aménagé à dans une maison historique restaurée à grands frais, le bureau du député Livernoche affichait la réussite nouveau style. Immense reproduction du «Patriote de Saint-Denis», nombreuses fougères en pots de céramique prisonniers d'une résille de macramé, rouet «patrimonial», tapisseries rugueuses et tableaux de Jean-Paul Lemieux composaient le décor: une fortune pour traduire la simplicité des racines paysannes.

Malgré ses deux confortables victoires, le député appréhendait la prochaine élection. Les menées du maire Bonneville lui inspiraient des craintes. Mieux vaudrait faire élire à la mairie un complice comme le conseiller Côme Laverdure. Livernoche verrait alors sa mainmise sur le comté assurée et son prestige dans le parti consolidé. Le Premier ministre ne pourrait plus lui refuser le ministère qu'il convoitait. Dans ce contexte, le député réagit nerveusement à l'intention de Dick Martin de poursuivre Pierre Bonneville.

-- Dans ton accusation, Dick, il te faudra démontrer les motifs qui ont poussé Bonneville à te faire casser les jambes.

-- Stan Kowalski est prêt à mettre le maire en cause, assura Dick. Il établira que Bonneville voulait se venger de mes éditoriaux.

-- Y a pas plutôt une affaire de femme là-dessous?

-- Pas question de mêler Clara à cette histoire, s'emporta Dick. D'ailleurs, Bonneville n'y tient pas non plus, j'en suis sûr.

-- C'est un gros coup, mon ami, poursuivit le député embarrassé. Tu risques ta tête. Et moi, tu comprends, je ne peux pas me compromettre. Bon, d'accord, fit-il finalement, je te trouverai le meilleur avocat. En revanche, il ne faut pas que mon nom soit prononcé une seule fois, c'est bien compris?

-- Ne t'inquiète pas, Claude. Si Bonneville joue la carte de la vengeance politique, c'est lui qui aura l'air minable. Quant à moi, je sais ce que je fais. Il faut coincer cette crapule une fois pour toutes.

Dick élaborait longuement sa stratégie. Elle consistait à intenter deux procès simultanément. Dick poursuivrait le maire pour complicité dans l'agression qu'il avait subie au cours du conflit de travail. L'éditorialiste pouvait aligner plusieurs témoignages solides. De son côté, le procureur de la Couronne pourrait impliquer Bonneville dans le meurtre de Rollande Dumais, la prostituée morte dans l'incendie de son *Club* le 10 juin 1975. Livernoche sursauta.

-- Hé là, mon ami, tu n'y vas pas de main morte. Accusation de meurtre, bordel, incendie criminel...

-- Tiens!

Dick étala sur le bureau du député les photos du bordel et fit entendre l'enregistrement du conseiller Patenaude. Le député en resta bouche bée. Il promit de faire étudier le dossier en profondeur par ses avocats.

-- Il faudra procéder avec soin, mon cher Dick, l'enjoignit Livernoche. Même si tout cela paraît considérable, il te faut des preuves absolument solides. Pas des présomptions, des preuves! N'oublie pas qu'on s'attaque au personnage le plus puissant de la ville.

-- Ah? je croyais que c'était le député, l'interrompit Dick en riant.

Mal à l'aise, ne sachant s'il devait se réjouir, le député se contenta d'un demi-sourire. Il serra néanmoins la main de Dick Martin avec chaleur.

La mise en accusation du maire de Belle-Rivière secoua la ville. Ville de moyenne importance ou gros village, Belle-Rivière conservait des relents de cette mentalité rurale qui fait de l'histoire de chacun l'histoire de tous. La population se passionna pour cette affaire et se partagea rapidement en deux camps.

Les partisans du maire se retrouvaient parmi les grandes familles et les petites qui les admiraient. Même parmi les prolétaires, beaucoup s'indignaient de voir un rejeton de la rue Saint-Paul s'attaquer à une personnalité honorable, au détenteur de l'autorité municipale.

L'éditorialiste pouvait compter sur les jeunes, sur les nationalistes gauchisants et sur la plus grande partie du petit peuple qui voyait dans l'affaire une douce revanche contre la bourgeoisie.

Tous, cependant, étaient persuadés que le maire allait s'en sortir indemne. Les sympathisants de Dick, s'ils se réjouissaient de voir Bonneville enfin mis en cause, trouvaient néanmoins le journaliste présomptueux. Personne ne comprenait pourquoi le brillant éditorialiste risquait ainsi sa carrière.

Jolicoeur et Tourangeau appuyaient Dick sans réserve, même s'ils devinaient ses motivations profondes. Tourangeau s'inquiétait pour Dick. Jolicoeur, lui, jubilait de voir son ami passer à l'action.

Le député Livernoche avait fait rouvrir secrètement l'enquête sur l'incendie du 10 juin 1975. Un jeune et brillant procureur de Belle-Rivière, Bernard Roberge, y travailla activement avec des agents spécialisés de la Sûreté du Québec, dépêchés discrètement de Montréal.

L'enquête fouillée permit de retracer quelques «filles» dont Yvette, désireuse de se remettre en règle avec la justice. De plus, en utilisant les photos des personnages surpris au bordel, les enquêteurs firent une tournée profitable, échangeant promesse d'immunité et de confidentialité contre renseignements. Cette tactique permit d'identifier plusieurs truands qui gravitaient autour de l'organisation. Des témoins signalèrent notamment la présence d'Aaron Goldberg le soir du 10 juin. Le petit homme paraissait, au dire de plusieurs, particulièrement agité.

Quand les enquêteurs se présentèrent chez lui, Aaron, pris de panique, déballa son sac avant même qu'on lui ait demandé la moindre précision.

-- C'est pas ma faute, dit-il en tremblant, Bonneville m'a forcé. Je lui devais *a lot of money*. Je ne savais pas qu'il restait une fille. Le barman m'avait juré que tout le monde était sorti.

Pour sa part, le conseiller Hugues Patenaude corrobora sans hésiter sa déclaration enregistrée par Jolicoeur. Au bord de la dépression, Patenaude voulut libérer sa conscience, même au risque de s'incriminer. Les policiers l'assurèrent de la clémence du juge.

L'enquête permit d'articuler trois chefs d'accusation contre Bonneville: exploitation d'une maison de débauche, incendie criminel et homicide involontaire.

Les inspecteurs travaillèrent aussi à étoffer la preuve de Dick dans son procès pour voie de fait. On accumula les photos des journaux. Rolland Drapeau fournit aussi avec empressement des négatifs inédits. Le geste délibéré et spécifiquement dirigé contre Dick fut établi par de nombreux témoignages. Kowalski lui-même accepta de collaborer et de mettre en cause Bonneville contre promesse d'allègement de son dossier judiciaire.

Dick marqua des points dès l'engagement de la bataille. Il déclara à tout venant que la ville devait faire le ménage dans son administration. Elle devait surtout avoir un maire au-dessus de tout soupçon. Les deux parties épuisèrent les amitiés, les connaissances, les contacts. Tout l'appareil judiciaire, du premier greffier au ministre de la Justice lui-même, à tous les échelons quelqu'un dût intervenir dans l'affaire.

Les procédures s'éternisaient. Le public, par contre, se délectait de ce feuilleton mélodramatique dont les médias relataient les moindres détails. Le maire refusa de démissionner. Inébranlable, il entretint plutôt l'image de la victime innocente et persécutée. Plusieurs citoyens lui trouvèrent du courage.

Après avoir encaissé l'uppercut des accusations, la Défense passa progressivement à l'offensive. Dans les deux procès, elle s'attacha à miner la crédibilité des témoins de la Couronne. Stan Kowalski et Aaron Goldberg n'étaient-ils pas des repris de justice? Et le conseiller Patenaude un alcoolique notoire? Les photos? Des trucages certainement!

Bonneville interdit formellement à ses avocats d'évoquer la liaison de sa femme avec son accusateur. Ces défenseurs eurent beau lui expliquer que ce fait affaiblirait considérablement l'Accusation, Bonneville demeura intraitable: la plèbe ne devait pas se repaître des affaires privées des grandes familles.

La Défense décida donc de s'attaquer à la moralité de la famille Martin. Tout y passa: les frasques et beuveries du père Edmond, les écarts de Fred Martin qui n'avaient pourtant jamais donné lieu à des accusations et, en prime, un trait acéré destiné à Dick lui-même. Le sergent Marchildon, penaud, vint témoigner que le journaliste lui avait jadis demandé d'éliminer un dossier incriminant son père Edmond.

Devant la tournure du procès, le maire Bonneville déclara à la presse, sourire en coin, que l'honneur de sa famille l'obligeait maintenant à poursuivre Dick Martin en diffamation.

Sentant la soupe chaude, le député Livernoche avisa Dick que ses avocats allaient chercher un compromis hors cour et se retirer en douce. De son côté, Gérard Lanthier n'attendait que le verdict pour congédier son éditorialiste.

Dick chancela.

Son attaque avait laissé Edmond Martin hémiparétique. Il avait maintenant beaucoup de mal à parler.

L'état d'Edmond exigeait des soins constants. Albertine, qui s'occupait déjà de Mario, son fils handicapé, dut se résoudre à faire entrer son mari dans un centre d'accueil.

Albertine eut une sérieuse discussion avec Salomon Burroughs au restaurant *Le Français*. Les deux vieux amis conversaient à voix basse. Depuis des mois, leur relation se déroulait comme une courbe musicale. Ils aimaient parler longuement. Prendre le temps. Apprécier les concerts ou les simples promenades le long du fleuve Saint-Laurent. Lentement. Sans heurt. Sauf cette «sortie» de Salomon par un bel après-midi d'automne.

-- Albertine, vous êtes malheureuse avec votre mari. Admettez-le. Courte la vie, Albertine. Pourquoi vivre dans la tristesse?

Albertine pressentait l'allusion depuis des semaines. Son énoncé l'ébranla quelque peu mais ne lui parut pas aussi terrifiant qu'elle ne l'avait appréhendé.

Aujourd'hui, toutefois, Edmond était malade, démun. Albertine avait dû replacer les choses.

-- Nous ne ferons pas de projets, Salomon. Je dois m'occuper de mon mari, je ne le quitterai pas. C'est dit.

Cela fut dit avec calme et sérénité. Comme une chose naturelle, allant de soi. Peut-être Albertine s'agrippait-elle au bon prétexte qui l'empêchait de poser un geste radical? Aurait-elle eu le courage de laisser Edmond en d'autres circonstances? L'état de son mari balayait ses doutes. Elle ne pouvait plus le quitter. C'était simple, indiscutable.

Salomon dut en prendre son parti.

Les deux procès piétinaient. Dans le cas du bordel, comment pouvait-on accuser Bonneville d'homicide involontaire sans établir la présence du cadavre? Le reporter Bob Loiselle de CKBR vint raconter à la Cour qu'il

avait vu des policiers, le matin de l'incendie, embarquer un grand sac dans une ambulance garée à proximité du *Club*.

Cependant, les policiers déclarèrent que le sac contenait seulement des débris jugés sans valeur par la suite. On avait utilisé l'ambulance de la police parce que c'était le seul véhicule disponible ce matin-là.

Et dans le cas de l'agression contre Dick Martin, l'Accusation s'efforçait en vain de démontrer la collusion entre Gérard Lanthier et Pierre Bonneville. Pourquoi accuser le maire si le président du *Journal* avait pris seul l'initiative d'engager Kowalski?

Dick ruminait ces pensées, lorsque la secrétaire de rédaction lui annonça un visiteur à l'interphone. Dick sortit à sa rencontre. Un grand gaillard blond, élégant complet sombre, attaché-case à initiales dorées, traversait la salle d'un pas rapide. Liliane Gaboury, Huguette Salvy et la secrétaire échangèrent des exclamations admiratives. Dick se demandait d'où sortait ce type.

-- Monsieur Martin, dit le gaillard blond avec un léger accent anglais, vous ne me reconnaissez pas? Je suis Stephen Smith.

-- Stephen! Évidemment avec une tonne de cheveux en moins et un habit convenable, tu es un autre homme. Et tu parles français comme un gars de Québec. *How do you do my friend?* Allez, passe dans mon bureau.

Dick s'étonna d'apprendre que l'ancien déserteur de l'armée américaine menait de bonnes affaires à Montréal.

-- Je viens vous voir au sujet de vos procès, dit le jeune homme.

-- Tu es au courant?

-- Bien sûr. J'ai suivi l'affaire dans les journaux. Vous êtes une vedette nationale, vous savez? Je pense que je peux vous aider. Juste retour des choses. Vous m'avez déjà rendu un immense service.

Stephen expliqua à Dick qu'il travaillait pour son oncle, Gregory Smith, président d'une importante chaîne de centres commerciaux. Quand l'oncle Gregory avait décidé de lancer son affaire à Montréal, il avait aussitôt demandé à son neveu de le rejoindre.

-- Mais, dis-moi, comment peux-tu m'aider dans mes procès? questionna Dick. Moi, je t'avoue, je tire le diable par la queue.

-- Écoute, my friend, poursuivit Stephen en oubliant son vouvoiement encombrant, les Américains qui veulent construire un centre commercial dans le nord de Belle-Rivière, c'est nous! Tu veux démontrer les combines entre Bonneville et Lanthier. Moi, je peux prouver qu'ils complotent ensemble dans cette affaire. Les deux crapules essayent de nous arracher un pot de vin d'un demi-million de dollars!

-- Oh là là, mon cher Stephen. *That's news!* Remarque que cela ne me surprend guère. Mais comment le prouver?

-- Facile. Mon oncle Gregory est un vieux renard. Il a commencé dans la business à Chicago. Il en a vu d'autres. Il sait bien qu'il faut *dealer* avec les politiciens. Mais il déteste passer pour une poire. Il prend toujours ses précautions. Nous avons un paquet de documents compromettants pour le maire et pour Lanthier. Tiens, regarde les chiffres gonfler entre deux offres de vente.

Stephen apportait, en prime, les enregistrements des conversations téléphoniques entre Lanthier et l'oncle Gregory. Ce dernier consentait à faire fi de l'habituelle discrétion des gens d'affaires. Pour lui, Lanthier et Bonneville, trop gourmands, méritaient une bonne leçon.

-- *They drive him crazy*, reprit Stephen. En plus, j'ai une dette envers toi. Nous pouvons venir témoigner *at any time*.

Un grand sourire illumina le visage de Dick.

À partir de ce moment, les événements se bousculèrent. Le témoignage ferme, documenté, implacable de Gregory Smith ébranla sérieusement la Défense. Bonneville se sentit piégé et prit peur. Le conseil municipal le força à démissionner et nomma un maire intérimaire.

Ginette O'Connor tenta, sans succès, de discréditer Dick en révélant qu'elle l'avait vu héberger un déserteur de l'armée américaine. Stephen Smith, présent dans la salle d'audience, avait aussitôt demandé la parole.

-- Je suis cet Américain, avait-il déclaré. Aujourd'hui, me voilà citoyen canadien. Je travaille pour l'économie de ce pays.

Au bord de la crise nerveuse, le maire accusa sans vergogne son beau-frère Gérard Lanthier d'avoir mis au point la machination pour escroquer les Américains. Le président du *Journal* répliqua par son témoignage dans le procès pour voie de fait contre Dick Martin. Il confirma que le maire lui avait envoyé Kowalski avec mission spéciale de tabasser l'éditorialiste.

Au cours du procès pour homicide involontaire, le coup fatal vint du sergent Marchildon. Le vieux policier, sentant que le vent tournait, ou pris d'un sincère remord, déclara que le matin du 11 juin 1975 il avait reçu l'ordre de faire disparaître le cadavre calciné d'une jeune femme. Une ambulance de la police le lui avait amené à la suite de l'incendie au *Club* de Pierre Bonneville.

Les condamnations tombèrent drues sur la tête de Pierre Bonneville. D'autres procès furent annoncés. Le ministre de la Justice déclara que le corps policier de Belle-Rivière ferait l'objet d'une enquête. Et le ministre des Affaires municipales mit l'administration sous tutelle. Bonneville annonça qu'il allait en appel de tous les verdicts. Il obtint facilement sa

liberté contre caution et il en profita pour filer à bord de son avion personnel vers une destination inconnue.

Dick Martin sortit de l'affaire grandi aux yeux de tous. Toutefois, lui même se sentait épuisé, incapable de savourer son succès. L'assouvissement de sa vengeance n'avait pas dissipé le mal qui le rongait.

Edmond Martin passait ses journées dans sa petite chambre aux tentures bleues. À attendre. Attendre une visite d'Albertine, de Flore ou du Poète. Attendre Dick peut-être, sans grand espoir. Attendre surtout que la gentille préposée vienne lui faire fumer sa pipe. Alors Edmond fumait lentement, humant avec autant de plaisir l'odeur du tabac que le parfum de la jeune femme. Quand elle rangeait la chambre en chantant autour d'Edmond, le vieil homme reluquait en silence le cul et les seins généreux. Cette vision allumait dans ses yeux un éclair rieur.

Paralysé du côté gauche, Edmond passait de longues heures à lire ses recueils de Dick Tracy. Lire. Edmond distinguait à peine les caractères dans les bulles: il devinait facilement l'histoire grâce aux images. Il se voyait, jeune, courant aux côtés de Dick Tracy à la poursuite des malfaiteurs. Ils sautaient tous les deux sur les marche-pieds de chaque côté d'une voiture de police. Ils tiraient du revolver pendant que le véhicule fonçait à toute vitesse. Edmond revivait alors, en surimpression par-dessus la bande dessinée, sa propre escapade à New-York avec le Poète. Il interrompait sa

poursuite avec Dick Tracy pour rêver aux décors fabuleux de l'Opéra. Il entendait distinctement le déploiement de la musique dans le chœur de *Nabucco*. Il retenait son souffle et venait au bord des larmes. Puis la cavalcade reprenait de plus belle à bord d'un taxi jaune lancé à vive allure dans Fifth Avenue. Bien sûr, Dick Tracy prenait toujours pour Edmond le visage de son fils. Même s'il lui en voulait toujours de défendre des idées «révolutionnaires», de soutenir les communistes séparatistes ou de s'attaquer à monsieur le maire lui-même, Edmond ressentait au fond de lui une immense fierté.

Dick Martin n'avait pas revu son père depuis leur dispute à la veille des élections de 1976. L'un et l'autre avait laissé l'orgueil dicter sa conduite. Ni l'un ni l'autre n'avait tenté le moindre geste de rapprochement.

Quand Dick se présenta à la chambre d'Edmond, celui-ci rigolait des blagues grivoises que lui racontait son ami le Poète. En apercevant Dick, Edmond s'efforça d'articuler avec peine.

-- Tu as l'air en mauvaise santé, mon gars, dit-il en souriant.

Dick sourit aussi. Sourire pâle sur visage blanc. Les deux hommes se regardèrent longuement. Dick n'avait pas envie de parler. Il y avait peu de mots entre son père et lui. Les deux hommes se souriaient. Les yeux de Dick disaient: «Tu es content que je sois là?». Les yeux d'Edmond répondaient: «Mon gars, mon gars, tu me rends fier». Le regard des deux hommes

brillait. Un peu plus leurs yeux auraient dit «je t'aime», s'ils avaient osé.

Aucune réplique du dialogue muet n'avait échappé au Poète.

-- C'est vrai que tu as l'air misérable, lui dit le vieux marin. Je sais ce que tu cherches. Moi, quand je ne retrouve plus ma route, je pars en mer. Sur mon voilier. Seul en mer, on se redécouvre toujours. Maintenant, je deviens trop vieux pour ce genre d'aventure. Le *Pequod II* est à vendre, mon gars. Pas cher. C'est plus qu'un bateau, je t'assure, c'est, comme dit Baudelaire, une invitation au voyage!

Dick écoutait le Poète avec fascination.

La déchéance de Gérard Lanthier entraîna une réaction immédiate de la part des propriétaires du *Journal*. Ces derniers n'attendaient qu'une occasion propice pour congédier ce président-éditeur aux activités douteuses.

Pour le remplacer, les propriétaires approchèrent Dick Martin, choix logique compte tenu de ses qualités professionnelles et de sa solide réputation dans le milieu. Dick avait accueilli la proposition comme un nouveau défi capable de lui redonner le goût du travail et de la lutte. «La rue Saint-Paul s'éloigne», pensa-t-il.

Cependant les propriétaires avaient exigé: «Pas question d'implication politique de votre part». Dick accepta sans mal cette directive. «De toute façon, avait-il répondu, la cause que j'ai défendue est présentement en veilleuse. René Lévesque travaille à creuser sa propre tombe en coupant le salaire de ses fonctionnaires et en expulsant du parti tous ses éléments progressistes. Non, messieurs, ne vous inquiétez pas. Vous tombez bien. Je suis comme des centaines de partisans: en sabbatique de politique».

Dick s'installa donc dans le vaste bureau du rez-de-chaussée. Son premier objectif: orchestrer la couverture de la campagne électorale de décembre 85. Comme Dick l'avait prédit, René Lévesque fut contraint de céder sa place au jeune et ambitieux Pierre-Marc Johnson, le fils de l'ancien Premier ministre, Daniel Johnson. Les observateurs s'accordaient pour dire que le Parti québécois avait perdu le feu sacré et commençait à ressembler de plus en plus à la défunte Union nationale. De leur côté, les libéraux avaient remis à leur tête le tenace Robert Bourassa. Il se présentait comme le candidat du retour au pragmatisme après les épuisantes années de rêve. Du beurre pour le pain. La population pensait à présent comme Robert Bourassa.

CHAPITRE DIX

Le député Claude Livernoche résista de justesse à la vague libérale. Après avoir réussi à faire élire Côme Laverdure à la mairie de Belle-Rivière, il croyait son emprise solide sur le comté. Toutefois, l'élection de décembre 1985 lui laissa une très faible majorité. Livernoche oublia donc son ministère. Philosophe, il attendrait le retour du vent, dans quatre ou huit ans. Encore jeune, il décida de jouer à fond le rôle du dynamique député d'opposition: juste assez agressif pour plaire à ses partisans, juste assez louvoyant pour ne pas s'aliéner complètement le parti au pouvoir. Il attirait malgré tout bon nombre d'initiatives gouvernementales dans son comté.

L'habile député fit nommer le nouveau président-éditeur du *Journal* membre de la prestigieuse commission de la santé et sécurité au travail. Un honneur de plus pour Dick Martin. Il les collectionnait comme un militaire les médailles. Pour l'enfant de la rue Saint-Paul, les hommages avaient valeur d'argent sonnante.

Sa nouvelle fonction amena Dick à visiter la Fonderie de Belle-Rivière. C'était l'été et Dick portait un élégant costume clair. Située à l'ouest de la ville, à quelques kilomètres des dernières habitations, la fonderie se

dissimulait derrière un rideau de peupliers. Au milieu de la clairière quasi-désertique, les toits de tôles fumaient sous l'ardeur du soleil.

Le spectacle qui s'offrit à Dick à l'intérieur du bâtiment le laissa pantois. D'abord une fine poussière de suie montait à l'assaut des narines. Ensuite la chaleur vous étouffait. Et le bruit vous donnait le vertige. Le sol: du sable couvert de suie. Partout des fours, moules, creusets, treuils: noirs! Les hommes en salopettes promenaient leur silhouette carbonisée. Quand on ouvrait le four, un essaim d'étincelles sautait au visage des ouvriers, éclairait leurs yeux et leurs dents. La coulée aveuglante se déversait dans un récipient soutenu par les chaînes d'un treuil. Deux hommes taciturnes poussaient avec un soin infini le vase éclatant, tel un énorme calice. Ils transportaient le métal en fusion jusqu'aux moules. Dick retint son souffle. Était-ce le Moyen-Âge? Ou simplement l'enfer?

Tout à coup un des ouvriers, noir des pieds à la tête, ouvrit de grands yeux au passage de Dick.

-- C'est pas la place pour faire le beau icitte, dit-il d'une voix à la fois agressive et familière.

Stupéfait, Dick reconnut Fred, son frère.

-- Surpris, le Dick?, lui dit Fred hargneux. Tu peux ben te gonfler. C'est tes manigances qui m'ont jeté dans ce trou. J'ai perdu la confiance de tous mes amis. Et pour payer mes dettes, ils m'ont forcé à prendre cette

job-là. Je suis peut-être plein de suie jusque dans l'entre-fesses, mais de nous deux, Dick Martin, j'te jure, c'est toé le plus sale!

Dick expédia les politesses d'usage auprès du directeur qui l'accompagnait et s'enfuit de cet endroit maudit.

Secoué, Dick s'empessa de rentrer chez lui prendre une douche et changer de costume. Il se rendit ensuite au bureau. Une carte postale l'y attendait. La vue de la mer verte, rutilante au soleil, et des palmiers gracieux lui rendit le sourire après cette journée harassante. À l'endos, il lut avec étonnement un mot bref tracé d'une écriture fine:

«Voyez cette image, monsieur Martin. N'est-ce pas le rêve? C'est Tahiti où je travaille parmi les plus belles couleurs de la terre. Quelqu'un ici ne sait que vous aimer... -- Joseph Lacroix.»

Au cours de cet après-midi, Dick avait successivement touché le fond de l'abîme et une cime de lumière.

La carte postale avait laissé Dick un instant songeur. Néanmoins, il choisit de se replonger à fond dans son travail.

Il convoqua le directeur de la publicité, Robert Lalande, et le directeur de la rédaction, Gilbert Lefrançois, qui avait succédé à Jérôme Laferté.

-- Messieurs, commença Dick, *Le Journal* fait des profits. Le produit, convenable, semble conserver la faveur de la population. Par contre, vous admettez qu'on se repose sur les acquis depuis plusieurs années.

-- Mais, monsieur, s'objecta le jeune Lalande, self-made man venu du commerce des voitures, nos vendeurs sentent très bien le besoin du client. Nos ventes augmentent constamment.

-- C'est parce que nous n'avons toujours pas de vrai concurrent, répliqua Dick. Ça peut marcher encore pendant quelques années, mais Péladeau peut se pointer n'importe quand avec un «tabloïd». Il faut être prêt. Sinon, on se fait bouffer. Et vite. C'est déjà arrivé à de plus gros que nous.

Gilbert Lefrançois partageait le point de vue de Dick. Il avait toujours dénoncé le manque de dynamisme du *Journal*.

-- Nous devons nous rapprocher des besoins de notre population, poursuivit Dick. Bien sûr, on ne va pas se prostituer ou simplement remplir une commande. Nous avons une responsabilité sociale. Cependant, nous ne pouvons ignorer les attentes de nos lecteurs. Il faudra trouver un moyen original et intelligent de composer avec notre mission, nos objectifs de rentabilité et les goûts du public. Il faut mener une lutte de tous les

instants à nos concurrents électroniques. Pas au point de perdre de vue l'intérêt supérieur de la région, cependant. Nous devons soutenir avec enthousiasme toute initiative positive du milieu.

Dick énonçait ses idées fermement. Son débit ressemblait au pas d'une troupe en marche. Peu de place pour la réplique.

-- Je veux, enchaîna Dick, que les vendeurs, rédacteurs publicitaires et journalistes se perfectionnent constamment. Les techniques de ventes, la rédaction de texte publicitaire ou journalistique, tout cela demande une continuelle remise en question. Je veux, par exemple que nos textes publicitaires soient plus imagés, plus percutants. Que nos annonces soient plus attrayantes. Tout le personnel suivra des cours à fréquence régulière, en respectant un système de rotation. À la rédaction, Gilbert, il faut insister sur la qualité du français; je veux que tu pousses ton monde à sortir, à travailler plus sur le terrain qu'au bureau, à fouiller, fouiller, fouiller. *Le Journal* est trop factuel. Sec et froid. Je veux que l'on ait plus de matière à caractère humain, voire sentimental. Mais attention, trop d'émotion confine au banal. L'accumulation des drames émousse la sensibilité du lecteur: bientôt plus rien ne le touchera. Sachons trouver le bon dosage. Il faut se rapprocher des gens ordinaires, couvrir mieux l'ensemble du territoire. Je veux aussi que les maquettistes de la publicité et les gens du pupitre aillent apprendre les nouvelles techniques de mise en page. Il est temps de rajeunir notre présentation. Voici mon plan d'action. Je veux vos commentaires à la réunion de lundi.

-- Quel programme! fit Lefrançois à la fois stupéfait et emballé.

Les cadres et les employés du *Journal* vérifièrent dans leurs tâches quotidiennes le virage décisif entrepris par la direction. Si certains maugréaient un peu de se voir déranger dans leurs habitudes, la plupart se découvraient un nouvel enthousiasme au travail.

Dick ne ménageait aucun effort pour améliorer la qualité de vie au *Journal*. Il envoya ses cadres s'initier aux nouvelles méthodes de gestion, mit en place des «cercles de qualité» à la japonaise, favorisa l'information interne et les activités récréatives. Il se faisait un point d'honneur de visiter régulièrement tous les départements pour distribuer les encouragements, suivre de près le travail de chaque employé et s'informer de sa vie personnelle. Aborder un vendeur en lui parlant de sa nouvelle voiture ou une secrétaire en s'inquiétant de la grippe de son bébé favorisait, selon Dick, le sentiment d'appartenance au *Journal*.

-- Sexiste! raillait Jolicoeur.

Dick en convenait en souriant sans pour autant changer d'attitude. La remarque le fit néanmoins mettre en place un programme de discrimination positive en faveur des femmes. Par ailleurs, le nouveau président participait à toutes les fêtes, à toutes les parties de balle-molle ou de hockey.

À l'extérieur du *Journal*, la renommée de Dick avait connu une montée fulgurante depuis sa victoire sur l'ancien maire et sa nomination à la tête du quotidien. Président d'une multitude de campagnes de charité (toutes les maladies, du diabète au cancer, y passaient), conférencier, invité à la télévision et à la radio, membre de nombreux conseils d'administration (hôpitaux, collèges, fondations), on le voyait partout. Évidemment, il ne se privait pas d'utiliser *Le Journal* pour promouvoir les organismes qu'il soutenait. On ne voyait plus que sa photo dans le quotidien. L'ancien record de monseigneur du Tremblay: pulvérisé!

Le travail, les sorties, les dossiers qui vous suivent à la maison ne laissaient aucun répit à Dick. De toute évidence, il fuyait le repos. La drogue de l'activité torrentielle étouffait ses doutes face à ses actions passées et à ses lâchetés présentes.

Un matin, Dick reçut un appel surprenant. C'était le Premier ministre du Canada lui-même.

-- Monsieur Martin, j'irai droit au but, dit Brian Mulroney de sa voix sablonneuse, j'ai besoin de vous. Je vous veux comme candidat dans Belle-Rivière aux prochaines élections.

-- Vous me faites un grand honneur, monsieur le Premier ministre, répondit Dick quelque peu éberlué. Bon, si vous donnez la date des élections

en primeur à mon *Journal*, je veux bien en discuter, poursuivit Dick à la blague.

-- Je ne la connais pas encore moi-même, monsieur Martin, répliqua joyeusement le Premier ministre. Sérieusement, monsieur Martin, je connais votre carrière. Vous savez bien que plusieurs nationalistes ont joint les rangs du parti conservateur. Vous savez aussi que notre gouvernement a fait beaucoup pour le Québec. Voyez l'accord du lac Meech. Jamais le fédéral n'a été aussi loin.

-- Encore une fois, je suis honoré, monsieur le Premier ministre. Mais vous me laisserez bien le temps...

-- Bien sûr, monsieur Martin. Sachez seulement que je compte sur vous.

Cette conversation laissa Dick perplexe. Il est vrai que beaucoup de péquistes avaient travaillé à l'élection de Brian Mulroney en 1984. Il fallait à tout prix chasser le parti libéral de John Turner, successeur de Pierre-Elliott Trudeau, l'ennemi juré des nationalistes.

«Si le Premier ministre lui-même prend la peine de me téléphoner c'est qu'il me réserve quelque chose d'important. Il n'a rien promis, mais... Notre région n'a pas de ministre... Ministre, je pourrais enfin agir sur le cours des choses...» Dick ressassait l'idée avec un doux plaisir.

Sa pensée prenait soudainement une autre voie. «Ouvrer au fédéral, quelle trahison! N'est-ce pas admettre de façon éclatante la capacité d'accueil du Canada à l'endroit des francophones? Et nos convictions? Nos luttes?» Dick réussissait à incorporer à sa réflexion des «oui, mais, par contre». «Oui, mais, par contre, ne peut-on pas faire avancer la cause à partir d'Ottawa?»

L'esprit de Dick s'agitait, en proie à un vif tourment. Les idées se bouscullaient. L'idéal accusait. L'ambition raisonnait.

Dick sentit soudain s'abattre sur lui une lourde lassitude. La fatigue des derniers mois s'empilait sur ses épaules. Il revit, en un éclair, le visage de Gilles-le-Bossu, le regard figé. Suivit aussitôt la vision d'Edmond, cloué à son lit. Des flashes sans suite qui embrouillaient sa douloureuse réflexion. Dick crut qu'un incendie faisait rage dans sa poitrine. La brûlure interne gagna l'épaule gauche et le bras. La main, enfin, ressentit des piqûres multiples. Dans sa tête, des images tournaient. Entrecoupées de trous noirs, de remous comme il en avait vu maintes fois sur la rivière Saint-Maurice. Spirale d'eau, tourbillon aspirant. Remous, remous... gueule ouverte...

Le fleuve. Chemin qui marche, disaient les Indiens. Le Saint-Laurent puise sa force dans les entrailles de l'Amérique, se gonfle des rivières du

Québec et s'ouvre tout large sur la mer infinie. Les Québécois vivent avec, sous les yeux, un constant appel.

Le Poète tenait la barre du *Pequod II*. Sous le chaud soleil de juillet, le grand sloop de 12 mètres descendait le fleuve en direction de Québec. Dick Martin, se remettait de son infarctus. Il écoutait avidement le vieux sage.

-- À bord du *Pequod II*, mon gars, je me prends pour le capitaine Achab poursuivant la baleine blanche. En fait, on peut bien poursuivre ce qu'on veut. Sur mon bateau, j'avance en moi-même, j'écarte les eaux troubles.

Il rit et prit une lampée de gin en renversant sa tête blanche dans le soleil.

-- Hubert, questionna Dick, vous aurez bientôt 75 ans, non? Vous avez l'air solide comme une falaise. Dites-moi, avez-vous déjà vu la mort en face?

-- Même le cap Diamant s'érode à sa base, mon gars, murmura le Poète, l'oeil lourd. La mort, c'est comme la marée qui te gruge lentement. Mais y a aussi des lames de fond. Celles-là vous secouent plus rudement et cherchent à vous emporter.

-- On s'enfonce comme un noyé, reprit Dick songeur.

-- Ouais. Comme un noyé. On dirait que les profondeurs attendent l'instant propice pour nous aspirer. Paraît qu'il y a un moment où les forces nous manquent, ou bien juste le courage. Et la lame de fond en profite.

-- Un remous... ajouta Dick.

-- Sur un fringant bateau, comme le *Pequod II*, répliqua le Poète en riant, tu te moques des remous et des vagues. Tu voles, tu es éternel!

Le Poète but une autre rasade de gin et céda le flacon à son matelot du jour.

Dick prit grand plaisir à cette sortie sur le fleuve en compagnie du Poète. La caresse du vent dans le soleil avait la douceur d'une main de femme. Le miroitement de la lumière à la surface de l'eau rappelait la robe de strass de Marlene Dietrich, comme si l'étincelante chanteuse avait étendu son corps lascif sur toute la longueur du fleuve.

Après les funérailles d'Edmond, Flore et Dick se retrouvèrent Chez *Stéphanos* pour prendre un café. Le snack-bar avait peu changé depuis 30 ans. Le vieux Stéphanos, plus gras et le crâne complètement dégarni, officiait toujours derrière son comptoir courbe, maintenant recouvert de mélamine d'un

violent jaune canari. Par réflexe sentimental, Flore et Dick choisirent leur ancienne table au fond du restaurant.

-- Tu mets du temps à te remettre, il me semble, commença Flore. J'espère que tu ne retournes pas au travail de sitôt.

-- Je vais très bien, assura Dick bourru, je reprends le collier la semaine prochaine.

-- Tu es parfaitement idiot, dit Flore avec le plus grand sérieux.

Comme Dick, Flore avait quarante-sept ans. Elle avait gardé le visage frais, à quelques rides expressives près. Élégante sans excès, elle faisait mentir les adversaires des féministes qui les trouvent sans charme et sans éclat. À la mort de Jean-Paul Fabre, Flore avait racheté l'affaire à la succession et la faisait prospérer. C'était la librairie la plus courue de la région. Toutes ces années, Flore avait refusé les liaisons permanentes, installées, prévisibles. Un homme ne restait guère plus d'une semaine dans son appartement. Elle n'avait simplement pas le temps de s'occuper de lui. Ses nombreuses activités, mouvements de pression, aide aux consommateurs, centre d'emploi pour les femmes, tout ce qui faisait avancer «sa» cause la passionnait. Elle s'y engageait à fond.

-- Je vais installer Albertine et Mario chez moi, annonça-t-elle à Dick.

-- Vraiment? Ce serait plutôt à moi de m'occuper d'eux.

-- T'inquiète pas. Je ne joue pas les bonnes soeurs de charité.
Albertine est ma vraie mère et j'aime bien Mario.

-- Ils t'adorent tous les deux, je le sais.

-- Oui. Ils m'entourent d'une douce chaleur.

-- Toi, tu n'as vraiment jamais dévié de ta voie, s'exclama Dick.

-- Je ne suis pas un chemin tracé d'avance, assura Flore. J'écoute mon coeur, même si cela paraît candide. Je vais vers ceux et celles qui ont besoin de moi. Je suis comme ça. Si je t'ai laissé, Dick, c'est pas tant à cause de Clara-Isabel mais parce que, de toute évidence, tu n'as jamais eu besoin de moi.

-- Je ne sais pas pourquoi notre vie a pris cette allure, admit Dick.
Il a suffi qu'on se marie pour commencer à nous fuir.

-- Tu es triste, mon pauvre ami, reprit Flore attentive. Tu vas te relancer dans la course? Et la politique maintenant? Qu'est-ce que tu cherches tant? La gloire? Le pouvoir? Et ta vie, mon vieux, ta vie, la tienne, ta seule vie, t'en fais quoi?

Dick connaissait le discours par coeur. Il se le répétait tous les jours.

Flore poursuivit, implacable.

-- Tu sais où elle se trouve, Dick. Tu n'as qu'elle en tête. Avoue-toi donc ton amour, pauvre idiot. Va jusqu'au bout, pour une fois, Dick. Tu m'entends? N'attends pas qu'il soit trop tard.

Ces mots de sa propre femme martelèrent l'esprit de Dick.

Dick décida d'acheter le *Pequod II*. Il suivit les cours d'instructeurs spécialisés. Il lut tous les bouquins sur la voile qui lui tombèrent sous la main. La passion de la navigation entraînait en lui. Le Poète demeurait son maître de prédilection.

La secrétaire de Dick s'étonna de le voir expédier plus rapidement les affaires du *Journal* chaque fois que le soleil s'appropriait un après-midi d'été. Dick expliquait à Jolicoeur, grand admirateur de Melville: «Je suis le capitaine Achab, je poursuis la baleine blanche à bord du *Pequod II*».

Le président-éditeur s'enfuyait aussitôt que possible, prenait le Poète au passage et tous deux se précipitaient à la marina de Belle-Rivière.

Les deux comparses sillonnaient le fleuve en tous sens. Les fins de semaine, ils se rendaient jusqu'à Québec ou à Sorel. Fouetté par l'air vivifiant du large, stimulé par l'effort à dépenser pour les manoeuvres, Dick se sentait renaître à bord du *Pequod II*. Ce voilier avait le pouvoir d'empêcher l'abordage de tout problème, question, dossier, inscription d'agenda. L'esprit de Dick se remplissait de lumière et d'eau. L'homme neuf prenait forme en lui à la faveur de ses randonnées hors du monde, hors du temps.

Dick avait installé une petite enceinte stéréo sur le *Pequod II*. L'appareil à piles permit au capitaine de faire monter à bord des «matelots d'honneur»: les dénommés Bach, Vivaldi, Mozart et Beethoven. Dick les jugeait seuls capables de répondre au chant du fleuve et, bientôt, à la symphonie de l'océan.

Le Poète décréta que Dick était prêt pour la mer. Il organisa une virée à Cape Cod.

Lorsque le *Pequod II* dépassa Percé pour la première fois, Dick comprit qu'il pénétrait dans un autre univers. La mer des cartes postales ou des plages de Old Orchard, cela demeure une chose gentille et jolie. En revanche, quand vous perdez toute amarre visuelle, vous voilà vraiment en pleine mer... L'horizon se perdait de tous les côtés, dans un mélange de ciel, de brume et d'eau enveloppé de mauves et d'indigos. Bientôt, la vague commença à se gonfler. Dick prit peur.

-- T'inquiète pas, mon gars, le rassura le Poète, le *Pequod II* en a vu d'autres. On va passer à travers ce grain sans se décoiffer, c'est moi qui te le dis.

Et le Poète se mit à hurler ses directives, en les entrecoupant de chansons grivoises et de *shots* de genièvre. Pour l'heure, Dick préférait laisser le commandement à son compagnon. Il s'activa à la manoeuvre malgré le sérieux tangage du voilier. Solide, le Poète tenait la barre comme dans un étau. Et Dick, chien fou, s'affairait aux voiles et aux cordages.

Le *Pequod II* était gréé d'une grand'voile marconi, d'un foc et d'un spinnaker qui gonflait son ventre à la proue. Dick courait d'une écoute à l'autre pour vérifier la solidité des noeuds. Il lui fallut bientôt réduire la superficie de la grand'voile, ariser au plus bas. Durant ces manoeuvres, Dick devait surveiller constamment la bôme. Cette lourde tige, constituant la base de la voile triangulaire pouvait, à tout moment, au gré d'un vent traître, décrire un moulinet violent sur toute la largeur du pont et vous faucher un marin imprudent en moins de deux. Comme la mer grossissait, le Poète ordonna d'amener la grand'voile puis le spinnaker. Il ne conserva que le foc pour diriger la proue contre la vague. La mer lavait le pont de lames écumeuses.

Le *Pequod II* épousait le mouvement des vagues, grimpait lentement sur leur dos pour ensuite piquer en chute libre.

-- Ne crains rien, mon gars, dit le Poète. Ce bateau connaît la mer. Il se pliera à ses caprices, sans jamais la heurter. Il va nous sortir de là sans encombre.

Sur le *Fishermen's Wharf* de Provincetown, Dick se remémora ces épisodes avec un mélange d'incrédulité et de soulagement. Le Poète se payait sa tête de bon coeur, l'enjoignant de lui offrir une autre Michelob et une assiette de pétoncles frits.

Avant de donner sa réponse au Premier ministre Mulroney, Dick Martin crut de son devoir de prendre position sur la fameuse entente du Lac Meech. Il demanda à Gilbert Lefrançois de lui réserver le haut de la une, pour y placer un important «mot de l'éditeur». C'est Roger Lemelin, écrivain, journaliste et, un temps, président-éditeur de La Presse, qui avait relancé cette mode du «mot de l'éditeur». Depuis, chaque fois qu'un événement capital secoue la société québécoise, les présidents-éditeurs des journaux sentent monter en eux le goût de reprendre la plume. Inspirés, ils se découvrent la mission d'éclairer leurs compatriotes, passant par-dessus la tête de leurs éditorialistes, pour présenter bien en vue, à la une, la «position officielle» du *Journal*. Le point de vue d'un seul homme prend alors tout le poids d'une opinion institutionnelle. La crise d'octobre, l'élection du Parti québécois en 1976, le référendum ont donné lieu à des proses pathétiques de la part de ces administrateurs malheureux d'écrire si peu.

Réunis le 30 avril 1987 au Lac Meech près d'Ottawa, les dix premiers ministres des provinces canadiennes, en compagnie du Premier ministre du Canada, en venaient à une entente historique sur le partage des pouvoirs.

Dick Martin voyait dans cet accord un véritable prodige: le premier consensus à survenir entre Ottawa et les provinces depuis les trente ans que s'éternisait le débat constitutionnel.

Épuisés par des années de luttes sans issue, déçus dans leurs rêves de souveraineté, les Québécois portaient peu d'intérêt à l'entente du lac Meech. Dick le déplorait. Il jugea nécessaire de secouer les lecteurs du *Journal*. Son esprit un instant embarrassé repoussa vite l'idée qu'il pût agir pour rendre la politesse au Premier ministre Mulroney.

Pour l'occasion, Dick se fit installer un terminal d'ordinateur dans son bureau et se mit au travail. La machine souple, agile et silencieuse obéissait aux doigts et remplissait l'écran de lettres vertes, étoiles froides sur fond de néant. Les idées prenaient la forme écrite plus rapidement qu'avec tout autre outil scripturaire. Dick avait appris à maîtriser l'instrument quand il était éditorialiste et désormais ne pouvait plus s'en passer.

Titre: LE LAC MEECH: UN PAS EN AVANT!

Ce qu'il importe d'abord de remarquer, c'est le changement de climat. Nos dirigeants d'aujourd'hui ne sont pas, comme leurs prédécesseurs, mus par une haine irréductible. Ces sentiments, on l'a vu, ont conduit aux pires affrontements. Ils ont engagé nos meilleurs cerveaux dans des luttes stériles. Robert Bourassa et surtout Brian Mulroney, à l'encontre de Pierre Trudeau et René Lévesque, recherchent la conciliation et le compromis. Si l'on veut regarder l'avenir des Québécois avec un minimum de réalisme, les attitudes nuancées devront désormais prévaloir sur la hache de guerre.

Nos élus d'aujourd'hui reflètent en réalité les nouvelles dispositions d'esprit des Québécois. Les temps ont changé. Les gens sont las des chicanes. Les Québécois veulent simplement profiter de la prospérité conquise, il est vrai, à la faveur d'un regain de fierté nationale.

Les temps ont changé. Le poids politique des Québécois s'atténue. La menace de la souveraineté ne fait plus peur au reste du Canada. Il faut donc négocier avec la réalité d'aujourd'hui.

Les Québécois, s'ils ont rejeté la souveraineté au moment du référendum, n'en exigeaient pas moins un renouvellement

significatif du fédéralisme. Monsieur Mulroney, bien plus que monsieur Trudeau, a compris le message. Si son prédécesseur n'a pas hésité à concocter un accord constitutionnel en catimini, au cours de la sinistre nuit du 4 novembre 1981, monsieur Mulroney, lui, a favorisé le dialogue. Il a usé de son prestige personnel pour convaincre les neuf provinces anglophones de la nécessité d'amener le Québec à signer l'accord. Le 30 avril et le 3 juin dernier, le miracle s'est produit. Les Premiers ministres sont tombés d'accord et ont accepté les conditions du Québec.

Que les dix autres gouvernements du Canada reconnaissent enfin le Québec comme une «société distincte» constitue une importante victoire. Pas trop tôt, diront certains. Chose sûre: le fait est maintenant acquis. Personne ne niera qu'il s'agit d'un grand pas en avant.

Par contre, certains trouveront insuffisantes les garanties pour protéger le fait français au Québec. D'autres estiment qu'Ottawa peut profiter d'une faille dans l'accord pour s'ingérer davantage dans des domaines de juridiction provinciale. Voilà autant de possibles. En fait, le texte du lac Meech permet à la fois une lecture optimiste et une interprétation alarmiste. Alors pourquoi ne pas donner la chance au coureur? Il s'agit de la première entente constitutionnelle faisant l'unanimité des provinces et du fédéral depuis la confédération

de 1867. Pourquoi ne pas y voir des promesses d'avenir, même pour le Québec?

Bien sûr, l'idée d'Indépendance n'est pas morte. 40% des Québécois, la moitié des francophones, l'ont envisagée sérieusement en mai 1980. Si l'accord du lac Meech s'avérait, à l'usage, le piège que certains y décèlent aujourd'hui, les tenants de la souveraineté trouveraient à nouveau une audience. Cette fois (la leçon du passé servira-t-elle?), leur discours devra être clair.

Pour l'instant, il s'agit de tirer le meilleur parti possible de la situation. Avec réalisme et pragmatisme. Et bonne foi. Les négociateurs du lac Meech étaient, de toute évidence, inspirés par ces trois qualités. Voilà déjà un progrès remarquable.

Dick Martin, président-éditeur.

Jolicoeur, Tourangeau et Liliane Gaboury entrèrent en trombe dans le bureau de Dick. Jolicoeur brandit le feuillet d'imprimante reproduisant le «mot de l'éditeur».

-- Tu ne vas pas publier ça? gueula-t-il.

-- Oui, bien sûr, assura Dick calmement.

-- Tu sais très bien que l'accord est un marché de dupes, s'emporta Jolicoeur. Il ne nous donne aucun pouvoir de plus. Mulroney s'empresse de le claironner dans l'ouest.

-- C'est seulement une première étape, reprit Dick en souriant. Et dans les circonstances, l'accord va à la limite du possible. Je le crois sincèrement. Nous n'avons plus notre rapport de force. Vous le savez bien. Le compromis a saboté l'idée d'Indépendance. Tu es bien d'accord Jolicoeur? La population n'a pas marché. Maintenant il faut négocier de manière réaliste.

-- Les compromis d'hier nous amènent aux compromis d'aujourd'hui, précisa Tourangeau avec lassitude.

-- Mais la «société distincte», c'est un gain, non? renchérit Dick.

-- Parlons-en de la «société distincte», cria Jolicoeur. Ce sont les tribunaux qui vont interpréter ce que ça veut dire. Et, en fin de compte, la cour suprême, comme disait Duplessis, va toujours pencher du même côté... Maudite marde! Et toi, Dick, tu veux négocier? Je sais que tu n'en crois rien!

Liliane écoutait ses amis avec amusement.

Après l'engueulade, Liliane Gaboury glissa à l'oreille de Dick: «Allez, je t'invite chez moi». La discussion, tout autant que sa lutte intérieure entre ses calculs et ses convictions, avait épuisé Dick. Il suivit docilement sa collègue.

Liliane sortit une baguette, un pâté au poivre, du brie, des pommes vertes et un muscadet bien frais.

-- À la tienne, vieil ours, dit la jeune femme en levant sa coupe.

Avec Tourangeau et Jolicoeur, Dick avait initié Liliane au métier. Cela faisait déjà une bonne dizaine d'années. Liliane était devenue la meilleure journaliste de la salle: agressive, rigoureuse, alerte, tenace. Elle avait conservé pour ses trois «profs» des premières heures une profonde amitié. Liliane avait partagé avec eux les combats syndicaux et les espoirs politiques. Comme Tourangeau et Jolicoeur, elle avait bien remarqué la défection progressive de Dick à la faveur de sa nomination à la tête du *Journal*. Moins idéaliste que Jolicoeur, Liliane avait le sens des réalités. Elle voyait bien la multitude des revendicateurs de vingt ans devenus à quarante pdg de ceci ou de cela. Femme libre, elle ne voulait pas s'embarrasser d'un homme «régulier». Liliane aimait bien Dick. Il l'attendrissait par ses airs tourmentés, par la torture où le mettait son besoin de nuances.

-- Tu as raison, vieil ours, lança Liliane, le lac Meech c'est le summum du compromis. Du grand art. Un bonbon pour chacun. D'ailleurs le plus gros que le Québec ait jamais reçu. Par contre, le compromis ne fait généralement le bonheur de personne, ni celui des peuples, ni celui des individus.

-- Oui, mais par contre, esquissa Dick...

-- Tu vois, vieil ours, coupa Liliane en riant, encore une nuance. Tu pèses toujours le pour et le contre et, pendant ce temps-là, le monde avance, la vie file; toi, tu restes derrière, à réfléchir. Il faut vivre, mon petit vieux.

-- Chacun s'accommode de ses compromis, s'excusa Dick. Sans grande fierté, bien sûr. Parfois même avec désespoir. Moi, je suis patron après avoir été syndicaliste. Je trouve des mérites au fédéralisme modifié après avoir défendu la souveraineté.

-- Tu t'enfonces dans la solitude après avoir été en amour.

-- Toi Liliane, fit Dick agacé, quel est ton compromis?

-- Moi, dit-elle, j'aurais pu me marier avec un policier. Un gars charmant malgré l'uniforme, je t'assure. Le grand amour. Pour de vrai. Mais il voulait une femme à la maison. Et des enfants tout de suite. J'ai préféré ma liberté.

-- Voilà justement un refus du compromis, non?

-- Pas vraiment, assura Liliane. Avec le recul, je pense que j'ai simplement eu peur du défi. La carrière me paraissait plus facile que d'élever des mioches. Aujourd'hui, j'ai du succès dans mon métier. Par contre, les mecs me craignent. Si c'était à refaire...

-- Qui peut dire qu'il a toujours fait le meilleur choix? reprit Dick. La ligne droite, inflexible, c'est du fanatisme, non?

L'appartement de Liliane était chaleureux. L'éclairage bas, la douceur du vin, la musique de Vivaldi finirent par détendre Dick. Il commença à rire de lui-même.

Liliane et Dick firent l'amour par amitié. Quelque chose de simplement tendre et chaud. «Un moment vrai, pensa Dick, comment peut-on remplir sa vie de moments vrais?»

Il annonça à Liliane qu'il allait partir l'été suivant.

Propulsé par cette soudaine inspiration, Dick se rendit en hâte à son bureau écrire au Premier ministre Mulroney.

«Monsieur le Premier ministre,

Merci! Vous m'avez fait grand honneur. Cependant, une conviction profonde reprend solidement sa place en moi. Je suis maintenant persuadé que

mon destin, pas plus que celui du Québec, ne passe par Ottawa. On ne peut toujours prendre pour guide le compromis. Recevez, monsieur...»

La décision de Dick l'avait frappé comme une révélation. Elle s'était littéralement imposée à son esprit comme la seule voie possible. Tout l'hiver et le printemps, il avait, avec l'aide du Poète, travaillé activement à la préparation du voyage. Il s'enflammait en se répétant: «Je vais partir, je vais partir». Cette idée le remplissait de sérénité.

Il se rendit au bureau à pied dans le soleil matinal de juillet. Pour lui seul, le chant des petits-z-oiseaux couvrait le vacarme des camions et des voitures. Il était sûr que le parfum des lilas, pourtant fanés depuis trois mois, maquillait le monoxyde de carbone. Pareil à l'overcraft, Dick filait sur un coussin d'air.

Au bureau, il fourra rapidement ses affaires dans un carton et embrassa sa fidèle secrétaire qui pleura. Puis, il alla rencontrer, un à un, les employés.

-- Au revoir, je m'en vais. Je te souhaite une bonne vie, disait-il à chacune et à chacun.

-- Où vas-tu? lui demanda Jolicoeur.

-- J'ai rendez-vous avec Moby Dick!

Jolicoeur éclata de rire et entourra Dick de ses bras, lui assenant de puissantes claques dans le dos.

-- Oublie nos disputes et bon vent, capitaine Achab, dit Jolicoeur, la voix tremblante.

Liliane souriait et retenait ses larmes.

-- T'es vite devenu un affreux *boss*, dit Tourangeau avec une émotion rieuse, mais faut dire qu'avec toi cette boîte avait du vent plein les voiles. Bonne route, mon vieux.

Dick coupa court aux effusions et s'en fut trouver le Poète. Les deux complices mirent des semaines pour compléter leur documentation sur chaque étape du voyage. Ils ne sortaient plus de la bicoque du vieux marin. Le Poète prit dans sa bibliothèque ses anciens bouquins de navigation. Souvenirs de solitaires et de grands plaisanciers, manuels techniques, il partageait tout son savoir avec son disciple.

Dick absorbait cette masse de renseignements avec passion et méthode. L'extraordinaire agilité de sa mémoire l'étonnait. Il retrouvait sa boulimie intellectuelle d'étudiant exalté. Son cerveau, pensa Dick, devait avoir conservé un espace disponible pour aspirer goulument ces fiévreuses connaissances. Une évidence: cet enseignement s'ajustait parfaitement avec la quête

impérieuse qui occupait maintenant tout son esprit. Il lui fallait une aventure totale, seule capable de remplir son existence. L'épreuve individuelle lui paraissait maintenant essentielle avant tout autre engagement. Peut-être reviendrait-il se battre plus résolument pour le Québec, mais il lui importait de se découvrir d'abord, d'aller au bout de lui-même.

Sur la table de cuisine, dans le petit logis d'Hubert Pichet: la carte du monde, des compas, papiers, crayons et flacon de gin. Les deux compères travaillèrent jour et nuit. Ils analysèrent les itinéraires en détail, établirent la liste des articles et provisions à se procurer, analysèrent toutes les stratégies de rangement à bord du *Pequod II*. Se nourrissant de poulets frits, livrés aux six heures par un messenger ahuri, s'abreuvant de gin et de bière, les deux amis étudièrent chaque kilomètre du périple.

-- Cette fois, c'est ton grand voyage, mon gars, dit le Poète. J'aurais bien aimé t'accompagner. Mais tu dois vivre ton aventure seul. Je te suivrai sur mes cartes. Tu me donnes la plus belle joie de ma vieillesse!

Le Poète faisait danser joyeusement compas et rapporteur d'angles sur la carte. Il avait déversé une tonne de conseils dans les carnets de Dick. En cas de tempête. Si la cale est inondée. Si le vent tombe. Le vieux marin s'efforçait de tout prévoir.

-- Il te faudra remonter le Gulf Stream. Long et peut-être périlleux. Mais une fois le canal passé, les alizés vont te prendre par la main et ça ira tout seul.

Dick vendit rapidement tous ses biens. Acheta provisions et équipements. Il se rendit rencontrer Flore, Albertine et Mario. Adieux brefs et intenses.

-- Ta mère et ton frère ont du mal à comprendre, lui dit Flore. Je leur expliquerai. Ne t'inquiète pas d'eux.

Elle l'embrassa avec chaleur.

Le *Pequod II*, fin prêt comme son capitaine et unique passager, quitta la marina de Belle-Rivière, un matin ensoleillé du mois d'août. En descendant le Saint-Laurent, Dick pensa à Jacques Cartier, aux découvreurs français qui, après un épuisant séjour dans les terres sauvages du Québec, reprenaient la route de leur pays.

Dick ne quittait pas le Québec. Il l'emportait avec lui. Comme la plupart des hommes et des femmes de sa génération, il avait lutté avec fièvre et passion à trouver la voie du salut pour ce pays. Dans cette quête souvent déchirante, le Québec avait néanmoins trouvé en lui-même des forces nouvelles. Des forces vives, promesses d'avenir. Dick quittait son pays en lui faisant confiance. «Le Québec peut encore repousser son *dead line*, pensa-t-il. Il trouvera toujours la vigueur nécessaire pour résister à

l'envahisseur. Peuple têtue. Habitué à tenir tête aux plus durs hivers de cette planète, grâce à ses réserves sagement accumulées. Des réserves, le Québec en a empilées pour les défis à venir».

«Je ne verrai pas le prochain hiver», pensa Dick avec ravissement. Il détestait comme la mort le premier vent glacial de novembre. Juste après la douceur de l'été des Indiens, le vent de novembre s'abat féroce sur les gens et les transperce de part en part. Dick se remémorait les bourrasques, les poudreries, les verglas qui vous agressent et vous torturent avec le dernier raffinement. Et Gilles-le-Bossu qui gelait sur son coin de rue...

Après l'île d'Orléans, les rives s'écartèrent. Le voilier pénétra dans l'estuaire du Saint-Laurent laissant encore une fois son capitaine sans voix, ébahi, ébloui, inquiet devant la démesure de l'espace qui s'ouvrait devant lui. Là, la mer s'imposait, majestueuse, redoutable. Elle étirait sa cape de velours turquoise des deux côtés de l'estuaire, repoussait les Laurentides et les Apalaches, engloutissait toute amarre visuelle. Dick frémit et s'agrippa à la barre. Cette fois, il se vit seul avec lui-même. Atome infime entre l'azur et l'eau.

Dick avait emporté dans ses bagages un ordinateur portatif «Hewitt-Packard» et une caméra vidéo professionnelle, la Betacam ultra-compacte. Il avait la vague idée de réaliser un reportage sur son voyage. Il voulait avant tout se raconter son aventure à lui-même.

Le *Pequod II* filait sans embûche. A bonne allure. Après avoir passé Cape Cod, Dick entra dans une mer nouvelle pour lui. L'Inconnue. Il barra sud-ouest pour suivre la côte américaine. Profitant d'un bon nordet, il pouvait filer constamment grand large et remonter le Stream à bonne vitesse.

La radio avait prévenu Dick, mais il pressentait déjà la tempête dans le fond du ciel et l'insistance du vent. Bien avant, un signal au plus profond de lui-même l'avait convaincu: l'épreuve serait au rendez-vous. Le Poète lui avait appris le constant pessimisme du marin. Prévoir le pire: simple prudence. Plus encore que ce réflexe, déjà bien ancré en lui comme chez un vieux loup de mer, une sorte de nécessité intérieure lui faisait souhaiter l'affrontement avec les éléments. Lutte salutaire, inévitable, croyait-il. Ascétisme rédempteur, sacrifice expiatoire, «mériter son ciel»: le vieux fond de jansénisme indécrottable au coeur du Québécois. La lutte avec la mer prenait pour Dick la forme inéluctable du destin.

Le destin attendait Dick au large de la Floride. Le vent tomba tout d'un coup. Le ciel se couvrit d'abord d'une fine grisaille puis, sans bruit, les cumulus roulèrent leurs noirs moutons sur toute la voûte d'azur. La mer était d'huile. Dick jeta un regard au baromètre qui dégringolait. Pourtant les voiles pendaient inertes. Pas un mouvement. Pas un son. Sauf l'oppressant tumulte du silence. Dick se vit dans une sphère de plomb où se créait le vide de l'angoisse. De part et d'autre, le ciel et la mer aspiraient tout l'air libre, se disputaient toute l'énergie disponible. Sur son voilier,

Dick se crut au centre d'un *no man's land*, entre deux géants ennemis en train de fourbir leurs armes. Lui revint l'image du correspondant de guerre pris au piège entre les lignes des combattants prêts à charger.

D'abord un grondement sourd: long crescendo de timbales. Puis d'un seul coup, le ciel et la mer, gonflés à bloc de puissance électrique, se déchaînèrent et fondirent l'un sur l'autre comme de monstrueux félins en bataille de femelle.

Dès les premiers signes de mauvais temps, Dick avait réduit la voilure. Les lames se mirent à laver le pont avec une violence redoublée à chaque passage. Les bourrasques montaient à l'assaut, inclinant dangereusement la coque par tribord. Au moment d'amener la grand'voile, la drisse se coinça. Le mât, métronome furieux, battait une cadence endiablée. Dick se rendit bloquer le gouvernail, progressant avec peine sur le pont constamment balayé par les lames déferlantes. Il lui fallut ramper en agrippant les écoutes. Il revint péniblement vers le mât en se retenant de regarder la mer maintenant semblable à un énorme remous. D'un coup vif de hachette, il sectionna la drisse. La voile abattit son aile morte sur le pont. Dick parvint à la fourrer en vitesse dans la cabine. Grâce à une ancre marine à l'avant, qui gardait la pince dans le vent, et un foc de tempête à l'arrière, qui stabilisait le bateau, Dick réussit à mettre à la cape. Le *Pequod II* ne faisait plus de route: la mer malgré sa violence, passait simplement sous lui. Trempé jusqu'aux os, transi, fourbu, Dick s'enferma dans la cabine. Il se roula en boule dans une encoignure et ferma les yeux, mains sur la tête. Foetus. Les vagues énormes soulevaient le *Pequod II* et, sans

prévenir, se dérobaient sous lui. Le bateau piquait dans des creux vertigineux, comme un ascenseur détraqué. Dick le sentait: son coeur allait se décrocher, son estomac voulait se rompre. Il revoyait en esprit les violentes tempêtes de neige du Québec qui vous claquemuraient dans les maisons et vous laissaient figés à l'écoute du vent hurleur.

La tempête s'apaisa. Dick s'endormit d'un sommeil d'enfant.

Le lendemain, un soleil, qui lui parut le premier soleil du monde, se mit à taper. Torse nu, Dick laissa sa peau flirter avec les rayons apaisants. Lentement, la fête montait dans tout son corps. Dick trimait dur tant que le vent était bon et profitait des accalmies pour manger un morceau, écrire. Il se surprit à reprendre goût à la poésie. Il lâcha sur le clavier des impressions brutes, sans fioriture. «L'étrave découpe la mer comme le diamant le verre...»

Aujourd'hui la mer lui apprenait la vie intense. La vie vierge comme la première page d'une oeuvre nouvelle. Dick avait quarante-huit ans. Le coeur touché. Un passé tumultueux. Une colonne bien courte, pourtant, au bilan de l'essentiel. Il lui fallait maintenant rattraper le temps perdu. Filer droit vers l'irremplaçable. Son but: un point encerclé de rouge sur sa carte de l'océan Pacifique. Tahiti.

En sortant du canal de Panama, Dick vit les alizés, souffle chaud d'un bon soleil, s'engouffrer dans la grand'voile, gonfler joyeusement le spinnaker. «Ils vont te prendre par la main» avait dit le Poète. Dick

chercha des piles neuves dans un sac hermétique et les plaça dans sa petite enceinte stéréo. «L'hymne à la joie» se mit à bondir sur la crête des vagues.

FIN

Lac Vert, le 12 août 1987.

Cap-de-la-Madeleine, le 25 novembre 1987.

Cap-de-la-Madeleine, le 18 janvier 1988.

Lac Vert, le 6 juillet 1988.

Cap-de-la-Madeleine, le 20 mai 1992.

PARTIE THÉORIQUE

INTRODUCTION

Dead Line, une histoire québécoise raconte le parcours de Dick Martin, représentant typique de la génération du «baby boom». Le roman retrace l'ascension d'un homme ambitieux et pourtant sensible aux importants bouleversements sociaux qu'a connus le Québec au cours des trente dernières années.

Écrite à la fin des années 1980 dans la grisaille post-référendaire, l'oeuvre relate la carrière d'un journaliste évoluant dans une ville moyenne du Québec entre 1959 et les environs de 1987. Deux dates jalons: en 1959, c'est la mort de Duplessis et la fin d'une époque; en 1987, on assiste à la reprise du débat constitutionnel à la faveur de la controverse entourant l'accord du Lac Meech. Le roman nous fait suivre le parcours de Dick Martin à travers les méandres de l'organisation d'un grand journal régional. On lui découvre un goût pour la gloire et le pouvoir. Mais l'amour s'insinue dans sa vie comme le grain de sable qui force la remise en question. En toile de fond de l'intrigue transparaît la fiévreuse histoire du Québec contemporain, un Québec qui se cherche...

Nous avons donc affaire à un roman réaliste, de facture populaire, qui tend à traduire un destin à bien des égards caractéristique dans la société contemporaine du Québec.

Parce qu'elle propose une critique acerbe de la société provinciale, qu'elle évoque des conflits syndicaux et que surtout elle confronte les personnages principaux à la question nationale du Québec, l'oeuvre réclame naturellement une analyse de type socio-critique. Comme dit Claude Duchet, la socio-critique «interroge l'implicite, les présupposés, le non-dit ou l'impensé, les silences et formule l'hypothèse de l'inconscient social du texte».¹ Aller plus loin que l'exprimé, lire entre les lignes, pour tenter de cerner la vision du monde (ou du moins de la société québécoise) qui a alimenté cette oeuvre, voilà le but de notre analyse. Et lorsqu'on interroge l'implicite du texte, on trouve selon Bourdieu que cite Duchet «la culture (au sens subjectif) par laquelle le créateur participe de sa classe, de sa société, de son époque».² À cet égard, il convient de souligner que l'auteur de Dead Line, sans s'identifier à son héros, a connu une carrière journalistique dans un milieu similaire à celui décrit dans l'oeuvre et qu'il a partagé bon nombre de préoccupations et d'expériences vécues par son personnage principal.

¹. Claude Duchet, «Positions et perspectives» in Jacques Pelletier, Le social et le littéraire, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1984, p. 240.

². Ibid. p. 254

Georg Lukacs décrit le roman comme «l'épopée d'un temps pour lequel l'immanence du sens de la vie est devenue problème».³ Dans cet esprit, notre analyse tentera de démontrer que le destin d'un individu, louvoyant entre l'ambition et la quête de l'authenticité, reflète les tâtonnements d'une société problématique qui arrive à la croisée des chemins.

Outre La théorie du roman de Lukacs, notre démarche d'analyse s'appuiera également sur les écrits de Goldmann, Duchet, Barbéris et de critiques québécois tels que Pelletier, Allard, Belleau réunis dans l'anthologie Le social et le littéraire. Pour raviver notre vision du paysage social et politique du Québec au cours de la période qui nous intéresse, nous aurons recours à la remarquable synthèse de Linteau, Durocher, Robert et Ricard, Le Québec depuis 1930.

Notre travail comprendra quatre étapes:

- 1) Nous verrons d'abord comment les principaux personnages du roman s'affichent comme des représentations de la société québécoise.
- 2) La deuxième partie portera sur l'inscription idéologique de l'oeuvre et répondra à la question: comment les valeurs et idéologies contenues dans l'oeuvre se réclament-elles ou s'écartent-elles de la conjoncture socio-historique?

³. Georg Lukacs, La théorie du roman, Paris, Denoël, 1968, p. 49.

- 3) En troisième lieu, nous nous attarderons à la forme de l'oeuvre en tant qu'indicateur de sa portée sociale.
- 4) En conclusion, nous tenterons de situer l'oeuvre dans la production culturelle de l'époque.

PREMIÈRE PARTIE

LES PERSONNAGES EN TANT QUE REPRÉSENTATIONS DE LA SOCIÉTÉ

1. Dick Martin: l'ambiguïté québécoise

Par son nom déjà, Dick Martin affiche une double allégeance, à l'image même de la réalité québécoise. Séduction de l'Amérique et nostalgie de la France.

Le parcours de Dick Martin, tel que proposé par le roman, couvre une période allant de la mort de Duplessis, en 1959, jusqu'au début du débat sur Meech, soit vers 1987. Son destin individuel suit de près le cheminement politique de la collectivité québécoise avec ses exaltations, ses hésitations et ses désillusions.

De nombreux traits caractéristiques des Québécois de la génération du «baby boom» se trouvent réunis dans le personnage de Dick Martin. Justicier, quelque peu gauchisant, syndicaliste militant mais toujours modéré, toujours soucieux de protéger ses arrières, patron avant-gardiste et «performant», nationaliste mais également capable de se laisser tenter par le beau risque fédéral, amoureux hésitant, séduit par la prospérité américaine tout autant

que par la culture française, Dick Martin résume l'ambiguïté québécoise, la peur de s'engager sans réserve, de mettre ses oeufs dans le même panier.

En somme, comme la collectivité à laquelle il appartient, Dick Martin ne suit jamais de ligne droite, il devient expert en compromis et fait du louvoisement un mode de vie.

1.1 Nationaliste, oui mais...

Le nationalisme de Dick Martin prend racine dans ses origines modestes: hargne de son père contre des patrons anglophones, bagarres de rues contre les Anglais du quartier. Plus tard, Dick affichera des sympathies pour le parti libéral de Jean Lesage fortement engagé dans le progrès social de la province.

De plus, l'attachement au paysage de son enfance --le fleuve, la rivière, les montagnes-- imprime un fort sentiment d'appartenance au territoire chez Dick. Coup de coeur ou conviction profonde, de toute manière, le personnage a l'impression de faire corps avec la nature de son coin de pays.

Dick est toujours saisi d'émotion à la vue de ses montagnes et de sa rivière. Le paysage l'habite littéralement. Il sent ses échos au plus profond de son être.⁴

L'intérêt pour la culture française vient aussi alimenter le nationalisme de Dick Martin. Cet intérêt se vérifie par ses lectures, par la

⁴. René Lord, Dead Line, une histoire québécoise, p. 168.

fréquentation du Poète, par les conseils qu'il donne à son frère Mario et par un souci de la langue dans l'écriture journalistique.

Dick proclamera sa foi nationaliste dans une occasion pour le moins troublante, lors d'une confrontation fondamentale avec son père. Il est permis de se demander si le nationalisme de Dick ne devient pas le canal par lequel s'assume son conflit oedipien. S'agissait-il de s'opposer à la foi fédéraliste du père, à son souci de la loi et de l'ordre? Quoi qu'il en soit, la position de Dick ébranle fortement son père. L'affrontement atteint une extrême violence et Dick s'en trouve meurtri.

Toutefois, c'est encore dans ses éditoriaux que Dick exprime le plus clairement ses opinions. Il comprend la puissance de l'outil qu'il a entre les mains et s'en sert sans réserve. Ses arguments se veulent solidement rationnels mais tombent souvent dans la sentimentalité:

Maîtres chez nous, nous pourrons enfin prendre nos propres décisions, établir nos propres priorités pour maintenir et développer nos différences caractéristiques dans le concert des peuples. Bien sûr, nous appréhendons la coupure du cordon ombilical. Nous sommes comme le grand fils hésitant sur le seuil de la maison paternelle. Mais le gaillard bouillant de jeune énergie comprend déjà que les maigres allocations parentales ne vont pas le retenir de vivre sa vie.⁵

L'aventure nationaliste est également perçue comme un saut audacieux dans l'inconnu. Pour la collectivité, il s'agit de faire en quelque sorte un acte de foi dans un projet qui s'oppose à la sécurité du statu quo. Cette

⁵. René Lord, op. cit. p. 275.

prise de position exige donc une certaine dose de courage et de confiance en soi. Dick Martin représente bien l'intellectuel préoccupé par l'avenir culturel de sa collectivité; cependant il recherche les solutions les plus modérées et les plus sécuritaires. En ce sens, il reflète l'attitude d'une bonne part de la population. Cette population qui ne craint pas de se faire taxer d'illogisme en élisant avec un même enthousiasme un Pierre Trudeau et un René Lévesque. Jouer sur deux tableaux, protéger ses arrières, se laisser des portes de sortie, voilà autant d'expressions populaires, échos d'une mentalité issue de la paysannerie qui consiste à tirer le meilleur parti de toute situation.

Néanmoins, la position de Dick Martin est convaincue et passionnée. Il aura l'occasion de renchérir avec fougue et toujours une bonne dose de lyrisme dans un discours enflammé diffusé à la radio. Cette fois, il percera la résistance de son père à l'écoute.

Nous ne sommes pas seulement des rêveurs. Nous réalisons nos rêves. Nous sommes des agissants. Nous sommes des gagnants.⁶

Par son attitude de confrontation avec son père et par son discours plutôt émotif, Dick Martin copie inconsciemment des agissements souvent observés dans la société québécoise notamment durant la période pré-référendaire. Les engueulades en famille confinant aux déchirements profonds, les envolées passionnées et les offensives publicitaires de chaque parti ont fait de cette période un creuset d'émotions vives. Il faut

⁶. René Lord, op.cit. p. 305

remonter aux débats sur la conscription (première et seconde guerre mondiale) pour trouver, dans l'histoire du Québec, des situations politiques qui ont touché aussi intimement la vie des individus.

1.2 Le justicier... intéressé

Le nationalisme n'est qu'une des formes que prend l'idéalisme chez Dick Martin. En choisissant la carrière journalistique, le jeune Martin rêve de pourfendre fraudeurs et exploiters de toutes sortes qui évoluent dans le petit milieu de Belle-Rivière.

Cette velléité donquichotesque donne au personnage, de prime abord, les traits carrés et peu nuancés de son homonyme de bande dessinée, Dick Tracy.

Que ce soit dans l'affaire des tripots, dans l'enquête-fleuve sur la maison close de Pierre Bonneville, dans ses sorties contre la violence au hockey ou encore dans son action syndicale, Dick Martin jouera un rôle de chevalier Ajax javellisé, tout entier engagé dans sa mission de rendre le blanc plus blanc.

La culture populaire nord-américaine --cinéma, télévision, bande dessinée-- regorge de ces héros qui se sentent investis de la mission de redresser les torts de la société, d'indiquer au peuple le droit chemin, d'influer sur le cours des choses. Pas étonnant que Dick Martin, pur produit de cette culture, cherche, par les moyens qui s'offrent à lui, à marquer le destin de sa communauté. Le métier de journaliste, il le voit dans le feu

de sa jeunesse, comme le moyen privilégié d'exercer une influence sur son milieu. Comme journaliste enquêteur aux faits divers, critique de spectacles, journaliste sportif et finalement éditorialiste, il se servira de sa double position d'observateur et de commentateur pour placer son grain de sable dans l'engrenage, jouer le rôle tantôt du chien de garde, tantôt du guide politique éclairé. L'administration municipale, les privilèges de la haute société corrompue, le manque de discernement de la population à l'égard des modèles culturels proposés par l'étranger, les complaisances de certains journalistes et finalement les échecs du système politique canadien, Dick Martin vise toutes les cibles. Plus tard, ce sera l'action politique concrète qui l'attirera. Il y verra un moyen d'agir sur le cours des choses.

C'est par cet aspect que Dick Martin rejoint la conception que se fait Lukacs du héros romanesque problématique:

...(les) personnages sont déjà des individus qui se dressent sciemment et avec énergie contre une réalité qui les emprisonne et deviennent par cette résistance des personnes véritables.¹

Dick Martin se voit très bien en héros messianique. En ce sens, il reflète les espérances d'une grande partie de la population québécoise. Éduqués dans la conviction qu'ils forment un peuple élu, qu'ils pratiquent la bonne religion et qu'ils parlent la langue de l'élite, les Québécois ont de tout temps cherché un Messie, un guide pour les diriger dans leur traversée du désert.

¹. Georg Lukacs, op. cit. p. 62.

Dick devait maintenant consacrer ses efforts à la campagne provinciale, une campagne historique pour le peuple du Québec. Peu d'éditorialistes soutenaient franchement les indépendantistes. Dick se voyait par conséquent investi d'une mission impérieuse.⁸

1.3 Le louvoisement comme mode de vie

Malgré ses prétentions de justicier et ses aspirations nationalistes élevées, Dick Martin rejoint l'individu commun par ses doutes, ses hésitations, ses compromis et compromissions.

En pleine opération de nettoyage des tripots de Belle-Rivière, Dick ne trouve pas mieux comme stratégie que de séduire une riche adepte du jeu. Plus tard, il répondra aux avances de Ginette pour s'assurer de son silence au sujet de l'emprisonnement de son père, Edmond.

Même à l'égard du nationalisme, Dick se rangera volontiers du côté des étapistes, de la souveraineté-association plutôt que dans le camp des indépendantistes purs et durs. L'action radicale du FLQ lui donne littéralement la nausée. De fait, chaque fois que le ton monte durant les discussions dans la salle de rédaction, Dick préfère rester en retrait.

Par ailleurs, une fois la victoire acquise par son parti, Dick n'hésite pas à profiter des avantages à être du bon bord. S'il met sa popularité nouvellement acquise au profit d'organismes de bienfaisance, il voit dans son

⁸. René Lord, op. cit. pp. 264-265.

engagement social une occasion de favoriser sa propre ascension. Du pur justicier, Dick n'a pas l'humilité habituelle qui fait s'éclipser le héros une fois son exploit accompli. Dick tient à profiter de ses succès dans son propre milieu.

Cette attitude plus humaine est nettement plus courante dans notre société que celle du saint, humble et réservé, seulement animé par la grandeur d'âme. En fait, Dick appartient à la génération de jeunes intellectuels gauchisants des années 70 qui ont eu tôt fait de troquer les chemises à fleurs et les cheveux longs pour la cravate et le complet-veston en profitant des succès de leur parti politique. Pour Dick Martin, issu d'un milieu modeste, devenir quelqu'un constituait un programme de vie qui justifiait d'emprunter parfois des méandres discutables.

Avec l'âge, le personnage devient de plus en plus préoccupé de compromis. Éditorialiste, il développe l'argumentation du «oui, mais, par contre», ce qui creuse un écart entre lui et ses camarades plus radicaux. Contrairement à ces derniers, Dick se trouve passablement à l'aise avec la stratégie louvoyante du Parti québécois à l'égard de la question référendaire. Pour lui, il aurait été trop brutal de poser le dilemme de la manière la plus claire: l'Indépendance oui ou non. Il s'en explique dans un éditorial:

Il faut pourtant comprendre qu'on ne change pas des institutions du jour au lendemain. La question respecte scrupuleusement le processus démocratique. On

ne transforme pas un pays sans l'assentiment du peuple. La sagesse exige de procéder par étapes.⁹

Même si elle n'a pas permis une victoire au référendum, cette attitude prudente prônée par René Lévesque a néanmoins rallié 40% de la population du Québec, la moitié des francophones. C'est donc dire qu'elle correspondait à la mentalité de 1980. Il est certain qu'une question radicale aurait effrayé la population et n'aurait pas recueilli un tel suffrage. On peut donc dire que la position de Dick Martin se situe parfaitement dans le courant dominant de son époque. Révolutionnaire pour son père Edmond, conservateur pour son camarade Jolicoeur, Dick se positionne dans le juste milieu, dans le territoire du compromis.

Cette propension à ménager la chèvre et le chou, à considérer les deux côtés de la médaille, lui rendra envisageable quelques années plus tard une position condamnable aux yeux des nationalistes radicaux: le beau risque fédéral. Dick, qui en 1976 niait toute légitimité au gouvernement fédéral, ne craint plus en 1987 de considérer une éventuelle participation aux élections sous la bannière conservatrice. Cette participation de nombreux nationalistes, avec la bénédiction de René Lévesque, à la victoire du parti de Brian Mulroney constitue un autre des beaux paradoxes de la société québécoise. Se garder des cartes dans son jeu, explorer toutes les avenues, exécuter des parcours sinueux, en un mot louvoyer, voilà autant d'attitudes observées chez notre élite politique au cours des années 1980. L'échec du Lac Meech aurait sans doute ramené Dick Martin, comme Lucien Bouchard et les

⁹. René Lord, op. cit., p. 312.

autres, à une perspective plus radicale. Mais le roman se termine juste quelque temps avant le grand débat sur cette question.

1.4 Le chercheur d'absolu

Cependant, au lieu de s'engager en politique après en avoir eu la tentation, Dick optera, comme une autre grande part de l'intelligentsia, pour le désengagement. Comme les personnages du «Déclin de l'empire américain», endeuillés du référendum, Dick mettra ses préoccupations individuelles au premier plan et délaissera les projets collectifs. Toutefois, contrairement aux personnages du Déclin, dont le drame réside dans le vide des valeurs, Dick ne misera pas exclusivement sur la recherche obsessionnelle du confort et du plaisir. C'est par un défi à la fois physique et métaphysique qu'il tentera de donner un nouveau sens à sa vie.

La voile, perçue non pas comme une activité de plaisance, ni comme une évasion, mais comme une véritable passion, deviendra l'exutoire de ce nouveau défi. Les dernières pages du roman sont entièrement consacrées à cette expérience qui tient du périple initiatique avec ses rites préparatoires, sa grande épreuve physique et spirituelle. L'aventure a réellement pour but de construire un homme neuf.

La période post-référendaire a connu bon nombre de ces nouveaux héros qui cherchaient leur accomplissement ailleurs qu'en politique. Ces jeunes se sont donné des défis plus individuels, souvent moins éclatants, dans un

engagement davantage tourné vers la personne, vers le travail sur le terrain, visant le résultat plus modeste mais plus concret. Voyageurs solitaires, maniaques de la forme physique, travailleurs de quartier, défenseurs de l'environnement, bâtisseurs de petites entreprises ont formé l'élite de la nouvelle génération.

Dick rejoint cette nouvelle génération, pourtant plus jeune que la sienne, en décrochant de ses valeurs d'ambition et de pouvoir pour se donner un objectif d'accomplissement personnel. Son périple initiatique le ramène aux valeurs essentielles et aux questions fondamentales sur la vie, la mort et l'amour.

Dick prit grand plaisir à cette sortie sur le fleuve en compagnie du Poète. La caresse du vent dans le soleil avait la douceur d'une main de femme. Le miroitement de la lumière à la surface de l'eau rappelait la robe de strass de Marlène Dietrich, comme si l'étincelante chanteuse avait étendu son corps lascif sur toute la longueur du fleuve.¹⁰

L'esprit de Dick se remplissait de lumière et d'eau. L'homme neuf prenait forme en lui à la faveur de ses randonnées hors du monde, hors du temps.¹¹

1.5 L'amoureux hésitant

Louvolement et quête de l'absolu se combattent également dans le paysage amoureux de Dick Martin. Sa vision idéaliste et quelque peu stéréotypée de l'amour l'empêche de voir les qualités réelles de générosité

¹⁰. René Lord, op. cit., p. 359.

¹¹. René Lord, op. cit. , p. 364.

et de courage de son épouse Flore dans son combat féministe dont les enjeux échappent à Dick. De fait, Flore représente pour Dick l'image de son propre milieu, de son propre quotidien. Aucune fascination. Et par conséquent, aucun effort de la part du mari pour apprécier la valeur de la personne qui partage sa vie. Les époux prendront donc rapidement des voies divergentes.

Il s'agit en fait d'un couple que l'on retrouve à des milliers d'exemplaires surtout à cette époque où la femme s'affirme et où l'homme se sent dépassé par les préoccupations de sa conjointe.

L'amour prendra plutôt chez Dick la forme assez juvénile de la fascination exercée par une personne appartenant à une classe sociale plus élevée, marquée par un environnement culturel élitiste et auréolée d'un prestige complété par l'imaginaire du jeune homme. Ce sont des références cinématographiques exotiques (Greta Garbo, Jean Harlow) qui stimuleront l'amour de Dick pour Clara. Clara appartient donc d'abord au rêve et au monde des images ou des évocations.

Dick s'éprendra de Clara d'une manière romantique et fataliste. C'est le thème de l'amour-piège, incontournable, très roman-feuilleton.

Comme beaucoup de Québécois qui pourtant s'affirment dans divers domaines à cette époque (1975-1985), Dick Martin aura du mal à définir et à exprimer ses sentiments, surtout s'ils exigent une part de courage dans l'engagement. Grand bavard en affaires ou en politique, l'homme québécois demeure silencieux, indécis, timide devant les choses de l'amour et adoptera

volontiers un comportement macho pour se donner une contenance. Dick est désarmé devant l'affirmation simple et saine de l'amour de Clara.

Relent d'une société janséniste, l'amour est encadré par des schémas traditionnels: cadres légalistes, attitudes stéréotypées de l'homme qui veut demeurer «à la hauteur», performant, dominateur de la situation comme de ses sentiments. L'évidence de l'amour qui l'habite fait paniquer Dick parce qu'il en perd le contrôle, se sentant agressé et dépassé. Il y a une sorte de refus de s'abandonner au plaisir, à la joie profonde de «succomber», de se laisser emporter, de «tomber» en amour.

Une douce chaleur circulait en lui. «L'hymne à la joie» résonnait dans tout son être. Et simultanément, Dick se sentait agressé, oppressé. Son coeur en furie voulait ouvrir sa cage. La panique le gagna.¹²

En même temps que la femme s'affirme plus fortement, l'homme de cette époque est tourmenté. Il a du mal à accepter les valeurs «féminines» qui sont en lui, les valeurs du coeur. C'est un domaine qui lui semble étranger, où il n'a pas la pleine maîtrise de la situation. La capacité de dire et de vivre l'amour exigera pour Dick un difficile apprentissage. En ce sens, Dick rejoint un modèle assez répandu d'hommes québécois, mal à leur aise devant la réalité de l'amour et le plongeon qu'il exige. Il a peur de perdre pied.

L'antithèse de Clara ne sera pas Flore, qui prend une voie divergente par sa quête féministe, mais plutôt Ginette, la provocatrice. Ginette

¹². René Lord, op. cit., p. 197

représente la sexualité primaire que Dick juge vulgaire. Dick méprise Ginette, mais il la désire pourtant et ne résiste pas très énergiquement à ses pièges. Clara et Ginette: la Madone et la Putain.

Dick part finalement à la quête de Clara, qui, à la fin du roman, s'associe à son rêve de fuite, de rejet des valeurs d'argent et d'ambition. Après avoir joué le rôle d'Ariane initiatrice sur la voie de l'amour, elle devient le but d'un périple semé d'épreuves, l'idéal à atteindre capable de transformer l'homme en profondeur. L'amour rejoint alors la quête d'absolu auquel il se confond.

2. Les personnages catalyseurs

Même si les personnages féminins se dessinent lentement dans le roman et occupent un espace peu volumineux, il demeure que Clara et Flore interpellent directement Dick dans ses choix fondamentaux. Elles représentent des images de femmes modernes se réclamant d'idées nouvelles. Clara plus éthérée, Flore plus concrète, affichent néanmoins toutes deux des valeurs dites «du coeur», des valeurs humaines profondes et vraies auxquelles s'opposent l'ambition et le goût du pouvoir, valeurs traditionnellement masculines dans lesquelles Dick s'enlise avant d'effectuer son «coup de barre» salutaire.

Le Poète, par ailleurs, peut être associé, face à Dick, aux personnages féminins en tant que catalyseur de ses choix majeurs tournés vers les valeurs hautes de l'authenticité et de l'absolu.

2.1 Clara-Isabel: la star

Pour Dick Martin, Clara-Isabel Bonneville évoque d'abord les traits de stars du cinéma, de chanteuses, d'héroïnes de roman ou de vedettes de l'actualité. Greta Garbo, Juliette Greco, Yvonne de Galais dans Le Grand Meaulnes, Jacqueline Kennedy, autant d'images romantiques à souhait: le plus souvent des femmes aux cheveux noirs, au teint pâle, étrangères, enveloppées d'une aura de prestige et de mystère. En plus de porter un nom à consonance espagnole, Clara-Isabel appartient au clan restreint des quelques familles les plus riches de la ville. Cultivée, elle a un intérêt marqué pour les arts qui l'amènera à ouvrir une galerie.

Clara réunit en quelque sorte l'ensemble des phantasmes d'un jeune homme de milieu modeste et d'éducation classique: attirait de l'argent, de l'élégance, de la beauté, de la culture et des évocations romantiques. Image largement diffusée dans les publicités de produits haut de gamme, image esthétique de la parfaite compagne de l'homme comblé par le succès.

Même si, de prime abord, Clara correspond à un modèle «importé», elle se transformera peu à peu aux yeux de Dick en véritable initiatrice qui le

forcera à repenser sa vie dans le sens de l'authenticité. Pour Dick, Clara aura le mérite de demeurer à la hauteur de son image. C'est elle qui réussira à percer la rude cuirasse de mâle traditionnel qui sert de paravent sécuritaire à l'ambitieux. Elle assumera la difficile tâche d'aider Dick à se révéler à lui-même.

Le plus difficile, c'était de percer la cuirasse de l'homme. Grande gueule devant la galerie, Dick, face à l'essentiel, se fermait comme une huître.¹³

Pour ce qui est de sa personnalité propre, Clara séduit Dick par son déchirement intérieur, son insatisfaction face à la vie qu'elle mène avec un mari crapuleux et la mélancolie générale qui émane de sa personne.

De plus, Clara fera preuve d'un courage peu commun en choisissant de transgresser les oppressantes conventions de son milieu. Clara quitte son mari et kidnappe sa fille. Du même coup, elle laisse le champ libre à Dick pour lui permettre de poursuivre sa carrière sans risquer sa réputation.

Clara prenait un risque énorme. Par amour. Cette femme plaçait l'amour au premier rang de ses rêves et de ses ambitions.¹⁴

Aux yeux de Dick, Clara ajoute donc à son aura éthérée de femme rêvée cette dimension nouvelle de l'héroïne qui se sacrifie et se réfugie encore plus profondément dans son mystère. Elle reste donc pour Dick l'objet d'une

¹³. René Lord, op. cit. , p. 209.

¹⁴. René Lord, op. cit. , p. 317.

fascination. Elle se rend plus difficilement accessible. Elle devient le but d'une quête de l'authentique, du vrai, des valeurs hautes.

2.2 Flore: la droiture

Flore, l'épouse de Dick, n'exerce pas la même fascination sur lui. Elle est l'amie plutôt effacée. Leur mariage apparaît comme une formalité incontournable dans le contexte des années soixante. Dès le départ, il y a malentendu. L'ennui et le manque de communication s'installeront rapidement chez ce couple jamais vraiment affirmé.

D'abord influencée par la conception traditionnelle du rôle de la femme, Flore trouvera naturel de devenir enceinte dans l'espoir de sauver son couple. Elle subira le sort de nombreuses femmes mariées à un professionnel ambitieux: la solitude et l'attente.

Cependant, Flore réagit bientôt. Énergiquement. Son amitié avec sa belle-mère Albertine, qui partage avec elle ses désillusions, l'amène à penser que les femmes devraient changer les choses, refuser un destin tout tracé à l'avance. Sa fausse couche la libère de ses liens affectifs avec son mari et lui permet d'entreprendre sa démarche d'auto-affirmation marquée par son entrée sur le marché du travail et sa découverte des écrivaines féministes. Dès lors, Flore vit joyeusement le rejet des interdits. Cela

la conduira à offrir ses tendresses sexuelles à Jean-Paul et à Mario, par pure générosité. Mais elle deviendra surtout un agent de sensibilisation auprès des femmes de Belle-Rivière en s'engageant dans de nombreuses causes à caractère social ou féministe.

De fait, Flore offre l'image d'une personne saine, bien dans sa peau. Elle devient une femme d'affaires dynamique et indépendante, accepte des amants de passage et se donne une famille en prenant en charge Albertine et Mario.

Dick est impressionné par le caractère rectiligne du parcours de Flore, par son engagement sincère et sa profonde humanité. Il sera ébloui quand elle lui conseillera de suivre sa propre voie et de partir à la recherche de Clara. De fait, Flore est l'antithèse de Dick: elle vit les valeurs hautes sans compromis. Son cheminement, comme celui de Clara et d'Albertine, tend à montrer que l'authenticité réside dans la part féminine de l'individu.

2.3 Albertine: la femme en évolution

Modèle de la femme traditionnelle, Albertine, la mère de Dick, présente néanmoins l'image d'une personne en évolution. Sous l'influence de sa belle-fille, Flore, elle fera le bilan de sa carrière d'enseignante, de mère dévouée à sa famille, pour se rendre compte qu'il lui reste une marge de manoeuvre. Elle parviendra ainsi à relancer sa vie sur des bases nouvelles.

Albertine manifeste son indépendance retrouvée en rétablissant sa relation doublement subversive avec un ancien prétendant d'origine juive. Et par ailleurs, elle emboîtera le pas à Flore dans ses activités féministes et nationalistes malgré l'opposition de son mari.

Albertine apparaît donc pour Dick comme un autre modèle de femme qui se remet en question et qui corrige son parcours dans la voie de l'authenticité.

Albertine est typique de la personne âgée nouvelle vague. Elle rejette la passivité et démontre qu'il est toujours temps de faire des choix fondamentaux.

2.4 Le Poète: l'intransigeance dans l'idéal

Mais c'est surtout le Poète qui influencera Dick aux plans culturel, politique et personnel. Personnage marginal dans la société conservatrice de Belle-Rivière, le Poète ne manque pas une occasion de fustiger le beau monde de la petite ville.

Adeptes de la poésie française, de l'opéra, des bordels et de la dive bouteille, notre homme impose avec panache son indépendance d'esprit. Cette attitude lui fera adopter des positions radicales en matière politique: appui au RIN et sympathie pour le FLQ. Pour lui, pas de compromis: c'est la ligne droite ou rien.

Son influence sur Dick est d'abord littéraire: c'est lui qui lui fait apprécier Baudelaire et la poésie. Leurs divergences de vue en politique amènent Dick à préciser ses propres positions. Mais c'est surtout en tant qu'instructeur de voile que le Poète deviendra le mentor de Dick. Après avoir initié Dick aux techniques et aux joies des voyages sur le fleuve et en mer, le Poète sera le complice de sa grande équipée finale.

Par ses diverses interventions ponctuelles mais essentielles, le Poète joue un rôle de catalyseur important dans le cheminement du héros. Plus largement, le Poète évoque la contribution prépondérante des artistes dans l'évolution du Québec contemporain. Véritables prophètes et aiguillons de la conscience collective, les artistes ont indiqué la voie et ont présidé à l'éveil de la collectivité.

DEUXIÈME PARTIE

LA FONCTION IDÉOLOGIQUE DE L'OEUVRE

1. La conjoncture: une société en bouleversement

La période de 1959 à 1985, couverte par le roman, marque un virage majeur dans la société québécoise qui passe d'un quasi-moyen-âge à la modernité.

Avant 1960, la société québécoise ressemble au «monde clos et parfait»¹⁵ que Lukacs associe au Moyen-Age et à la forme littéraire de l'épopée: un monde sans questionnement où l'ordre des choses et de l'organisation sociale va de soi et ne souffre aucune remise en question. Repli sur soi, peu d'ouverture sur le monde, conservatisme, monolithisme religieux, contestation strictement marginale, voilà bien l'image du Québec d'avant la Révolution tranquille.

Au plan politique, cette période qui a influencé la jeunesse de Dick Martin, trouve son incarnation dans la personnalité et la vision du premier ministre Maurice Duplessis. Au pouvoir de 1936 à 1939 et sans interruption de 1945 à 1959, Duplessis se distingue par son appui inconditionnel au grand

¹⁵. Georg Lukacs, op.cit., p. 24.

capital, son acharnement contre les déviants religieux, pseudo-communistes ou Témoins de Jéhovah, par une gestion archaïque sans planification, par le patronage et par le refus de l'intervention étatique dans le domaine social. Il tracera, toutefois, la voie à ses successeurs en faisant une lutte sans relâche contre le gouvernement fédéral pour assurer l'autonomie de la province dans ses champs de compétence.

Une date importante, 1960, qui coïncide avec le début de la carrière journalistique de Dick Martin, marque une rupture avec la société traditionnelle et l'ouverture au monde moderne. L'équipe libérale de Jean Lesage prend le pouvoir et amorce une série de réformes désignées sous le nom de Révolution tranquille. On assiste alors à une prise en charge par l'État de secteurs assumés jusque là par l'Église: éducation, santé et services sociaux. Rationalisation et accessibilité sont les mots d'ordre d'un développement accéléré dans ces domaines. Autres innovations: assurance hospitalisation, régime des rentes, Caisse de dépôt et surtout nationalisation de l'électricité. Ces mesures président à une croissance sans précédent dans les domaines économique et social.

Le gouvernement de l'Union nationale (1966-1970) poursuit les réalisations amorcées par les libéraux de Lesage. Quant à Robert Bourassa, qui détient le pouvoir de 1970 à 1976, il s'applique à relancer l'économie et à combattre la montée souverainiste en tentant de démontrer les bienfaits du fédéralisme rentable. Il stimule toutefois à sa manière la fierté nationale par de grands travaux publics comme la Baie James et les installations olympiques.

Autre date-rupture: 1976. Le Parti québécois, voué à la souveraineté du Québec, prend le pouvoir ce qui a pour effet de déstabiliser la tranquille assurance du Canada anglais. Le PQ s'inscrit également dans le prolongement de la Révolution tranquille. Il mettra l'accent sur la concertation des intervenants économiques, la protection du territoire agricole, intensifiera le mouvement d'étatisation, se préoccupera d'assainir le financement des partis politiques et manifestera un préjugé favorable aux travailleurs notamment par la loi anti-briseurs de grève. La défaite référendaire de 1980 entraînera une dilution de l'option souverainiste du parti dont le second mandat sera marqué par un effritement de ses assises. Robert Bourassa reviendra en 1985 en prônant un retour au pragmatisme.

Au plan social, c'est la montée de la génération du baby boom qui caractérise la période. Cette nouvelle génération mieux éduquée remettra en cause les valeurs traditionnelles, notamment le couple et la famille. L'élite traditionnelle formée essentiellement par le clergé et les professions libérales avant 1960 cède la place aux technocrates, économistes, sociologues et gestionnaires de profession. On voit émerger des gens d'affaires francophones d'envergure.

La religion connaît une désaffection importante en même temps que s'atténue l'influence de l'Eglise.

Par ailleurs, les relations de travail se durcissent à la faveur du développement des organisations syndicales. Les années 70 notamment voient

éclater de nombreux conflits sous-tendus par une idéologie radicale qui visait à renverser le régime politique.

Le discours marxiste culmine dans la première moitié des années 1970, alors que de grandes organisations comme la CEQ et la CSN adoptent des positions de plus en plus radicales. Les fronts communs inter-syndicaux de 1972 et de 1976, notamment, donnent lieu à un déploiement de rhétorique révolutionnaire.
16

Au plan de la culture et des communications, soulignons l'avènement de la télévision qui ouvre une fenêtre sur le monde et la concentration des entreprises de presse qui souligne l'emprise de la bourgeoisie d'affaire sur l'information.

2. Des idéologies en ébullition

En ce qui a trait aux valeurs et aux idéologies, la période connaît une effervescence sans précédent. La rupture d'avec la société traditionnelle bien appuyée sur la famille, la religion et le conservatisme politique a permis l'irruption de valeurs nouvelles et de comportements nouveaux. Tentons d'identifier les principaux courants significatifs de l'époque, tout en les rapprochant des attitudes et comportements adoptés par les principaux personnages de Dead Line, une histoire québécoise.

16. Linteau, Durocher, Robert et Ricard, Le Québec depuis 1930, Montréal, Éditions Boréal, 1986, p. 621.

2.1 Le nationalisme comme toile de fond

Le nationalisme québécois prend sa source dans l'instinct de survivance qui anime la population francophone de la province depuis la conquête de la Nouvelle-France par les Anglais en 1760. Par son action dans les domaines de l'éducation et de la morale, l'Église fait la promotion active d'un ensemble de valeurs présentées comme indissociables: langue, religion, famille, paroisse, vie rurale. Cette exaltation de la spécificité canadienne-française axée sur la race et les valeurs traditionnelles, incarnée par Maurice Duplessis, rejoignait un conservatisme de droite aux plans social et politique.

Cette conception a trouvé des adversaires farouches chez les intellectuels socio-démocrates et internationalistes de la revue «Cité libre» dont le plus illustre collaborateur fut Pierre-Elriot Trudeau. Un autre groupe d'opposants animés par André Laurendeau retenait les idées sociales des premiers mais affirmait la nécessité de promouvoir l'identité nationale. Ce dernier groupe a donné naissance au néo-nationalisme qui a marqué la pensée de nombreux politiciens sous Jean Lesage et Daniel Johnson pour trouver son aboutissement dans le programme du Parti québécois.

Selon Linteau et ses collègues, le nationalisme québécois moderne demeure une constante de toute la vie politique culturelle et sociale depuis 1960, ce néo-nationalisme se caractérise par:

(...) une nouvelle définition de la nation qui dépouille celle-ci de sa dimension religieuse et passiste et donne un contenu renouvelé à ses autres traits distinctifs. Les droits linguistiques et l'affirmation du français dans tous les domaines de la vie politique et économique deviennent une priorité. La culture cessant d'être identifiée uniquement au maintien des traditions, doit s'ouvrir à l'innovation et s'engager dans les combats sociaux et politiques (...) La seconde thèse caractérisant ce nationalisme est son association avec une vision réformatrice de la société. La modernisation sous toutes ses formes apparaît comme le meilleur garant de l'avenir collectif du Québec (...) Ce nationalisme axé sur l'État est l'idéologie par excellence de la Révolution tranquille, que le slogan «Maîtres chez nous» exprime avec force. Mais il est loin d'être l'apanage du seul Parti libéral de Jean Lesage. Les autres formations politiques et les autres gouvernements de la période s'en réclament aussi, que ce soient l'Union nationale de Daniel Johnson avec son slogan «Égalité ou indépendance», les libéraux de Robert Bourassa avec leur thème de la «souveraineté culturelle» ou encore le Parti québécois qui fait précisément de l'affirmation nationaliste et du réformisme social et politique les deux aspects essentiels de son programme.¹⁷

2.2 Dick Martin: un nationaliste typique

Comme nous l'avons montré précédemment, Dick Martin se présente comme un nationaliste modéré.

En plus des préoccupations, actions et prises de position à caractère nationaliste manifestées par le personnage, il importe aussi de souligner la similitude entre le destin individuel de Dick Martin et l'affirmation collective du peuple québécois. De fait, le parcours du héros, sa volonté

¹⁷. Linteau, Durocher, Robert, Ricard, op.cit., pp. 616-617.

de changer d'état aux plans professionnel et personnel, symbolisent la progression tranquille de la collectivité vers sa pleine souveraineté.

Issu d'un milieu modeste, Dick renversera, comme beaucoup d'autres jeunes gens de sa génération, l'ordre habituel des choses qui voulait que les Québécois occupent simplement des postes subalternes et connaissent des carrières sans envergure, sans emprise sur le cours des choses. D'abord son esprit de justicier romantique le conduira à vouloir «nettoyer» les milieux corrompus de sa petite ville. Par la suite, Dick gravira les échelons et occupera des postes de commande dans l'organisation du Journal et prendra conscience du pouvoir considérable que lui donne sa position de journaliste d'abord et d'éditorialiste et de président ensuite. Comme le Québec en phase d'affirmation, Dick connaîtra également une période de remise en question qui le fera réfléchir sur les valeurs matérialistes de l'époque contemporaine. Sur le plan individuel, le personnage choisira l'intériorisation et l'authenticité. Au plan collectif, le Québec continue de s'interroger sur le type de société qu'il pourrait adopter une fois la souveraineté accomplie.

En plus de se manifester à travers le destin de Dick Martin, la question nationaliste parcourt tout le roman. Elle secoue et inquiète la bourgeoisie traditionnelle de la ville, enflamme le Poète et les artistes, passionne la profession journalistique où l'on observe un clivage dramatique entre les tenants des deux options.

2.3 L'américanité

Malgré une volonté d'affirmer la spécificité québécoise, malgré une certaine méfiance à l'endroit du capital américain et une hargne à l'égard des patrons anglophones, les Québécois ont constamment manifesté de l'intérêt pour les produits culturels et les modes de vie importés des États-unis.

Dans les faits, le Québec fait partie intégrante de l'Amérique du Nord. La proximité des États-unis, la rapide diffusion du cinéma, de la chanson et des publications américaines ont toujours incité les Québécois à se mettre à l'heure de l'Amérique dans tous les domaines.

(...) les pressions que l'américanisation progressive de la culture de masse fait subir à la spécificité de la culture québécoise elle-même. Plusieurs y voient un processus d'acculturation qui ne peut aller qu'en s'intensifiant, à mesure que le français le cède à l'anglais, langue dominante de la culture de masse. (...) Selon d'autres par contre, tout cela représente pour le Québec un nouveau défi à relever.¹⁸

Ce défi, beaucoup tentent de le relever en favorisant une production culturelle largement inspirée, par sa forme, de la culture française, comme les chansons de Gilles Vigneault par exemple. Pour garder l'exemple de la chanson, notons que plusieurs autres créateurs recherchent une fusion originale des influences françaises, américaines et québécoises comme chez Robert Charlebois, Lucien Francoeur et Gerry Boulet.

¹⁸. Linteau, Durocher, Robert, Ricard, op. cit., p. 690.

Pour Dick Martin, les points d'ancrage à la culture américaine sont nombreux. Le rapprochement avec Dick Tracy, policier héros d'une célèbre bande dessinée américaine, ne vient pas seulement de l'intérêt de son père Edmond pour ce genre de lecture. Le personnage de Dick Martin est animé d'un esprit chevaleresque, d'un goût de se distinguer en combattant l'injustice et en poursuivant un idéal politique hors du commun. La carrière journalistique lui permet de poursuivre ces multiples buts, tout en lui donnant aussi l'occasion de connaître des succès personnels. De fait, Dick Martin est sensible à l'appel de l'ambition et du succès susceptibles de l'extraire de son modeste milieu d'origine. C'est le mythe du «self-made man» typiquement américain. Ces valeurs de pouvoir et d'argent, Dick finalement les rejettera dans sa quête d'un sud qui, de loin, lui paraît plus primitif et plus authentique.

Par ailleurs, comme les jeunes de sa génération, Dick manifeste de la sympathie pour les pacifistes américains porteurs des valeurs de la contre-culture.¹⁹ Il aidera volontiers l'un d'eux, Stephen Smith, dans sa fuite du Vietnam. Il est intéressant de noter que la solution aux problèmes judiciaires de Dick viendra de ce même Américain reconnaissant qui réussira à confondre la clique de Pierre Bonneville.

¹⁹. "Cette idéologie, on le sait, repose sur une prise de conscience planétaire (...) sur une conception unanimiste de la société (...) sur l'exaltation de la jouissance immédiate, (...) sur une vision anarchisante de l'action politique, (...) sur la mise en évidence des vertus propres au désintéressement..."

-- Jacques Pelletier, Le social et le littéraire, pp.341-342.

2.4 Déclin de la bourgeoisie

Dans sa lutte de justicier, Dick Martin fera état de la dégradation de la bourgeoisie traditionnelle qui devient sa cible de prédilection. Pierre Bonneville et Richard Lanthier, qui jouent les vilains de service de façon quelque peu caricaturale dans le roman, évoquent quelques-uns des travers de l'élite traditionnelle: patronage politique, corruption, collusion avec le milieu criminel.

2.5 Affrontements syndicaux

Les violents affrontements syndicaux des années 1970 trouvent aussi leur écho dans l'oeuvre par la présentation d'un conflit typique au Journal de Belle-Rivière, conflit ponctué de sérieuses bagarres et d'interventions policières. Toutefois, Dick Martin demeurera un syndicaliste modéré et se laissera, comme beaucoup d'autres militants, récupérer par le patronat.

2.6 Le couple et la femme

Le déclin des valeurs religieuses traditionnelles et l'effet de la contre-culture américaine avec notamment son aspect de libération sexuelle, influencent considérablement le comportement de la génération plus instruite et plus ouverte des «baby boomers» pour qui «le mariage cesse de représenter le modèle unique ou privilégié de leur état de vie en société»²⁰.

²⁰. Linteau, Durocher, Robert, Ricard, op. cit., p. 411.

A cet égard, le couple de Dick Martin et de Flore Lajoie est assez représentatif. Mariés pour obéir aux conventions sociales, les jeunes gens se heurtent rapidement à un échec dans leur couple; puis, ils sombrent dans la solitude et le repli sur soi.

Son mariage avec Flore se consuma comme un feu de paille. Les premières ferveurs, allumées par le sexe, s'éteignirent rapidement et le couple ne se découvrit plus aucune surprise. (...) Chacun le sentait bien: leurs chemins s'écartaient irrémédiablement.²¹

Parallèlement les femmes s'affirment dans tous les domaines à la faveur des mouvements féministes. Elles réclament l'égalité des chances et des droits dans l'emploi, les salaires, les promotions et exigent un nouveau partage des responsabilités familiales. Le féminisme dénonce l'oppression du pouvoir mâle, s'attaque à la discrimination et au harcèlement en milieu de travail.

Flore Lajoie incarne, dans le roman, cette nouvelle affirmation de la femme. Toutefois, elle poursuivra son but sans agressivité. Son mariage se termine en douceur et elle conservera de la tendresse pour Dick Martin. La générosité et la liberté caractérisent sa progression vers l'indépendance personnelle: elle rejoint en cela l'attitude de l'héroïne de La vraie nature de Bernadette, film de Gilles Carle. Clara également, par son refus du mariage dans un milieu ultra-conservateur, son goût pour l'art et par son amour sans concession, exprime le même désir d'autonomie.

²¹. René Lord, Dead Line, p. 71.

2.7 Les personnes âgées et les ethnies

Le personnage d'Albertine s'associe également au mouvement d'affirmation de la femme en adoptant volontiers les positions de sa belle-fille, Flore. La mère de Dick exprime en même temps une autre nouveauté dans la société québécoise: la montée en importance des personnes âgées dont la proportion augmente dans la population à cause de l'allongement de l'espérance de vie et de la chute de la fécondité. En faisant des choix engageants malgré son âge, Albertine affirme son refus de voir la vieillesse devenir une voie de garage, sort que connaîtra pourtant son mari Edmond, comme de nombreuses personnes âgées en centre d'accueil.

Par ailleurs, l'amitié d'Albertine pour le marchand juif Salomon souligne à la fois son propre désir d'autonomie en même temps qu'elle évoque une autre réalité de la société québécoise: la présence des communautés ethniques. Thème secondaire dans le roman, cet aspect traduit néanmoins l'obligation de la société monolithique traditionnelle de s'ouvrir à d'autres races et à d'autres religions comme éléments constitutants de la réalité moderne.

TROISIÈME PARTIE

LA FORME ET SA DIMENSION SOCIALE

Dead Line, une histoire québécoise se présente comme un volumineux manuscrit de 325 pages. Déjà par son apparence matérielle, l'oeuvre prend l'aspect d'un roman populaire qui compte dix chapitres comportant chacun une dizaine de courts épisodes.

Cette construction rappelle celle des téléromans. L'oeuvre apparaît donc comme une mosaïque touffue reproduisant divers aspects de la vie d'une petite communauté. Si le fil conducteur demeure la carrière et le cheminement personnel de Dick Martin, de nombreux personnages secondaires viennent greffer leur histoire à l'intrigue principale.

Le titre anglais Dead Line peut surprendre pour une oeuvre parcourue de bout en bout par le thème nationaliste. L'auteur s'en explique dans un avant-texte qu'il aurait destiné à la page 4 de couverture du livre une fois édité.

Dead Line, c'est l'heure de tombée dans le jargon journalistique, le point de non-retour après lequel il est impossible de publier ou de retrancher une nouvelle. Dead Line: l'idée de mort. Dead Line individuel et collectif. Celui de Dick Martin, journaliste idéaliste et ambitieux, oeuvrant dans

une ville moyenne du Québec entre 1960 et nos jours.
Et celui d'une nation, îlot francophone en Amérique
du Nord.²²

Ces quelques lignes, ajoutées à un extrait placé en exergue où le personnage principal se justifie d'utiliser la même expression, posent l'enjeu. Le titre anglais devient par le fait même beaucoup plus significatif que sa version française: heure de tombée. Message limpide: contenir l'invasion du fait anglais (langue, culture, pouvoir économique tout autant anglo-canadiens qu'américains) devient une question de vie ou de mort pour l'avenir du Québec. Par ailleurs, au moment de son attaque cardiaque, Dick Martin sentira la proximité de la mort. Cette prise de conscience jouera un rôle déterminant dans son cheminement.

Bien sûr, le titre anglais sacrifie à une certaine mode commerciale typique des romans populaires. Il est toutefois équilibré par le sous-titre «une histoire québécoise» qui laisse deviner le caractère historique et nationaliste du récit.

Le roman s'ouvre sur un dialogue extrait de la bande dessinée Dick Tracy que lit Edmond, le père de Dick. En plus d'annoncer une justification au prénom du personnage principal, cet extrait précise un aspect de son caractère: celui du justicier idéaliste.

Les dix chapitres retracent, étape par étape, la carrière de Dick Martin qui le conduit de son milieu modeste au sommet du pouvoir. Le

²². René Lord, Dead Line, avant-texte.

chapitre 1 décrit son milieu familial et la société traditionnelle de Belle-Rivière. Au chapitre 2, Dick est commis de rédaction et autorisé à écrire un premier texte important lors des élections de 1960. Affecté aux faits divers (chap. 3), il entreprend une enquête sur les tripots. Il passe à la section des sports (4) puis aux pages culturelles (5 et 6). Il devient ensuite éditorialiste (7), ce qui lui permet de s'illustrer et de profiter des retombées de la victoire péquiste (8). Il pourchasse Bonneville et Lanthier (9) et sa victoire le fait accéder à la présidence du Journal. Après avoir résisté à la tentation de se lancer en politique, Dick abandonne tout pour organiser son grand voyage en solitaire (10).

1. Narrateur omniscient et écriture journalistique

Ex-journaliste et enseignant, l'auteur adopte, à la façon du roman populaire, la formule du narrateur omniscient qui contrôle le destin de ses personnages. Il n'hésite pas à renseigner le lecteur sur le contexte historique en laissant transparaître sa propre interprétation dudit contexte.

Dans le système fédéral canadien, tout est affaire de programmes conjoints, de péréquation et de redistribution des ressources. Père tantôt autoritaire, tantôt conciliant, Ottawa préside une table tapageuse de dix enfants affamés.²³

²³. René Lord, op. cit., p. 321.

À cet égard, le narrateur de Dead Line use, selon l'expression de Dubois, «de son autorité pour imposer des catégories explicatives et répète les formules d'un "savoir" de convention» ²⁴.

Il faut bien admettre que cet «enseignement» imposé puisse agacer le lecteur et alourdisse la progression dramatique de l'oeuvre.

Le style par ailleurs obéit aux règles de l'écriture communicationnelle: phrases courtes, peu de subordonnées, verbes d'action, peu de recherche. Cette écriture donne un texte dépourvu d'embûches de lecture, un texte sans surprise et sans caractère distinctif. L'oeuvre utilise également des articles de journaux rédigés par le héros ou ses collègues pour préciser les positions de chacun. En fait, l'ensemble du roman prend la forme d'un vaste reportage où l'action des personnages semble analysée après coup et rendue de la façon la plus explicite possible.

2. L'espace: du plus petit au plus grand

La marche du roman nous conduit du milieu clos de Belle-Rivière aux grandes étendues de la mer infinie.

On aura deviné que Belle-Rivière est une ville imaginaire dont la situation géographique et l'aspect se confondent avec les caractéristiques de Trois-Rivières.

²⁴. Jacques Dubois, "L'inscription idéologique", in Jacques Pelletier, Le social et le littéraire, Montréal, Université du Québec à Montréal, p. 225.

Dans Belle-Rivière même, l'action se situe principalement dans des espaces fermés où le héros vit continuellement entouré d'une foule plus ou moins bruyante. Ce sont des endroits animés et souvent enfumés: la salle de rédaction, le snack-bar Chez Stéphanos, la boîte à chanson, l'aréna des Voltigeurs, la galerie de Clara. C'est dans ces lieux que se déroule la vie publique de Dick.

Sa vie personnelle, par contre, se passe souvent à proximité de l'eau. À Belle-Rivière, Dick choisira de s'isoler du tumulte par des séances de méditation au port. Il fait l'amour à Clara dans la maison de campagne de celle-ci située à proximité du fleuve. Il exprime les fondements de son sentiment nationaliste en circulant près de la rivière Saint-Maurice avec Clara ou Stephen ou, près du fleuve, au retour d'une balade à Montréal avec son frère Mario.

Grâce à la voile, à laquelle le Poète l'initie, Dick apprivoise le fleuve et découvre bientôt la mer. Ces grands espaces d'eau représentent pour lui le défi de la quête d'absolu.

En plus de l'espace où le héros évolue matériellement, il faut aussi mentionner les espaces évoqués. L'Amérique est un premier espace extérieur évoqué. Par son patronyme qui rappelle Dick Tracy, par la rencontre du déserteur Stephen qui deviendra son ami, par sa recherche du pouvoir et de la réussite matérielle, les valeurs de l'Amérique sont bien présentes dans la vie de Dick Martin.

L'autre espace évoqué, c'est le sud rêvé, Tahiti, l'objectif du grand périple final. Cette île apparaît d'abord comme la retraite de grands artistes que Dick admire: Gauguin, le marginal, le revolté et Brel, l'éternel adolescent. C'est le lieu primitif par excellence où les valeurs matérialistes n'ont pas encore sévi, du moins c'est l'image que Tahiti laisse planer dans nos imaginations. Tahiti, c'est aussi l'endroit où Dick rejoindra la femme qu'il aime. L'amour le transforme et l'élève aux valeurs hautes. L'île du sud devient donc le lieu de la femme initiatrice et révélatrice.

On peut donc décrire schématiquement l'espace du roman par une série de cercles concentriques. On retrouverait au centre la petite ville de Belle-Rivière. Le deuxième cercle englobe la rivière et le fleuve; le troisième, c'est celui de l'Amérique, le quatrième celui de la mer et du sud rêvé.

En un sens, cette progression correspond à l'ouverture sur le monde de la société traditionnelle du Québec. Autrefois replié sur lui-même à la faveur d'un nationalisme conservateur, le Québec a su véritablement, au cours des dernières décennies, poursuivre sa recherche d'identité tout en réussissant à se moderniser, à se mettre à l'heure planétaire dans les domaines économique et culturel notamment.

Par les voyages, par la radio et la télévision, par les échanges culturels, commerciaux ou religieux, les Québécois en effet s'étaient largement ouverts sur le monde, et cette tendance, à compter de 1960, ne cesse de s'accroître, de se diversifier et de

rejoindre de plus en plus de groupes au sein de la population.²⁵

3. Le temps découpé en séquences cinématographiques

À l'instar des romans populaires, l'oeuvre se déroule de façon parfaitement chronologique et linéaire.

Contrairement à l'épopée qui se passe dans un temps figé et pour ainsi dire inexistant, le roman moderne, selon Lukacs, introduit la notion dynamique du temps avec notamment deux ingrédients constitutifs: «le souvenir et l'espoir»²⁶. Dans Dead Line, aucun retour en arrière. L'action progresse sans dévier dans le sens des espoirs de Dick Martin: espoir de réussite matérielle, espoir d'un amour vrai, espoir d'émancipation pour le Québec, espoir de la découverte de soi et de ses vraies valeurs.

Le découpage en épisodes relativement courts rappelle la formule des séquences cinématographiques. L'objectif de la caméra s'ouvre sur une scène qui se joue sous nos yeux en quelques heures à peine, puis l'objectif se referme et se porte sur une autre scène. C'est la technique du téléroman qui par un mouvement spiralé promène la caméra sur chaque groupe de personnages.

²⁵. Linteau, Durocher, Robert, Ricard, op. cit., p. 674.

²⁶. Georg Lukacs, op. cit., p. 125.

Ce morcellement du temps correspond à la fragmentation des horaires individuels dans la société contemporaine: mon temps-travail, mon temps-famille, mon temps-loisirs. On est loin de la vie du paysan où chacune des activités de la journée s'intégrait dans un temps continu.

CONCLUSION

UNE PRODUCTION DE LA SOCIÉTÉ

Le roman Dead Line, une histoire québécoise a été écrit entre 1986 et 1988. C'est une période grise au Québec: crise économique et surtout désillusion des nationalistes à la suite de la défaite référendaire de 1980 et de celle du Parti québécois en 1985. Le débat constitutionnel s'enlise dans la controverse du Lac Meech. À ce moment, personne n'aurait cru à un retour de la ferveur nationaliste survenue en 1990 quand Meech fut rejeté par le Canada anglais. C'est, au contraire, la morosité qui règne.

Les grands thèmes qui ont passionné tant de groupes et de militants au cours des deux décennies précédentes, et suscité des débats si animés, paraissent s'épuiser. Le nationalisme québécois a du mal à se remettre de la morosité où l'a plongé la victoire du non au référendum. (...) La gauche se tait. Le féminisme est en crise (...) Le climat parmi les militants de naguère est à la désillusion, et d'aucuns parlent même de la «fin des idéologies».

27

Dans l'ensemble, la production culturelle des années 1980 se cherche une voie. Une des oeuvres les plus significatives de cette période demeure le film de Denys Arcand, Le déclin de l'empire américain.

²⁷. Linteau, Durocher, Robert, Ricard, op. cit., p. 623.

Le film présente quatre couples de la génération du «baby boom» devenus dans la quarantaine de dignes représentants de la bourgeoisie. Le confort, la santé, la beauté, la diversité sexuelle apparaissent comme les principales motivations de ces gens dépourvus de valeurs religieuses et d'idéal social ou simplement humanitaire. C'est le vide intérieur: pas d'idée élevée, seulement la désillusion de l'amour, du travail et de la famille compensée par la recherche du plaisir immédiat. L'individualisme et le matérialisme réunis confinent à la solitude tragique.

(...) cette désaffection à l'endroit des idéologies permet l'émergence (...) des «idéologies du moi» qui accordent la primauté à la vie privée et au bien-être corporel et psychologique de l'individu, sans remettre en question l'organisation de la société. La floraison des thérapies et des doctrines de «croissance personnelle», les diverses méthodes d'«auto-santé», le culte de la forme physique et de l'équilibre émotif sont quelques-unes des manifestations de ce courant hédoniste, dont le commerce et la publicité font ample usage.²⁸

Après avoir décrit les ferveurs des décennies 1960 et 1970, Dead Line tente aussi de répondre à la question: que faire sans idéal collectif? La réponse de Dick Martin est individuelle et va dans le sens de la croissance personnelle, thérapie en moins. Dans cet esprit, on peut dire que l'oeuvre épouse les valeurs de l'époque qui mettent l'accent sur l'individu plutôt que sur la collectivité. Toutefois, contrairement aux personnages du Déclin, Dick Martin trouve un nouvel élan dans son choix fondamental. Sa quête d'authenticité individuelle apparaît comme une étape qui a pour but de lui

²⁸. Ibid., pp. 623-624.

faire rejeter les cultures et comportements «importés» des États-Unis: matérialisme, ambition, pouvoir. En ce sens, on peut voir dans son attitude non pas une démission mais une affirmation dynamique: un symbole et une leçon pour la collectivité. Le voyage vers une destination lointaine n'est donc pas une fuite ni une quête de nouveaux modèles extérieurs. Il s'agit plutôt pour Dick d'un périple intérieur, d'une recherche de son identité profonde.

Il y a donc fort à parier qu'à son retour de Tahiti, le héros francisera son prénom et se remettra au service d'un projet collectif après avoir consolidé ses assises personnelles.

BIBLIOGRAPHIE

- EN COLLABORATION; Le Québec et le lac Meech, Un dossier du Devoir, Montréal, Éditions Guérin, 1987, 478 pages.
- BOUCHARD, Jacques; Les 36 cordes sensibles des Québécois, Montréal, Éditions Héritage, 1978, 308 pages.
- CARDINAL, Mario; LEMIEUX, Vincent; SAUVAGEAU, Florian; Si l'Union nationale m'était contée..., Montréal, Éditions du Boréal Express, 1978, 350 pages.
- DAIGNAULT, Richard; Jean Lesage, Montréal, Éditions Libre Expression, 304 pages.
- GODIN, Pierre; Daniel Johnson, Tomes I et II, Montréal, Éditions de l'Homme, 458 et 406 pages.
- LÉVESQUE, René; Attendez que je me rappelle, Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1986, 526 pages.
- LÉVESQUE, René; Option Québec, Montréal, Éditions de l'Homme, 1968, 176 pages.
- LINTEAU, Paul-André; DUROCHER, René; ROBERT, Jean-Claude; RICARD, François; Le Québec depuis 1930, Histoire du Québec contemporain, tome II, Montréal, Éditions Boréal, 1986, 739 pages.
- LUKACS, Georg; La théorie du roman, Paris, Gallimard, 1968, 196 pages.
- PELLETIER, Jacques; Le social et le littéraire, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1984, Collection Cahiers du département d'études littéraires - 2, 370 pages.
- RIOUX, Marcel; Les Québécois, Paris, Éditions du Seuil, 1974, Collection Le temps qui court, 192 pages.
- ROY, Jean-Louis; Le choix d'un pays, Le débat constitutionnel Québec-Canada 1960-1976, Montréal, Éditions Leméac, 1978, 368 pages.
- RUMILLY, Robert; Maurice Duplessis et son temps, Tomes I et II, Collection «Vies canadiennes», Montréal, Éditions Fides, 1973, 722 et 750 pages.

TODD, Olivier; Jacques Brel, une vie, Paris, Éditions Robert Laffont, 1984,
450 pages.